Dernières chansons, de 1834 à 1851, avec une lettre et une préface de l'auteur

Pierre Jean de Béranger

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PARIS

TER ROTIN, KDITEIR

DE LA WK 111 ODE WILHEM ET DE l' ORPHÉON

M DCCG LVII

e^hs^^s^

Mo> CHEU PERnOTI.N,

On ne saurait trop prendre de précautions. En vous cédant tous mes droits sur mes chansons imprimées et publiées par vous (et je n'en reconnais pas d'autres que celles de l'édition in-S), en vous cédant, dis-jo, tous mes droits sur mes chansons aujourd'hui et à toujours, je vous ai également cédé la propriété des chansons que je pourrais faire jusqu'à l'époque de ma mort, quel qu'en put être le nombre. Voilà déjà plusieurs années que, pour prix d'acquisition, vous me servez une route de huit cents francs; cette rente viagère, vous avez voulu dernièrement la porter à douze cents francs : c'est le moins que moi, pour reconnaître tous vos bons procédés, je vous assure par tous les moyens la propriété non-seulement des chansons publiées, mais aussi des chansons que je fais encore de temps à autre.

Sur le cahier où je les écris, j'ai eu soin de nictlre : Ce cahier appartient à M. Perrotin, conformémerd à Vacte passé sous seing privé entre lui et moi. Ainsi, à ma mort, vous n'aurez qu'à les réclamer, pour que ces chansons vous soient remises, de même <jue le peu de noies que j'ai pu faire sur les anciens volumes, no-

163 intercalées dans un exempliiire de ma publication in-12. Mais, comme des papiers peuvent disparaître et se perdre, je veux, quant aux chansons manuscrites, prendre encore une autre précaution. Je vous remets donc une copie faite par moi de ces chansons nouvelles, et vous prie de les déposer entre les mains du notaire qui a votre confiance, et vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite pour les ajouter à ce premier dépôt, afin qu'elles attendent là l'époque de ma mort, bien déterminé que je suis à n'en publier aucune désormais, ainsi que le porte la convention faite entre nous. Ayez donc bien soin, mon cher ami, de les tenir sous triple cachet, pour que personne n'en puisse prendre comiaissance. S'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier qui reste dans mes mains et les joindrai par errata, aux envois subséquents que je vous adresserai.

Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience que je prends tous ces soins qui ne me sont pas ordinaires. 11 est juste que je vous assure la propriété exclusive des chansons de ma vieillesse, qui n'auront peut-être d'autre mérite (pie de compléter les mémoires chantants de ma vie, mais qui auront au moins ce mérite.

Vous concevez que, dans l'impression, il ne faudra pas s'astreindre à l'ordre que j'établis ici. Si cela m'est possible, j'indiquerai dans quel ordre il faudra les publier.

Ce que je vous demande, c'est que, dans le cas improbable oii vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez chez le notaire me soit remis, sans rupture de cachet; vous promettant

i\i' inoiMÙli' lie priiuliL' Ions les arr.iiigt'incnlN neiessaircs pour assurer à vos lieriticrs la nro|Miélt' (h; ces (-liansoiis. Il siiflil, je rroi»^, polir cria, »iiu' vous laissiez uu mot tle voli(! iiiaiuqui ordonne (juc la ivniisi' du dépôt mc soit fuite. Cette remise est nécessaire pour que la publiealion n'ait |»as lieu sans mon consentement, dans le cas où votre forlnue tomberait dans les mains d'un min(in'. Pardoniuv-iHoi di' jK'user ainsi à (oui, même aux circonstances les plus péiiiltlts; vous savez que cela est dans mon caractère. Vous eu aurez la |)ieiive à ma mort, car vous verrez que dans mon testament j'ai (>u soin de faire mention de l'acte passé entre nous, (pii vous donne la pro])riélé de mes chansons imprimées et manuscrites.

Connue je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner uu témoignage de ma gratitude pour vos procédés à mon égard. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile ; et je dois ajouter, pour ceux qui en ont été surpris, que si je n'ai pas eu une plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas jugé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été au reste bien lécompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes remercîments et l'assurance de toute mon amitié.

A vous de cœur,

r. J. DE BÉUAXJEli.

Tours, 5 septembre 1858.

PKI'lACi:

MES DERMÈKES CHANSONS

Voici les chansons de ma vieillesse : le nombre en angmentera peu, je crois, d'ici au jour de leur publication, qui n'aura lieu qu'après ma morl, si loutefois mon éditeur, dont elles sont la propriété, prévoit pour elles un favorable accueil. Je l'espère : ceux qui ont conservé mes autres volumes ne seront sans doule pas fâchés de compléter une œuvre en vers devenue, d'année en année, de chanson en chanson, la peinture à peu près exacte

de la vie entière de son auteur.

Eiî donuaiil mon cinquième \oI unie, j'annonçai mon intention de ne plus publier de vers. Malgré tout ce qu'ont pu me dire d'excellents amis, et même plusieurs des oracles de noire littérature, dont la bienveillance m'a si souvent engagé à faire imprimer ce dernier volume, il ne m'a pas coûté de tenir parole et de le garder en portefeuille.

De bonne heure je me suis défendu du bruit, si contraire à mon humeur et à mes goûts. Certes^ je n'aurais pas quitté tout à coup la carrière des lettres, s'il était donné à l'écrivain de faire deux parts de sa vie : au public ses ouvrages ; à lui sa personne. J'aurais voulu pouvoir dire presque comme Sosie : Un moi se promène dans la rue, où on le chante, où on l'applaudit; et l'autre moi le voit et l'entend de sa fenêtre, sans être reconnu ni salué des passants. Mais cela n'est guère possible, quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se connaître aux soldats comme aux chefs.

Puis, nous vivons sous un régime de grande publicité : de ses immenses avantages doivent ré-

sullcr (|ii('l(Hirs iiicoiivriiicnls. CIkicimi \nv\ul (lioil, par cx-ciiiplc, (riin|Miiii«M- vos Icllrcs sans vohv asscn(ini(Mil. On l'ail de iiirinoire, ou incinc sans vous avoir vu, voire porlrail el voirc Imslc, poni' les livrer en ('lala^ic aux l'c^ards {\c<^ hadands. Ki-din, avcz-vous un j{)urnalislc'|)our ami, celui-ci, Irouvanl en vous matière à feu i Melons, vous dépèce en coloiuies et vous vend à laid la li^ine. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie intime, ses plus douces habitudes, arriveut en peu de temps à la connaissance des oisifs. Eût-on pris, connue je Tai fait dès le commencement de ma répulation, la précaution créviler les spectacles, les réunions nombreuses, grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour n'y pas rencontrer quelque doigt indiscret qui vous désigne à des regards curieux : votre renom est depuis longtemps évanoui que le doigt perfide vous poursuit encore.

Après leur génie, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont put s'envelopper leur modeste existence; ne se faisant pas du bruit de leur

nom un besoin de cliaquc instant, ils savaient vivre dans le silence qui cliez nous succède si vite aux applaudissements. L'un d'eux, était-il mari ou père, voyait sans surprise sa femme et ses en- Huits ignorer jusqu'aux titres mêmes de ses ouvrages ; la vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure, qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

Cette manière devoir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie : je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à cesser, depuis

1835, d'occuper de moi le public. A ce sujet et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pu se faire acheter n'ont pas été jusqu'à dire que je m'étais vendu. A de si plaisantes accusations j'aurais rougi de répondre. Mais à la jeunesse qui m'a comblé de témoignages de sympathie, et dont la bienveillance enthousiaste

I'IU'Km;!': . 5

cul volonlitM'S considrrr le silnicc (In cJniiisoiinirr coiniiic Miiahcau c't'hii dcSicyrs, j'ai (ITi ('\|>li(|iir»r les nioliCs de niacondiiilc, c! Ta^c iiic roiirnissail ({("jà uwc ('\(MiS(' suriisanlc. Mes raisons so tronv(Mil (railleurs cxposiîus dans des correspondances |»arlicnli("res; je me conlenlerai d'en lapporler ici (|n(d(|nes-nn(^s, en faisant observer (pie je vais parler unicpienienl de la chanson p()lili(]iie.

Certains hommes de vertu ansl(^'re dussent-ils m'en savoir mauvais gré, je veux confesser d'abord que la divergence des opinions ne parvient |)as seule à efliiicer en moi d'anciennes affections, ni seule à m'empt'icher d'en éprouver de nouvelles. J'ai donc presque toujours eu, depuis 1850, des amis au banc des ministres, que leur nombreux entourage m'a empêché de fréquenter comme je le faisais au temps qui, pour eux et pour moi, fui le meilleur sans doute.

Je manquerais à un devoir si je n'ajoutais que, devenus puissants, ces amis m'ont souvent aidé à rendre des services, moyen le plus sûr de m'atlacher par la reconnaissance. Ce sentiment, si naturel en moi, ne m'eut pourtant pas empêché

crnllaqiier les actes qui m'ont paru repréliensiblcs; mais la difficullé eût elé de refaire et de redire en chanson presque tout ce que j'avais dit et fait sous le dernier gouvernement. Nos hommes d'Etat ne se piquent guère d'invention et vivent de plagiats : les abus et les fautes se renouvellent, se succèdent et se perpétuent chez nous avec une merveilleuse facilité; aussi les sifflets s'usent-ils à la peine, et je défierais la plus heureuse imagination de suffire plus de quinze ans aux cadres, aux refrains, aux vers grands et petits que l'opposition attend d'un chansonnier. L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde. Les miennes étaient épuisées ou peu s'en fallait : à de plus jeunes donc de tenter l'aventure.

Mais une raison non moins puissante m'a décidé au parti que j'ai cru devoir prendre.

La chanson politique est, sans doute, une arme redoutable, mais la pointe s'en émousse vite et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et, pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir

v\\\\v (l(Mi\ Ciunps l)i('ii (lisliiicls ou entre des passions Ibrles. L;i Li}:n(' cl \;\ Fronde Toiil pronvé de resle. Après les noëls conlre la eoni' de Louis XV cl Louis XVI, au eonnneneenienl de noire iinmorlelle révoliilioM. en piéseiUMi des étrangers el du royalisme en armes, elle produisit des refrains de eolère el de Iriomplie. Le Directoire ressembla tro[) à une anarcirK\ surtoul vers sa lin, pour n'avoir pas été en butleàquehpies-uns de ses traits. xVvec (ouïes les factions, la cliauson fut contrainte de se taire sous l'Empire, el elle ne put même alors être louangeuse sans un visa de la police. Les héros ne sont pas ceux qui la re-

doutent le moins. Voyez comment Turenne la traitait dans la personne de Bussy Rabutin, exilé plus tard par Louis XIV pour d'assez médiocres couplets. Ce n'est pas à moi de dire combien les deux règnes de la Restauration lui furent favorables, en dépit des juges el des geôliers. A la clmte de la branche aînée des Bourbons, je prédis que la clianson arrivait à un temps de repos.

En effet, bientôt les opinions diverses s'enhardissent à lever l'étendard de l'opposition, et se

prôlent même une muluclle assistance, ce qui est toujours une preuve de prétentions aventurées et de faibles convictions, au moins de la part des chefs. Aussi chaque parti ne tarde-t-il pas à se fractionner, et de l'impuissance qui en résulte naît la déconsidération. Ajoutons que le peuple, instruit par le spectacle de nos mesquines et cupides ambitions, détrompé sur le compte de la plupart de ceux dont il s'était fait des idoles ; le vrai peuple, celui pour qui et avec qui j'ai chanté, condamné à ne plus croire à rien, à ne plus aimer rien, se tient en dehors des évolutions de la politique, comme un jury impartial, appelé à prononcer souverainement un jour sur les longs débals de notre époque avocassière et cupide.

Dans un tel état de choses, où la chanson peutelle prendre son point d'appui? Qui peut-elle satisfaire? Comment former ce chorus général nécessaire à la propagation de ses refrains? A peine at-on daigné remarquer déjeunes talents qui se sont jetés dans cette mêlée avec provision de graves et de joyeux couplets. Malgré le mérite de leurs œuvres et de leurs efforts, aucun n'a obtenu les encou-

r;i^('nicnls qiio les partis oui riiahiUidci de prodip'iKM' à loiirs corypIicVs: Ijoiiiic rorUuic qui coii- Irihiia laiU à ma ri'piilalioii.

A ces causes de mon silence j'oserai ajouter une réilexion d'un ordre plus élevé.

Nous ne (levons jamais l'oublier : la f'Ioire de la France^ est d'avoir lail non-seulemcnl une grande révolution polilitiue, mais une iiumense révolution sociale. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, juscpTà présent trop jiégligée par nos gouvernants, co- |)istes dn passé, est devenue Fœuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j "entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni récleclisme^ etc., etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que Tordre dans Fégalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de civilisation. Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de ponts-neufs, réclamerait l'organisation de la démocratie, cette

œuvre si importante qui reste toujours à faire et à laquelle les républicains mômes ne semblent pas penser?

Lepoëte erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et des ruines amoncelées; qu'il abandonne donc Farène aux doctes et aux sages qui viendront, s'ils ne sont déjà venus, ce que je n'ose affirmer par respect pour nos grands hommes d'Etat. Cependant, si je ne me trompe, bien pénétré des besoins actuels, le poëte doit se réfugier dans l'avenir, pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le rôle de pro-

phète est assez beau, et M. de Lamartine me semble s'en être emparé, particulièrement dans Jocelyri, avec toute la supériorité du génie.

Cette réflexion et quelques autres, inutiles à rapporter, m'avaient donné l'idée d'entreprendre un ouvrage en prose pour l'éducation des classes laborieuses, afin d'utiliser ma vieillesse. J'y ai longtemps rêvé; malheureusement, ce n'est pas au déclin de la vie qu'on se fait un talent nouveau, et je ne puis concevoir d'oeuvre écrite à la-

PllKTACK. Il

<Hi('llt' r;irl soil élran|i,('r. (l'csl pousser Irop |mmi loin sans doule ramoiirdu bien public «juc de le subordonner à une si |>uéril(* vanité. .le m'en aceuse ; (|u\)n pardonne à ma nalure ainsi laile.

Dans un but moins utile, j'avais piescjue promis d'écrire des notices sur (|uel(|ues-uns de mes eont(Mn|)oi'ains, moi'ls ou vivanis. J'ai fait plus, i"ai essayé ce travail, et |)lusieurs bio|^n'apliics ont élé à])eu près aclievées.

.Mais bientôt, frappé de l'impossibilité d'ôtrc toujours suffisamment instruit et |)ar conséquent toujours juste pour les bommes des différentes opinions, soit en raison du péle-mele des documents, soit à cause des retours possibles dans des existences non acbevées, soit enfin par la faiblesse (pi'inspire au peintre son attacbement pour quel- <jues-uns de ses modèles, j'ai renoncé à cette lâclie pénible et détruit mes premières ébauclies. S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand,

pour être vj*ai, il fout diminuer du lustre d'une belle vie «pie la vertu ou une baute intelligence n'a pu

préserver de toute faute; surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !

Renonçant donc au travail biographique, j'ai continué de chanter, mais rarement et pour moi seul. Si on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger; un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer. Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne. Il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels ce maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux : il feindra de ne pas vous reconnaître. Il m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant; toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir affaire à lui qu'après ma mort, j'ai cru pouvoir me dégager un peu des formes rhythmi-

l' m: TA ci:. n

<|ih's au.\(|ii<'II('s je \nv sonmcllais coiisljnniiM'nl pour lui phiirc, cl dans Tinléivl <I(î la cause (|U(; j'ai (lolrnduo. On sVn aporcovia à l'absence diin choix (Tairs pour licaucoupde ces dernières chansons, ce qui ne ma pas empêché de nie les chauler souvent sur des airs improvisés, d'une voix chevrolanle. Surloul on remarquera ([ue j'ai fait moins usa^e du refrain obligé, dont jusque-là je n'avais osé m'aflVanchir, ayant observé que, sans ce

relour des mêmes paroles, hi chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peine, bon Dieu! le refrain ne m'a-t-il pas donnée! Combien de nuils passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les venls! Je dois le reconnaître pourtant: si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi. Avec raison j'ai dil du refrain qu'il élait le frère de la rime : comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincle et à mieux en approfondit' l'expression.

Ces coiii'les observations prouveronl que, plein de respect pooi' le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sous ce rapport, l'Age ne m'a rien fait négliger.

Ce n'est, certes, pas moi qui aurais deviné ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature facile, ennemie mortelle de cette autre littérature qui lit le charme de ma vie et fut si longtemps l'orgueil de la France.

BÉRANC.ER.

ScptemJ)rc 1842.

DKKlMKUKS CIIAiNSOiNS

DR

P. J. DE BÉRANGEK

PLUS DE VERS

Air :

Non, plus âo vers, quelque amour qui m'aniim- La règle et l'art m'échappent à la fois; Un écolier sait mieux coudre la rime Au bout du vers mesuré sur ses doigts. Devant le ciel lorsque tout haut je cause Avec mon cœur, au fond des bois déserts, L'écho des bois ne me répond qu'en prose. Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et, comme aux fins d'automne, Le villageois, dans ses clos dépouillés, Regarde encor si T arbre en sa couronne Ne cache pas quelques fruits oubliés, Je vais, cherchant; pour cela je m'éveille; Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers. Qu'il manquera de fruits à ma corbeille ! Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus ! Et pourtant dans mon âme J'entends sa voix dire au peuple craintif: Lève ton front, peuple, je te proclame De la couronne héritier présomptif.

Il dit; et moi, joyeux de prescience.

Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts, Peuple Dauphin, t'instruire à la clémence, Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

I)K BKUAN(;i;il. I!)

UN AAGE

D'où naîl cotlo pure auivoliî Dont les rayons frappent mes yeux?

C'est un ange, un ange qui vole Entre mon front chauve et les cieux.

Comme un doux luth sa voix m'attire, Et ses cheveux longs et flottants Embaument l'air que je respire Des plus doux parfums du printemps.

Oui, c'est un ange; car mes rides Feraient fuir la simple beauté Qui lirait dans mes yeux humides Des souvenirs de volupté.

Mais l'ange aux grâces innocentes, Presque heureux d'être venu lard.

Sourit (juand ses mains caressantes Récliauffont les mains du vieillard.

Cet ange écarte d'un coup d'ailo Les songes noirs qui m'étreignaienl ; Il serait mon guide fidèle Si mes faibles yeux s'éteignaient.

Au but de ma course épbémère Qu'enfin j'arrive harassé, Comme un nouveau-né par sa mère, Sur son sein je mourrai bercé.

Mais de mourir pourquoi parlé-je.

Quand pour vivre il me tend la main?

Son souffle a fait fondre la neige Qui cachait les fleurs du chemin.

Et pour ma soif, dans le voyage.

De ses lèvres coulent toujours Des baisers plus doux qu'au jeune âge Ne m'en prodiguaient les amours.

J'en suis donc sûr, il est des anges Qui, vers nous prenant leur essor,

m: in:ii\N(;i:i;.

An pauvre cnriiiil (loiiiicnl des lan«^('.s, A I.i p.'uivi'c iiiri'c Mil |HMi (Toi*. Vous, leur sœm*, (TiiiKi Ame; ravie Vj^ircz lo (Mille |)i(M;\ ; (Jnavcc vous j'achève Ja vie, ^Jifavec vous jo remonte aux cioux.

LE PHÉNIX

Aip.

Jadis, en des climats lointains, Vivait, sur de fertiles plages, Une république de sages.

Heureux des plus obscurs destins.

Le phénix vint sur l'autre rive.

Yite, à sa cour il les fit appeler.

Son héraut criait : Qu'on me suive !

Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler.

Partout l'esclave galonné Va disant : Mon maître a des ailes A couver vingt peuples fidèles ; Yenez voir l'oiseau couronné.

Pas n'est besoin de vous l'apprendre, Au bien de tous il aime à s'immoler.

S'il mciiil, il rciiaîl de sa coudre.

Dt'|K'chez-vous; l'oiscan jxiut s'envoler.

iNiil lie hon^c. Il a j(»ule eiicor:

Ne |)as le voir sernil donimai^'^c?.

iUen d'aussi beau (jue son plumage, Son l)ee de perle et ses pieds d'or.

Vrai soleil, sa riche couronne,

Sur vos moissons daignant et inceler, Les mûrirait, Dieu me pardonne!

Dépèchez-vous ; l'oiseau peut s'envoler.

Un vieillard enOn lui répond :

Cesse, ami, tes vaines fanfares; Nous préférons, nous, vrais barbares, A ton oiseau poule qui pond.

Pourtant il nous plaît fort entendre

Chanter linots, colombes roucouler.

Le chant du phénix est moins tendre :

C'est chant royal; l'oiseau peut s'envoler.

Sache qu'en son bûcher fumant Nos pères l'ont osé surprendre.

Qu' ont-ils découvert dans sa cendre?

Hélas! un cœur de diamant.

Tout être unique en son espèce D'aucun amour n'a pouvoir de brûler.

Plaignez les rois, dit la Sagesse.

Nous les plaignons ; l'oiseau peut s'envoler

Dt: liLiKANi^Kll. 25

LES CnVNSONNETTES

\ RUAZIKIl

MON VOISIN A l'ASSY ET MON ANCIKN COLLÈGUE AU CAVEAU, QUI, EN m'eNVOVANT son UECUEIL, m'a AUHESSÉ UNE FOUT JOLIE CHANSON*

Am : Ainsi jadis un (jrand prophète.

Brazier, grand merci de ton livre, De nos beaux jours gai souvenir.

Quoique un peu las déjà de vivre, Je te chante pour rajeunir.

* Depuis que ct'tte chanson est faite, Brazier a cessé de vivre : il était moins âge que moi. C'est un des vaudevillistes qui ont obtenu le plus de succès au théâtre, et Désaugiers le regardait comme celui de tous qui faisait le mieux les couplets de pièces. Chansonnier sans travail, mais aussi sans prétention, il était remarquable par un talent d'allure vive et gaie. Brazier méritait d'être aimé. Incapable d'envie, il rendait justice même à ceux qu'il se voyait préférer. Les opinions légitimistes, qu'il avait cru

devoir adopter, ne le rendaient ni servlle ni intolérant, ce qu'on ne pourrait pas dire de tous ses confrères du Caveau.

Que de soupers! Que d'amourettes 1 Que de vrais amis à vingt ans !

C'est là le temps des chansonnettes.

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Des airs que module une amie, A vingt ans, naît plus d'un refrain.

Nos vers narguent l'Académie, Nos plaisirs tout censeur chagrin.

La montre d'or paiera nos dettes; Que sert de compter les instants?

C'est là le temps des chansonnettes.

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Chauve déjà, mais jeune encore*, Je me vois admis au Caveau.

Là tu fais d'une voix sonore Applaudir maint couplet nouveau.

Moi, j'y chante un hymne aux grisettes. Porte-bonheur de mon printemps.

* J'avais trente-trois ans.

I)K HMHANCIlir "21

Vive 1(^ temps des cliaiisoniicllos !

Oh! lo buii tciiip^! oli! le Ijoii temps!

Je vois encor ir<(iier à lahie Désan^iers, noire niaîli'c à (ous; Bon convive si re^ictlable, Trop Ion (les lois, mais roi des fous. Coulez, biuis vins, sautez, lillellcs, A sa voix ([ue toujours j'entends.

Vive le temps des chansonnettes!

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Moi, depuis, aux vieilles pagodes J'adressai de vertes leçons.

Si Ton dit que j'ai fait des odes, N'en crois rien: j'ai fait des chansons. Est-ce leur faute, les pauvrettes, Si leur père avait cinquante ans?

Adieu le temps des chansonnettes !

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Voisin, l'hiver n'ose l'atteindre :

Ton recueil charmant en fait foi.

'JS CHANSONS

Ma gaioU', qu'un rien vient éteindre, Trouve à se rallumer chez toi. Oui, grâce à ta muse çn goguettes, Grâce à tes refrains si chantants, Je rêve au temps des chansonnettes.

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

LES FOURMIS

OucI bruit dans la founnilière!

On s'assemble, on parle, on eonil Suivi d'une armée entière.

Le roi part avec sa cour.

Un avocat les inonde De mots qui me sont transmis.

Conquérons, dit-il, le monde.

Gloire immortelle aux fourmis!

L'armée atteint dans sa marclie De fiers pucerons campés Près d'un fétu qui fait arche, Sur deux cailloux escarpés.

Le roi dit : De leurs tanières Chassons-les, braves amis.

:,(, CIIÂNSOINS

Dieu combat sous nos bannières.

Gloire immortelle aux fourmis!

L'autre peuple a son Hercule, Faux dieu qu'il invoque alors.

On va, vient, pousse, recule.

Ah ! que de sang et de morts !

Les pucerons et leurs lares En déroute enfin sont mis.

Exterminons les barbares.

Gloire immortelle aux fourmis!

Vite un bulletin détaille

Tous les exploits faits céans,

Proclamant cette bataille

La bataille des géants.

Reste à piller le royaume

Des vaincus in extremis.

Que de brins d'herbe et de chaume

Gloire immortelle aux fourmis !

Un arc de triomphe en paille Voit rentrer le roi vainqueur ;

\)K ïU':hAN(;i-:K. z\

Et la foule, «ini liavaillc, A jciiu, le saliKi on cliaMir.

Puis, un l'iuilarc on cxUihC Laneo une odo ;nix cnnomis.

Los fourmis aiincnl l'emphase, (iloiiv iunuorlelle aux fourmis!

Tout enivré de sublime,

Le barde ajoute ces vers :

Des temps je franchis l'abîme;

Fourmis, à nous l'univers!

Nous saurons, que nul n'en doute,

Ce globe une fois soumis,

Des cieux nous ouvrir la route.

Gloire immortelle aux fourmis!

Tandis que l'auteur bravache Vole aux Titans leurs projets, Dans son urine une vache Noie auteur, prince et sujets .

Le seul qui trouve un refuge Veut qu'à sec Dieu se soit mis Pour suffire à ce déluge.

Gloire immortelle aux fourmis 1

LE BAPTEME

DIALOGUE

Am

PREMIER CORSE

Nous voilà sujets de la France, Qui nous envoie un gouverneur.

Y gagnera-t-elle en puissance?

Y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME CORSE

De ce toit vois d'ici le maître, Bonaparte, ami des Français.

Tandis qu'il aide à leurs succès, Un second fils lui vient de naître*.

* Napoléon Bonaparte est né le 15 août 1769, jour de rAsscmption de la Vierge, peu de mois après le traite qui réunit définitivement la Corse à la France. Son père, Cliarles Bonaparte, avait

d'abord été trèsopposé aux Français; mais M. de Marbeuf finit par rattacher à leur cause, qui était dans 1 intérêt de cette île.

l'iiKMiKU COU si:.

Dans loule i'îlo iiiu^ IV'lc a dmic lieu?

di:uxii;mf, cousr, D'èlre à la France un y rend gràc(» à Dieu

IMIKMIF, R CORSE.

On dispose ainsi de la Corse Sans nous dire: Y consentez-vous?

La règle des rois, c'est la force; Ont-ils parlé: peuple, à ««enoux.

DEUXIÈME CORSE

Dieu le veut, comnne il veut la joie De ces époux qu'on vient fêter.

A l'église on va présenter L'enfant qu'à leur cœur il envoie

PREMIER CORSE

Où va la foule, au pied de ce rempart?

DEUXIÈME CORSE

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE

Sur nous, qu'avait opprimés Gênes,* Un autre joug va donc peser?

Ce n'est pas à changer de chaînes Que Ton apprend à les briser.

DEUXIÈME CORSE

Voilà le baptême qu'on sonne;

Le cortège part triomphant.

Ce fils n'est pas leur seul enfant :

D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

PREMIER COR S F

Par le canon, quoi! ce jour est fêté!

DEUXIÈME CORSE

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE

La Corse étonnera le monde, A dit un ami de nos droits*.

Mais, s'il faut qu'un roi la féconde, QuVnfantera-t-elle? Des rois.

DEUXIÈME CORSE

La mère, dame sage et bonne.

Sur son lit, le front incliné,

' J . J . Rousseau, que les Corses avaient voulu charger de faire une constitution pour leur île.

hi; iu;n \N(.i;i;. Tm

1*.M' le jour où son lils csl in\ Le r('(-()iiiiii;iii(l(' à sa iiiiKioiic

I» Il t m i: Il COUSE.

Los cliaiUs fiançais Iroiihlcnl ville t!t raiihoui^s.

I) K IJ X 1 È M E COUSE

I)*\j)loi(s futurs ces cliaiits jKirlcnl loujoiirs.

Pourtant les Corsos sont des braves.

Uomo, la Rome des Césars, N'osait en prendre pour esclaves.

Nous avions déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE

On lui donne un patron sans gloire.

C'est Napoléon, m'a-t-on dit; Mais, si le saint est sans crédit, Le nom semble fait pour l'bistoire.

PREMIER CORSE

Chaque navire a pavoisé son bord.

DEUXIÈME CORSE

Les Anglais seuls désertent notre port.

PREMIER CORSE

En quoi l'aprc sol de cette île Peut-il tenter un roi puissant?

Nos mains, sans le rendre fertile, L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE

Un carillon de bon augure Reconduit Tenfant au logis.

Loin du sein, hélas! tu vagis, Pauvre petite créature!

PREMIER CORSE

Que vois-je au loin, sur nos rochers déserts?

DEUXIÈME CORSE

Un jeune aiglon qui plane dans les airs.

PREMIER CORSE

Quand l'ombre du manteau d'un maître Passe entre le soleil et nous, Qu'importe un enfant qui peut-être Doit traîner sa vie à genoux.

DEUXIÈME CORSE

Ami, Dieu seul renverse et fonde.

Ne peut-il, lui qui la défend ,

Doimci' à la France iiii cnraiil, A ccl ciiraiil (loimcr le iiioikIc?

IMIKMII it coiim:.

Oiu'l bruit soiitlaiii se inèlo aux cris joyeux?

D E U X 1 î; M i; COUSE.

C'iisI \c Unmcnv : il rhranli^ les cieux.

JOSEPH

Seriez-vous la vieille Egyptienne* Que notre évéque veut bannir?

l'égyptienise.

Oui ; point de Corse qui ne vienne M'interroger sur l'avenir.

* On a souvent raconté qu'une Égyptienne avait prédit à Napoléon, jeune alors, les miracles de son immense fortune; on en a dit autant de rimpératrice Joséphine.

in: ni- Il AN ci: II. r.y

IS A P O 1. 1: o N

Je veux la consiillcr, mon livn».

JOSI'I'II.

(îardc-rcii l)ii'ii : c'rsl un p'cIk'.

MIoiis ()liil(M vendre au niai'elié \jOs olives de noire mère*.

L'ÉtJYPTIENiNK.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Bis. Ouand je dirais: Tu seras plus qu'un roi.

Les chevaux s'arrêtant d'eux-mêmes, Voyez, dit-elle en souriant, J'ai, pour braver les analhèmes, Tous les secrets de TOrient.

Malgré l'aîné, qu'elle intimide, Le plus jeune, au regard altier.

S'avance alors: — Femme intrépide, Vous avez vu le monde entier?

l'égyptie.nke.

Oui, j'ai vu tout: ombre et lumière,

Madame Laetitia Bonaparte n'élevait sa nombreuse famille qu'à force «l'ordre et d'économie; elle faisait vendre les fruits de sa petite propriété, dont son fils aîné, Joseph, partagea de bonne heure la direction avec elle.

Enfer et ciel, morts et vivants.

Dieu m'a crié : Comme les vents Passe et n'emporte que poussière.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON

En Égj^te VOUS êtes née?

L'ÉGYPT1E.\]\E.

Non; dans Moscou fut mon berceau.

La source à Memphis couronnée* Là vient se perdre obscur ruisseau.

De consoler ma race antique Quels soins le sort n'a-t-il pas pris?

Dans tes déserts, jeune Amérique, J'ai foulé d'antiques débris ; Et sur des monts de cendre humaine, Dans l'Inde, lasse de marcher, Je vins gémir sur un rocher Inconnu, nommé Sainte-Hélène.

• Parmi los Bohémiens ou Égyptiens règne une tradition qui les fa descendre des anciens maîtres de TÉgypte.

DU iu-:irvN(;i<:ii. 4i

Voyons l.i ninin, imm enfant, cl crois-moi, (jnanil je dirais: Tu seras j)ins qu'un roi.

NAI'OI.KON

Femme, (jue (ail la nu'iropole, Ce grand Taris, notre fanal?

l/ÉGYPTIKNNi:

Cette ville, (jue l'un croit folle.

C'est Brutus en habit de bal.

Là j'entendis, l'oreille à terre, De profonds et sourds grondements.

Palais et temples, un cratère Va s'ouvrir sous vos fondements.

Un ciel pur semble nous absoudre, Chantait la cour dans ses ébats.

Le ciel est pur; mais c'est d'en bas Qu'à présent partira la foudre.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi.

Quand je dirais: Tu seras plus qu'un roi.

I.'ÉGYPTIENiNK

Que vois-jo! o signes de puissance!

o labeurs du génie humain!

Muses, pouF vous quelle épopée!

Législateurs, qu'il sera grand!

France, à l'œuvre! forge une épée

Pour cette main de conquérant.

Rois, pleurez vos orgueils de race;

Suivez-le, peuples haletants.

Moi, je tombe aux pieds dont le temps

Doit à jamais garder la trace.

J'ai vu ta main. o noble enfant! crois-moi, Quand je te dis : Tu seras plus qu'un roi.

Aux paroles de la sibylle.

Le jeune homme, silencieux, Croise les bras, rêve, immobile:

Un éclair brille dans ses yeux.

A genoux reste l'Egyptienne, Mais Joseph s'écrie, exalté:

Napoléon, qu'il te souvienne De moi dans ta prospérité.

Afin de payer l'étrangère

ni-: lu: Il AN ci: h.

P(Mir (|iii hicii n'a rien Je <-:ic|i(', Kiric, coiii'oris vriidrc au inai'clKî \a's olives (l(î noire mère.

i.'k(.yi*tii:n.m..

J'cii MI la main. o iiohh; «Mifanl ! ciois-inoi, Quand je te dis : Tu seras plus (|u un roi.

hh CHANSONS

MON ANNIVERSAIRE A FONTAINEBLEAU

Air des Amazones

Quitter Paris, quitter le monde,

C'est mourir, m'a-t-on dit cent fois.

Or, dans ma retraite profonde.

Je suis mort, du moins je le crois. Bis.

D'un trépassé prenant le caractère,

Je tiens mon gîte aux indiscrets muré.

Me voilà donc comme à cent pieds sous terre.

De profundis! car je suis enterré.

Je vis en mort tranquille et sage Dans ce coin qui me va si bien ;

Bis.

Di-: in:iL\.N(;i:i;.

Ks|)i'i'an(, moi (|ui sais l'iisa^c, Que roiibii soia iiiuii yaiclioii.

Mais <\\\o (lo moi ramilié so souvioiino

Pour clia<|ii(' nœud (juavcc. vous j'ai serré.

V mon loinhcau <jue soiinciiI elle vienin;.

De jirofumlis! cai" j{; suis enlerré.

Je conçois qu'on s'inimorlalise;

Pourtant cela devient banal ;

Et lettre d'ami, quoi qu'on dise,

Vaut mieux qu'article de journal.

Laissons la gloire apposer son parafe A maint brevet par des sots délivré ; Mes vieux amis, faites mon épilapbe.

De profundisi car je suis enterré.

Les morts ne se dérangent guères ;

Venez donc sans deuil ni souci,

Narguant les larmoyeurs vulgaires,

Boire au défunt qui gît ici.

Plus ne m'arrive un soupir de colombe ; Plus un seul vers par Lisette inspiré.

L'amitié seule a des fleurs pour ma tombe. de profundisi car je suis enterré.

Pourtant, lorsqu'ici je m'enterre,

Ne me croyez pas devenu

Fou misanthrope ou sage austère,

Contre son siècle prévenu.

Avec le temps si mon esprit plus sombre Voyait en noir, sous un ciel azuré, Soyez, amis, indulgents pour mon ombre.

De profundis! car je suis enterré.

De profundis! criait Lazare, Rêveur dans la tombe endormi, Lorsque armé d'un pouvoir trop rare Jésus réveilla son ami. Bis, Au bout de l'an, où tous je vous convie Pour un service à bas bruit célébré, Comme à Lazare, ah! rendez-moi la vie.

De profundisi car je suis enterré.

Bis,

LA PUISOiNMEUi:

Air.

Malon l'a tlil : irmie est captive Dans ce corps brut, obscur séjour, Prison véritable oii n'arrive Que lentement l'éclat du jour.

Cette ame, en qui tout est mystère.

Souffrant du froid, souffrant du cjiaud, Quand l'édifice sort de terre, Sommeille au fond d'un noir cachot.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre^

Nature tente un sourd travail,

Et fait poindre dans ce lieu sombre

Le jour douteux d'un soupirail.

A la lueur qui vient d'éclore.

Se créant un vaste horizon,

La pauvre âme longtemps encore Se heurte aux murs de sa prison.

Mais enfin s'ouvre une fenêtre ; Elle s'y cramponne en riant.

Salut, printemps qui viens de naître !

Tout brille aux feux de l'Orient.

Ces bois si verts, ces eaux si belles, Ces monts géants, l'homme en est roi.

Toutes ces fleurs, pour moi sont-elles?

Tous ces fruits, seront-ils pour moi?

De la prison, d'abord si noire, Le faîte devient radieux.

L'âme en fait un observatoire, Et, de là, plonge dans les cieux.

Tant d'astres soulèvent les voiles Du Dieu qui leur trace un chemin.

Je me noie en ces flots d'étoiles :

Dieu puissant, tendez-moi la main.

Mais l'automne touche à son terme ; Déjà le ciel s'est obscurci.

i)K in';ir\N<;i;i'.

L'ohstM valoii'c niors se rcriiic, llc'his! cl s;i rciirlic aii^si.

(^)ii('l(|U(' i'a)()ii, (|iii iiKiirl liicii vile Fi'appc (MKor (les murs di-lahrcs , Puis du cacliol, son proini(;r gîU;,

li aine icdi'scciul les dcj^i'cs.

Il en est ainsi, pour la foule,

A l'à^o do ratlucilé.

Mais eniin la prison s'écroule;

L'àme s'envole en liberté.

De nouveaux fers Dieu la préserve l

Et j'ajoute à mon oraison;

Faites, mon Dieu, qu'elle conserve

Le souvenir de sa prison.

r,n CHANSONS

ADIEU PARIS

Ain:

Paris m'a crié : Reviens vite !

Sachons si ta voix a faibli.

Cesse au loin de vivre en ermite; Reviens chanter, ou crains l'oubli.

J'ai répondu : Dans ta mémoire, Paris, laisse mon nom périr.

En vain ton soleil fait mûrir Grandeur, plaisir, richesse et gloire; Ici, l'écho me dit tout bas:

Ne t'en va pas. Bis.

Qu'en dites-vous, dans ce feuillage.

Oiseaux qu'aux temps froids je nourris?

— Nous disons : Vive le village !

Connaît-on l'aurore à Paris?

Kllc riili'oiiN rc ICI les paiijurrrs, \ii l'iiaiil (It's liiiols, (les j)iii>,()ii.s.

V iKMis les (l(Mni(*'ns cliansons;

V loi ii(»s ('himsoiis jn iiilaiiirrcs.

\'A puis TimIk) ledit (ont ijas :

.Ni; tVii \a pas.

(Ju'iMi dilcs-vous, lleiii's dont j'élaiiclie La soif au dik'liii dos loni»'s jours?

— Que sagement Ion front qui ponclie A brisr le joug* des amours.

Plein d'une tendre souvenanee, (lultive en paix: nos doux présents; Nous garderons à tes vieux ans Pouj' eliarpie joui- une espérance.

Et puis réclio redit tout ba^:

Ne t'en va pas.

Ou'en dites-vous, flots de la Loire, Voisins du seuil clun- à mes «oûts?

— Qna dans leur cours fortune et gloire Sont plus variables rpio nous.

roiiiMjii'cn Ion sein la })Ciii' rcdoiil)l{^ Au moindre songe ambitieux, Vois ce fleuve capricieux :

Plus il monle, i)lus il est trouble.

Et puis l'écho redit tout bas :

ÎNe t'en va])as.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge J'ose planter, arbres naissants?

— Que du soin mis à ce bocage Tu nous verras reconnaissants.

Des maux d'autrui l'âme oppressée, Quand tu révéras dans ces lieux, Grands alors, nous pourrons des cieux Montrer la route à ta pensée.

Et puis l'écho redit tout l)as:

Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses.

Oui, je vous crois; adieu Paris. Je m'amuse aux plus simples choses, Quand je pense à Dieu, je souris.

m: iii.i; ANCKii

One inc l'-iiil-il? In |m'ii (roiiihr.'ii^c, Oii('l(|ii('s |t;m\i('s pour me Ixiiii'; Kl, pour le Ioiil; sonii.Mc à venir, Le cinit'lièic (\\\ wWiv^c.

Aussi l'écho rt'dil (oui bas :

-NV l'en va pas. His,

MON JARDIN

A LA GPvENADIÈRE, PRÈS DE TOURS-

Atb

Avec Dieu bien souvent je cause ; Il m'écoute, et, dans sa bonté, Me répond toujours quelque chose, Qui toujours me rend la gaieté.

Bien triste, un jour, j'ose lui dire:

Je vois poindre mes soixante ans.

Des vers en moi le souffle expire :

De quelles fleurs parer le temps?

Le vin rallume en nous la j oie ; Mais, bien que Dieu nous Tait permis^

ni-: Ht:iL\i\(;i:ii. îm

Oiic faii'<* (lu peu (pi il m Vnvoic, Loin (le («MIS mes bons vieux amis?

IMiis (ramour dans riii\(M' de rà;^»'.

Mon cœur vu vains souj)iis se fond; C'est le poisson qui lonjours na<^(' Sous les glaces d'un lac profond.

Pour les clianls sérieux ou lestes Crains l'oubli, m'a-t-on répété; Travaille et prépare à les restes Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge; Plus de voix pour rien cliansonner S'il fait encor marcher l'horloge, Le Temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage, Voilà mon lot. Mais que le ciel M'accorde un des plaisirs du sage :

Au pauvre ermite un peu de miel!

Dion bon, avec toi ma tendresse De tout mol pompeux se défend ; Dieu bon, pitié pour ma faiblesse!

Donne un jouet au vieil enfant.

.rai dit; soudain je vois éclore Des fleurs, et ces fleurs fourmiller, Où tous les brillants de l'aurore, S' enchâssant, viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se place.

Le sol s'enrichit de présents.

De ce coin Dieu veut que je fasse Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite L'ombre et les parfums dans ce lieu.

Oiselets, qu'une feuille abrite, Célébrez la bonté de Dieu.

1)1-: iti:u ANCKii.

LE CHEVAL AU\r.l'

Alu d'.Ujéline.

Mon beau cheval, oui, je viens de te vendre, Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit, A ce vieux juif qui va venir te prendre; Oli ! du destin c'est moi qui suis maudit ! Contre un peu d'or, liélas! c'est pour ma mûre, C'est pour mes sœurs que je vais t'échanger. De mon chagrin si tu pouvais juger, Tu pleurerais comme un coursier d'Homère. Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Bk.

Mère adorée!... Ah! relisons sa lettre:

« Napoléon, nous qui faisions le bien.

c< De noli'o loit le ciel vient de permettre

a Qu'on nous proscrive, et nous n'avons plus rien.

((Songe aux tourments qu'en secret je dévore;

« Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi.

c< Matin et soir nous prions Dieu pour loi.

« S'il te bénit il nous protège encore*. »

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain.

Ma noble mère irait tendre la main.

Je t'acbetai, sur le port de Marseille, D'un Levantin qui se promenait là.

Ton dos cambré, ton inquiète oreille.

Ton œil de feu, tout pour toi me parla. Aux Mamelouks, cavaliers intrépides.

Des cbeiks du Nil t'auront sans doute offert ; Ou, compagnon des chameaux du désert.

Tu reposas au pied des Pyramides.

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain. Ma noble mère irait tendre la main.

* En 1795, madame Laetitia fut obligée, avec toute sa famille, de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous; elle se réfugia à Marseille dans un grand état de gêne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais^ mystère de ses temps de pauvreté.

IH-: i;i.KA.N(.Ki;. .v.)

\\\\ le in(»iitaiil, (juc i'.ii l'Aiiir saisie hii •^ranil projcl 4|in iir()(-(-(i|i(> loujoins! (ilirrclions, nie di^-jc, mil, rliciclioiis en Asir, La gloire, un ranj^, des ciMiihals, des aiiKHiis. Ou llandad rain|>(\ on i'('l:ii;i l»al>yl(Ui(', Menu* aujoiiid liiil, le (dus sini|»l(' (d'iicicr Vcui dii'c cncoi", n'cùl-il (jiic son coursier: Tyran, à moi (a snllano et Ion Irôno!

Mon l)(d arabe, adieu! Sans loi, demain, Ma noble mère ii'ail lemh'e la main.

One Dieu me donne un monde par la guerre, J'en ferai pari à mes frères chéris; Sous mon soleil, ton pied fera de terre Surgir des rois à mes sœurs pour maris. Je veux un règne à faire oublier Rome, Dùl-il finir par d'éclatants malheurs.

Ah! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs, Le peuple alors s'écrierait: Le pauvre homme! Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale ;

Et je le vends quand l'Europe prend feu.

r,(i CHANSONS

NoU'c AlexaiKlre a vendu Bucéphale, Diront ces chefs que je flatte si peu. ^[ais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles; [.'antique France a tremblé sous mes pas. l\)ur me porter où d'autres n'iront pas, A ton défaut, je sens que j'ai des ailes. Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fiUal! le juif est à la porte.

Ah ! qu'il te trouve un maître plus heureux.

Ma mère attend tout l'argent qu'il m'apporte,

Pour abriter ses enfants si nombreux.

Séparons-nous; mais, va, tu peux m'en croire,

Si quelque jour, devenu général.

Je te rencontre, ô vaillant animal !

Je te rachète au prix d'une victoire.

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,

Ma noble mère irait tendre la main .

Bis,

m: UKilA.Ni^bU.

LA uosi-: r;r u: tô.\m:i;iu:

Chez les Grecs, ctuilcurs de merveilles, Quel soi! ne m'eûl-oii])as prédit!

Lauriers (riloiuère, el vous, a])eillt's*, Oui nu^lliez Platon en crédit; Lauriers, j'eus mieux que vos ombrages; Abeilles, mieux que votre miel :

Une rose et le feu du ciel De mon destin ont été les présages ; Une rose et le feu du ciel .

Dans son sein j'essayais la vie, Quand ma mère, au temps des frimas.

* Homère fut, dit-on, trouvé au boixl du fleuve Mélésigène, sous un berceau de lauriers; et des abeilles, dit-on aussi, déposaient leur miel sur les lèvres du jeune Platon endormi. Je demande pardon à ces deux noms si grands de les avoir rapprochés de celui d'un cbansonnier.

D'une rose eut, dit-on, Tenvie.

Pour la reine on n'en trouvait pas.

Ce désir vain fut-il la cause Du si<^ne qui m'a couronné?

Ali ! Dieu m'avait prédestiné!

Son doigt au front me peignit une rose*; Ah ! Dieu m'avait prédestiné!

Oui, sur ce front brille l'image D'une rose, dont les couleurs S'avivaient, lorsqu'on mon jeune âge Avril aux champs semait ses fleurs.

Une dame à robe étoffée, Baisant mon front, disait toujours:

Tu seras béni des amours.

r.es mots si doux me semblaient d'une fée Tu seras béni des amours.

* 31a mère eut en cflet le désir d'une rose dans le premier mois de sa grossesse, en plein cœur d'hiver. Mes vieux parents ne manquèrent pas d'attribuer a cette envie non satisfaite une espèce de rose colorée que je portais au front, mais que Tàge tit disparaître à plus de quinzo ans; la tante qui m'a éicvé en retrouvait eucore h trace au r/itour du jirintomps.

Des liop loii^^s jjIcmiis (le l'/'Iéj^ic Je (lus alTraiicliir l.i hc.iiih'.

ViiKMirs, (laiis iii.i mvlli(»l(»;ii(', Dieu soiiril :i la \()lii|>t(".

Je vous |H()pht"lise une autre ère:

La rcnmic cii^tMidriMa la loi.

On'cllc soit reine on ilionime csl roi. (jn'cn son époux Eve retrouvi^ un frère; On'clle soiL reine où llioninic esl l'oi.

AJais aux doux clianLs ma voix sans doule Devait mêler des sons plus fiers.

Vient un orage : enfant, j'écoute Ce char qui roule armé d'éclairs.

Sur moi du nuage qui crève Le tonnerre tombe étouffant '.

Pounjuoi j)leurer le pauvre enfant?

Aux longs ennuis son bon ange l'enlève. Pourquoi pleurer le pauvre eiilant?

* Dans deux de mes cliansons, j'ai déjà fait allusion à cette particularité de ma jeunesse. Une bonne éducation m'eut mieux valu que ces prétendus pronostics, pour devenir un jour un honnne rcmaniuablo, mais qu'on pardonne au rimeur de les avoir rappelés ici.

liélas! Je ciel me fait renaître.

Que voulait-il me présager?

Moi, né faible, j'aurai peut-être De ses rois un peuple à venger. Oui, des Français que j'encourage Les foudres sont près d'éclater.

Tremblez, Bourbons, je vais chanter; J'ai fait, bien jeune, un pacte avec l'orage. Tremblez, Bourbons, je vais chanter.

Ah! j'ai rempli ma destinée.

Adieu l'amour qui me soutint; Dès longtemps la rose est fanée ; Le feu du ciel en moi s'éteint.

A la nuit, qui vient froide et noire, Du foyer gagnons la chaleur.

Comme l'éclair, comme la fleur.

Meurent, hélas! amour, génie et gloire; Comme l'éclair, comme la fleur.

DK Bi:ii\Nr,i:ii ic,

AU GALOI»!

Ain : Commissaire.

Aimons vilo,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot!

Au galop, toujours, toujours, Du fouet le Temps nous presse, Sans respect pour la Sagesse, Sans pitié pour les amours.

A cheval sur nos chimères.

Courant jusqu'au déhotté.

fie» CHANSONS

Faisons, pauvres éphémères, D'un jour une éternité.

Aimons vite.

Pensons vite;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop.

Monde falot!

Patriarches, à loisir Vous aviez le temps de vivre ; Le temps de soigner un livre, Un calcul, même un plaisir.

Vous offriez aux plus fières Deux siècles de vœux constants, Et donniez les étrivières A des marmots de cent ans.

Aimons vite, Pensons vite ;

in: i;i i;\m;i:i;. «7

Tout iriMlc A vi\ rc vile.

Aimons vile,

Pensons vite.

Au <ii\U)\), Monde lalol !

Dieu nous a rogn(' le (enij)s, Lui (|ui taille en pleine étoffe, dare qu'une eatastrophc N'abrège encor nos instants!

En boutons cueillons les roses, Verts encor les fruits nouveaux; Surtout ne faisons de pauses Que pour changer de chevaux.

Aimons vite, Pensons vite ; Tout invite A vivre vite.

Aimons vite, Pensons vite.

Au galop, Monde falot!

Destin, de millions en tas Fais-moi faire la trouYaille.

Destin me répond : Travaille.

Soit! je vais mettre habit bas.

Pourtant un point m'importune Promets-tu de me donner Six mois pour faire fortune, Un an pour me ruiner?

Aimons vite.

Pensons vite;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop.

Monde falot!

Yotre amour me ferait dieu ; M'aimez-vous, mademoiselle?

I)K liKKANCKU. 09

SiMipii'c/ un iiini^, (lil-rllc.

Un mois ! ccsi la nitnl . Vdicii !

Viens, \nc iiic une IVijxtnnc, Oui (In temps sail niienx nseï*; Cliacjne iKiiser (jn'nn se doniKî l'eul èlre nn dernier baiseï'.

Aimons vile, Pensons vite; Tonl invite

A vivre vite.

Aimons vite, ionisons vite.

Au galop,

Monde flilotl

La gloire à son hameçon Voudrait m'arrèter en route; Mais trop réfléchir me coûte, Je m'en tiens à la chanson.

Quel bien veut-on que me lasse L'honneur promis à mes os,

D'un marbre où mon nom s'efface Sous Je pied de tous les sots?

Aimons vite,

Pensons vite;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot!

Au galop donc, mes amis, Éphémères d'un vieux globe.

Au néant s'il se dérobe.

C'est qu'à courir il s'est mis.

Notre vie ainsi lancée Ira, cent fois dans un jour, De l'amour à la pensée, De la pensée à l'amour.

Aimons vite.

Pensons vite;

OK Hi:HAN(iKn

'\\m{ invite A vivre vile.

Aimons vile,

Pensons \\\v.

Au ^^alop, Monde ("alol !

ASCENSION

Air:

Géant ailé, géant immense, En rêve aux astres m' élevant.

Des soleils j'y vois la semence Et ce que Dieu cache au savant.

Dieu donne aux anges qu'il préfère Un instrument harmonieux, Qui, résonnant sur chaque sphère, La dirige à travers les ci eux.

Notre soleil garde sa lyre; Sirius marche au son du cor; Sur Jupiter l'orgue soupire.; A Saturne la harpe d'or.

Devant ces corps, masse infinie, J'ai crié: Gloire au Créateur!

\)E BKUAMilOK. 75

Plus ('mil (le Iciii* liariii(Mii<^ Ou'oUVayé de Uiuv |Hîsanleur.

Dans mon vol, sons mes pieds, (ju'enlends-je?

(i'csl le son li'islc (I un (Mpcan,

Oni mène an ij^vr dnii loni j(^une anj^o

l/un des corps nains du grand Lrouj)ean.

IN'lil jilobc, objet de risée!

On diiail, à \r voir conrir,

Du sav(ni la huile irisée

Ou' un souffle l'ait naître et périr.

Je demande à Tenliint céleste Si c'est son jouet dans les cieux.

Enorme géant, sois modeste, Dit-il; regarde, et juge mieux.

Je me penche alors sur la boule, Prêt à la prendre dans ma main.

Dieu! j'y vois s'agiter la foule Que nous nommons le genre humain.

Ma confusion est profonde.

Est-ce donc là notre séjour?

— Oui, dit l'ange, voilà ce monde Dont pou d'entre vous font le tour.

Ton œil y distingue sans doute Ces monts qui sont géants pour vous, Et votre océan, cette goutte Qui suffit h vous noyer tous.

Quoil notre gloire impérissable.

Nous la bâtissons là-dessus !

Mais qu'importe ce peu de sable Oii s'entassent nos vœux déçus?

Qu'importe en quelle étroite bière Nos os tomberont de sommeil; Aux mains de Dieu, grain de poussière.

L'homme pèse plus qu'un soleil.

Espère enfin, mon âme, espère; Du doute brise le réseau.

Non, ce globe n'est pas ton père Le nid n'a pas créé l'oiseau.

J'en juge à l'effort de ton aile.

Qui s'en va les cieux dépassant ;

INnir l\'n^'('ii(li'(M', nohlc iiiiiinortcllc, 11 iiL'^l (jnc llicn d'iis^^c/ |miss;ml.

Soudain je rciilrc imjMMTcplihIc Au lil faii<^(Mi\ (lu llcuvc Iminain.

Mais, (|iiaii(l (11111 accciil indicible L'ange inc dil : Frère, à domain!

La conièlo, horrible mcrvoille, De ce <ilobe aecroche l'essieu ; Du choc il louibe; je m'éveille, Le jour brille, et je bénis Dieu.

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

A son étoile, à travers un nuage, L'aigle s'adresse : On manque d'air ici ; Cette île d'Elbe est une étroite cage.

Vavis m'attend ; qu'il dise : Le voici 1 Brille, et je pars. On manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse, Lorsque le ciel n'écoutait que ma voix; Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon ivresse, Riait vainqueur au nez de tous les rois. Le ciel en cor doit écouter ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se renflamme ; Oui, tu renais. De clocher en clocher.

Je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame.

\)\: iiii; \\(.i:i{. 77

Oiic le «li;i|M'.iii (]iii (lui (s(i|- ce loclic \ olc a\('(' liini (le cIi-hIici" cil cIocIut

LmIi^Ic fcml r.iir. \a' jk'IIjiIc, (|iii r;i|i|)('ll(', Le voit (le Idlii : l'V.iiirais, séchons nos pleurs (l'es! lui, c'est lui! (jiie son étoile est belh'! H nous revient ([iiand renaissenl les lleiiis. \\ii\o (lu ciel, tu vas séclier nos j)leui'>.

Salut, salut! Notre amour te seconde.

Enfants, bonjour! leur dit l'aigle en passant Soldats, bourgeois, paysans, tout un monde Lui crie: A toi nos biens et notre sang! Bonjour, bonjour! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante, Le cours rapide éblouit tout Paris; Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente. Môle à ses vœux des souvenirs chéris*.

L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

• Anniversaire de la naissance du roi de Rome.

Rois alliés, que faites-vous dans Vienne? Tous sont au bal après quinze ans de deuil*, Ne craignant plus que d'un coup

d'aile il vienne Éteindre encor leur joie et leur orgueil. Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle : Il revient ! Dieu! Pâlissent tous les rois. En vain l'orchestre au plaisir les appelle, Sur les divans ils retombent sans voix. Dieu ! que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ; Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais. Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies : Fuyons à Lille; oui, fuyons à Calais.

II frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit: J'arrive à peine; A peine a-t-on dételé mes chevaux.

* Cest en effet pendant un bal de rois que se répandit à Vienne la nouvelle du retour de Napoléon.

hi: iu:ii\N(;i;n. 7i»

Qiw dans l'exil il fiiiil (in'nii me icmniriKî TiMulii' la iii.tiii à (les si'cours noiivcuiix. A jn'inc a-l-(»ii d/'lch' mes clicNaiix.

Du lionc cnliii les rois savent (Icsccndic. Ce j)i'iii('(M'sl vieux; penjdc ('()inj)alissaiit, T)ù(-il rentrer dans nos villes en cendi'e, Les |)ieds rougis du plus pur de ton san^^, Laisse-1(^ fuir, peuple conipalissanl.

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire. Mais quoi! soudain son étoile a j)àli.

Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre, Et dans sa gloire il semble enseveli.

Malheur! malheur! son étoile a pâli.

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile Voit tout sani2:lant tomber l'aigle abattu. Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile ; N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.

L'étoile meurt, l'aiiïle tombe abattu.

SAINTE-HELENE

Air

Sur un volcan dont la bouche enflammée Jette sa lave à la mer qui l'étrcint, Parmi des flots de cendre et de fumée Descend un ange, et le volcan s'éteint. Un noir démon s'élance du cratère:

Que me veux-tu, toi resté pur et beau? L'ange répond: Que ce roc solitaire, Dieu l'a dit, devienne un tombeau.

Mais le démon : Cette île est mon Ténare. Là j'espérais d'un déluge effrayant Lancer les feux sur l'Argonaute avare Qui par ici tenterait l'Orient.

Et l'envahir! Une dépouille hum>aine Souiller ces mers, vierges de tout vaisseau!

i)K in';iiv.\(;i:i; ki

Jusqu'où le monde a-t-il |»oussé la liaiiic, Oirici Dieu lui cicIh' iim fonif)(\'ni!

IN)iir (|ii('l colosse «'Iciiil-on le c rature? lin roi sans doulc, un héros liasardoux. Tous ont (le morts si I)i(Mi jonché la terre, One

place un jour doit manquer pour Tun d'eux De tant d'Klals au cercueil d'Alexandrie, Ravirait-on jus(|u'au dernier lamheau?

— Les vents, dit l'ange, ont halayé sa cendre : Ce roi n'a plus même un tombeau !

L'autre repart : Quels restes de grand homme Un jour ici seront donc déposes?

En ce moment César tombe dans Rome Sous les poignards à son sceptre aiguisés.

— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture; Mais, quand va naître un monde tout nouveau, Les loups du Nord viendront chercher pâture

Sur les débris de son tombeau.

L'être infernal, alors baissant la tète, Dit en soi-même: Est-ce donc pour celui

Qui, ralliant le monde en sa conquête, Va lui donner une croix pour appui?

L'ange l'entend : Silence, esprit rebelle! Il ne craint, lui, ni chacal ni corbeau; Car, dansSion, c'est moi, lampe fidèle, Qui veillerai sur son tombeau.

Démon, écoute. Avant deux mille années, Un conquérant, empereur des Gaulois, Terminera d'immenses destinées Sur cet écueil, à la honte des rois.

Pour le punir d'attarder dans sa route L'humanité, qu'éblouit son drapeau.

Qu'il trouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte, Une prison et son tombeau.

Privé pour lui de ton trône de laves.

Sois son geôlier, prends des traits odieux; Trouble ses nuits, resserre ses entraves; Tiens de ses maux la coupe sous ses yeux. Cet homme ainsi purifiant sa gloire, Pour l'avenir redevient un flambeau,

Sur rinlortiiiit' achève sa vicloin* Va (les rois (rinin|)lio nii lonihoau.

Loin (lu (It'mon, loin de ces tristes plages, L'ange à ces mots revole aux pieds de Dieu, Dont l'œil ih'jh voil h fi'avefs les âges Le grand eai)tir expirer dans ce lieu.

Ouel([ues amis en pleurs sont venus prendre De l'astre éteint le glorieux fardeau.

Dieu joint sa main aux mains qui vont descendre Napoléon dans son tombeau.

LA LEÇON D'HISÏOliRE

Le grand captif, à Sainte-Hélène, Souffrant, promenait son ennui.

Un enfant, de fleurs la main pleine, Pour le fêter court après lui.

Napoléon s'assied, l'embrasse :

Yiens, lui dit-il en soupirant; Le mien sans doute a même grâce.

Viens sur mon cœur, fils de Bertrand.

— Mon fils, que te fait-on apprendre?

— Sire, l'histoire ; et, ce matin.

Mon père en français m'a fait rendre Sur Rome un passage latin.

— Et notre histoire, on l'abandonne!

Si grands qu'aient été nos aînés.

I)i: BKIlANr.RK. 8r.

[-a Fraiiro, oiifaiit, vaut hicii (jiron donne Son lail (le; inoAv aux iioiivcaiix-nt^s.

— Oh! snv, je sais notre, histoire, .î'âi lu I(»s Gaulois nos aïeux;

Les Francs; Clovis et la victoire Oui hii (il ahjurer ses dieux.

AvanI (ju'il eut fonde le trône, Comhien j'admire, en ces tennps-là, Geneviève, qui fait l'aumône Et sauve Paris d'Attila.

J'ai lu les Sarrasins d'Espagne, Que Martel remplit de terreur; Les conquêtes de Charlemagne, Salué dans Rome empereur; Philippe-Auguste et les croisades, Et de fers saint Louis chargé :

Héros qui soigne les malades. Roi qui pleure avec l'affligé.

— Mon fils, c'est le plus honnête homme Qui d'un peuple ait dicté les lois.

Nomme à présent nos guerriers; nomme Les plus fameux par leurs exploits.

— Bayard, Condé, Guesclin, Turenne, Sire; mais ce qui doit toucher, C'est Jeanne d'Arc, lorsqu'on la traîne Pour mourir au feu d'un bûcher.

— Ah! mon enfant, ce nom réveille IjC plus beau souvenir français.

De son sexe elle est la merveille Dans les combats, dans son procès.

D'un ange éblouissant mirage, Jeanne, échauffant tout de sa foi, Fille du peuple, a fait l'ouvrage Où succombaient nobles et roi.

Née aux champs, d'art et de science Un rayon d'en haut lui tint lieu; Oui, puisqu'elle a sauvé la France, Sa mission venait de Dieu.

Faut-il une pure victime Au salut des peuples souffrants.

i)i: iu:K.v.N(ii:n. 87

Dieu, |)(Hir ce (Irvoiicinciil siiMiine, (Choisit une àiiic ;ni\ «Iciiiicr^ raiij^'s.

Iloiilc l'I lualliiMir à (jiii r()iiU;i«^o, Vierge, sœur des jïliis ^lands Ik'tos.

Oiie l(^ ciel chàlie en noire âge Les Anglais, tes lAclies l)onrreanx.

De leui' orgueil ils vonl descendre, Et le Dieu dont la voix Tanna Pour leurs fronts a gardé la cendre Du biiclier (jui te consuma.

Alors, oubliant qui l'écoute, 11 s'écrie : Anglais inhumains, Comme elle, ici, bientôt sans doute, Je sortirai mort de vos

mains.

Mais, pour braver vos sentinelles.

Pour fuir vos brutales clameurs, Jeanne au bûcher trouva des ailes, Et moi, depuis cinq ans je meurs!

L'enfant, à ces mots, fond en larmes; Le vieux soldat s'en attendrit.

— Près de nos geôliers sous les armes, Vois ton père qui te sourit.

Cours le chercher; ma force expire; Cours : c'est son bras qu'ici j'attends. Hélas! sans me voir lui sourire, Mon fils pleurera bien longtemps.

i)l'; liKUANdKli. «'J

IL N'EST PAS MORT

Ain des Trois couleurs.

A moi soldai, à vous gens de village, Depuis huit ans on dit : Votre Empereur A dans une île achevé son naufrage :

Il dort en paix sous un saule pleureur. Nous sourions à la triste nouvelle.

o Dieu puissant, qui le créas si fort, Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile, N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Lui, mort! oh! non. Quel tremblement de terre. Quelle comète annonça son trépas?

' L'idée qui a fait faire cette chanson a bien longtemps régné au fond de nos campagnes et même parmi les classes ouvrières des villes. Peutêtre même trouverait-on encore, dans quelque province, des individus qui conservent cette superstition populaire.

Croyons plutôt que la riche Angleterre Pour le garder a manqué de soldats.

Les étrangers qu'épouvantait sa gloire Feignent en vain de déplorer son sort ; En vain leurs chants exaltent sa mémoire, N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Il partagea deux fois mon pain de seigle,

Et de sa main il m'attacha la croix;

J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,

La mort en lui respecter notre choix.

Et des Anglais auraient cloué sa bière !

Et de sa tombe ils défendraient l'abord!

Et sous leurs pieds il deviendrait poussière!

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire

A ses geôliers nuitamment l'a ravi ;

Que, depuis lors, dans son immense empire,

Déguisé, seul, il erre, poursuivi.

Ce cavalier de chétlve apparence.

De la forêt ce braconnier qui sort.

I>K Hl'UAiNCiKIl. îil

C'est lui pciit-ôln» : il vient sauver la Fiance. N'est-il pas vrai, mon Dieu, (ju'il n'esl j)as mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple» en fête, J'ai cru le voii"; je l'ai vu: (•'('•lail lui. De la colonne il eonlemplail le faîte.

Kmu, troublé, je cours; il avait lui.

Recoiiiiiaissanl un vieux compa^^non d'armes. Si de ma joie il a craini le liansport, Pour se cacher ma joie avait des larmes. N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave, Pour nous servir veut qu'il y soit passé. n mène au feu le Mahratte si brave, Et des Anglais l'empire est menacé.

Courant, volant, foudroyant des murailles, Oui, de l'Asie il revient par le nord. Hélas! sans nous qu'il livre de batailles! N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Des nations chacune a sa souffrance :

11 manque un liomAïc en qui le monde ait foi.

C'est lui qu'on veut; rends-le vite à la France; Mon Dieu, sans lui je ne puis croire en toi. Mais, loin de nous, sur des rochers funestes, Dans son manteau si pour toujours il dort, Ah ! que mon

sang rachète au moins ses restes ! N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

m: iiKiiANCKU m

MAhAMK MiAW']'

l.a iiuhlo clame, en son palais de Home, Aime à Hier; car, bien jeune, autrefois, Elle filait en allaitant cet homme

Oui depuis l'entoura de reines et de rois. Près d'elle, assise, est la vieille servante Qui, nouveau-né, le re(;ut dans ses bras.

Au bruit de leurs fuseaux elles disent : Hélas ! Que la fortune est décevante!

* Madame Laîtitia Bonaparte, qu'au temps de l'Empire on appelait i>ladame Mère, habitait à Rome un palais, le sjul qui ne fût pas illuminé lors des fêtes données par le pape à l'empereur François, père de Marie-Louise. Devenue presque aveugle, Madame s'occupait à filer, usage de sa jeunesse, m'a-t-on dit, et des fenunes coi*ses, même d'une condition élevée.

Entourée du respect de tous, elle avait avec elle une vieille servante iPAjaccio, ^^m l'avait aidée 'a élever ses nombreux enfants, et qui jouissait de 1 intimité due a un si long attachement.

Madame attend un message de Vienne.

Fils de son fils, elle te sait mourant.

c(A son chevet point de mère qui vienne ((Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant .

c(J'ai vu la mort fuir aux cris d'une mère ;

c(Mais lui, né roi, le pauvre infortuné, a A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné, « Meurt de la gloire de son père!

c(Sans cette gloire, ah ! le père lui-même ((Vivrait encor, soleil de mes vieux jours. c(Un roi déchu, privé du diadème,

((Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours ; ((Mais de son char qu'un victorieux tombe, ce Soudain les rois, qui se prosternaient tous,

c< Gourent, sans prendre temps d'essuyer leurs genoux, « Du pied le pousser dans la tombe.

c(Dieu l'éleva si haut, qu'un noir présage c< Saisit mon cœur pour ce fils bien-aimé. « Dieu, disail-on, dans ce héros, vrai sage, c(Au vieux monde croulant donne un Messie armé. c< Mais, tout le temps de l'incessante lutte « Où son génie étonna l'univers,

i)K ni:i\AN(;i<:ir u:.

« TrcMiihlanlo, je veillais, Icn.nil les bras ()iiv(*rK u Wniv le icccvoir «iaiis sa cliiitc.

((Napoléon, sous le (oil (le les |)(^n»s,

((Ton pri'niii'i" à{;i' à llols purs s'écoula.

«Tu ni'aininis fnni ! Ali! cliéri do tos frères, « Adoré de tes sœurs, que n'as-lu vicMlli là!

« Là de tes fils Dieu héiiirail le nombres;

a J'y vois à peine, ils guiih^'aienl mes pas; c(Et là du moins nos pleurs (où ne pleure-t-on pas?) ((Moins amers couleraient

dans l'ombre.

c< Ton fils sans doute, en longues rêveries, « Vers son berceau qu'entourait tant d'amour c(Revole encore, et dans les Tuileries

« Vois ses hochets mêlés aux splendeurs de ta cour c(Bien jeune instruit par sa mère elle-même c(Que pour les rois il n'est pas de saints nœuds,

c(Son cœur aura surpris des souvenirs haineux c(Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

« Vierge Marie, ah ! tenez lieu de mère. « A cet enfant qui m'a souri si beau. « L'unique vœu de ma vieillesse amère,

« C'est à sa pitié de devoir un tombeau.

« Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,

« Sans être roi, ni vengeur ni vengé, a Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé « De la dépouille paternelle. »

Mais on annonce un messager de Vienne.

c(Madame, il pleure, il est vêtu de deuil. »

Elle sait tout. Il faut qu'on la soutienne; Elle semble à genoux prier sur un cercueil.

a Pauvre orphelin, objet de tant d'alarmes, »

Dit-elle enfin après un long effort; a Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fils est mort c(Hélas ! et je n'ai plus de larmes. »

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,

Napoléon, c'est ici le dernier.

Républicain, s'il a blâmé l'Empire, Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.

Pour réveiller notre France abattue.

J'exaltai l'homme, et non le souverain.

Puisse la main du peuple incruster dans l'airain Mon nom au pied de ta statue !

DE BÉIlANCI-n. 07

DIX-NEUF AOUT

A Ml-:s AMIS

Ain :

Dix-nonf noùl ! Dion, ({uollo date!

Mes cliers amis, à jour pareil, Je vins sur notre terre ingrate Traîner cinq pieds d'ombre au soleil, Voyant, à l'heure d'apparaître, Mon bon ange saisi d'effroi.

Je fis bien des ûiçons pour naître.

Mes amis, pardonnez- le-moi. Bis.

Mon ange me prête main-forte; Mais, un docteur aux bras de fer*

* Ma mère souffrit pendant plusieurs jours avant de me mettre au inonde, et ne put être délivrée que par le forceps, qu'on n'employait alors que dans les cas extrêmes.

De mon gîlc forçant la porte,

Je sors comme on entre en enfer.

Pour moi quels tourments vont donc suivre

L'épreuve où je viens d'être mis?

Je crains déjà de longtemps vivre.

Pardonnez-le-moi, mes amis.

Mon bon ange alors me révèle L'avenir qui m'est réservé :

Comme un pauvre joueur de vielle, Je chante en battant le pavé.

Mon indigence est poursuivie.

On m'emprisonne au nom du roi.

J'hésite à mener cette vie.

Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mon bon ange m'annonce encore Pour mon pays de longs combats ; Une liberté dont l'aurore Se fond en brumes et frimas.

Un siècle naît, qui rien ne fonde,* La gloire y tombe en désarroi.

DK IU-KAN(;i:U. 09

oh! quo j'ai rcj^nM (YMir ;iii monde!

M(»s îunis, |>anl()imi7.-l('-in()i.

Mais en riant j'aurais dû naître, Si mon bon ange (mU dit d'ahord :

L'amitié viendra sur ton ctro Verser rouhli des maux du sorl.

Moi dont eilo a séché les larmes, Moi qu'à son culte elle a commis, J'aurais dû pressentir ses charmes, l'ardonnez-le-moi, mes amis. Bia.

CHANSONS m: iiKiiANCEn. ion

LES OISEAIX DE LA (.ilENADlÈUE '

Comme en ses vœux l'homme s'abuse!

Le ciel permet qu'en ce réduit, Disais-je d'une voix qui s'use, Mes derniers jours coulent sans bruit.

Et de ces murs le sort m'exile.

Adieu, fleuve, arbustes et fleurs, Vous, de mes fruits joyeux voleurs,

• La Gronadière, petite labitation sur les bords de la Loire, vis-h-vis (le Tours, décrite avec Tadmirabie tal nt qu'on lui connaît par M. de Balzac, qui y avait demeuré quelque temps avant moi. Le propriétaire de cette agréable maisonnette, Texcellcnt M. de Longpré, à qui il n'a pas tenu que j'y prolongeasse mon séjour, a respecté les plantations qu'il m'avait permis d'y faire.

Oiseaux qui charmez cet asile.

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant rÉternel a souri.

J'entends un oiseau me répondre :

c< Ami, pourquoi t' affliger tant?

« Sur nous l'orage vient-il fondre, c(Un abri partout nous attend.

c< Quand l'hiver, qui tout décolore, c(Dépouille jardins et forêts, c< Il reste encor quelques cyprès «D'où nos voix réveillent l'aurore. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri. En vous créant l'Éternel a souri.

« La pauvreté, sombre nuage,

c(Bientôt, dis-tu, fondra sur toi.

a Jeune, tu bravais son passage;

« Au soleil n'as-tu donc plus foi?

((Crois-nous, quelques routes nouvelles

a Que ton vol prenne en son essor,

(c Si le nuage crève encor.

Bh.

1)1-: iJKiL\N(;i:u. 100

« l II rayon séchera les ailes. »

Oiseaux, adieu. I*eiij>le lieuieux et chéri, En vous créani 1 lileiiiri a souii.

<(Tu nous as chaulé, sous ces Ireilles, et l/aii^le expirant, eaplifdes mers.

((A|)pi'en(ls d'infortunes pai'eilles « A suhir de communs revers.

«Va «paiement où le suri le pousse, « A hi ville ou dans mi chalet.

a Pour Ion nid, pauvre roitelet, ((Que te faut-il? Un peu de mousse. » Oiseaux, adieu, l'euph^ heureux et chéri, En vous créant l'Eternel a souri.

c< La lin de tout, nul ne l'ignore.

«D'avance tu sauras quitter

c(Ces rosiers qui sont près d'éclore,

((Ces arbres qu'on t'a vu planter.

<(Lorsque à partir tu te disposes,

« Un corbeau te crie à l'écart :

c(Pour parer les tombeaux, vieillard,

c(Dieu partout a semé les roses. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant l'Eternel a souri.

Oiseaux, merci! Rome fut sage

De vous consulter autrefois.

Je vais au plus prochain rivage

Vivre en un coin, sous d'humbles toits.

Ici, vous qui du vieil ermite

Picoriez en paix les raisins,

S'il a des arbres pour voisins.

Venez charmer son nouveau gîte.

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,) En vous créant l'Éternel a souri.)

m: iir;ii\N(:i;ii. io7

LE MATELOT TîRETON

Ain :

Los gais vendangeurs du village Dînent à l'ombre, au bord d'un cliamp.

Passe un matelot qui voyage, Pieds nus, et qui siffle en marchant.

— Jeune homme, que Dieu t'accompagne D'un amoureux tu vas le pas.

— Je suis enfant de la Bretagne, Et ma mère m'attend là-bas.

— D'oiî viens-tu? — Des rives du Gange, Où j'ai failli périr au port.

Sauvé des flots par mon bon ange, Des Anglais m'ont pris à leur bord.

Grâce à leur brave capitaine.

Prisonnier chez nous autrefois,

Je viens de voir dans Sainte-Hélène Celui qui fait si peur aux rois.

A ces mots, découvrant leur tête, Les villageois de crier tous :

— Quoi! tu l'as vu! Viens, qu'on te fête. A sa gloire bois avec nous.

Revient-il? Qu'attend-il encore?

Sans berger que peut le troupeau?

A nos clocbers quand donc l'aurore Saluera-t-elle son drapeau?

— Je ne sais pas ce qu'il médite; Mais le capitaine, au retour, En découvrant l'île maudite.

S'écria : Quel affreux séjour!

Enterrer dans ce vieux cratère Tant de génie et de valeur!

Enfants, respect àl'x^ngleterre; Mais aussi respect au malheur!

Comme il savait qu'en mon jeune âge J'appris l'anglais sur un ponton,

hi: i;i;ii\\(;i:n. nr.)

l);ms ce jMdl, me «lil-il, sois sago, Kl juirlc l);is, ju'lil llichm. Là irniK* nii iiionsli'c de jxjlicc; ilr.'iiiis (|irilii(ls()n iic le noic ci-raiil StM'poiU vciiiincux, il se '^\hsc Jusqu'au nid de l'aiule inonrnnl.

Mais au pori, où j(* descends vile, On m'indique un point au couchant Oue l'Empereur souvent visite.

J'y cours, j'y grimpe en me cachant.

Tapi sous un roc, là, j'espère, Muni de pain pour quelques sous.

Voir passer celui dont mon père Disait : C'est notre père à tous.

J'y reste en vain deux nuits entières.

Quand, désolé, je m'en allais, S'élance d'arides bruyères Un des plus jolis oiselets.

Sur ma tête il vole, il tournoie.

Mêle un cri doux à ses ébats.

no CHANSONS

Ah ! c'est le ciel qui me l'envoie ; J'entends qu'il dit : Ne t'en va pas.

Dieu soit béni! car, sur la route,

Dans un groupe aussitôt paraît

Un homme. Lui! c'est lui, nul doute.

Où n'ai-je pas vu son portrait?

J'en crois mon cœur qui bat plus vite,

Et l'oiseau, cet avant-coureur.

A genoux je me précipite.

En criant : Vive l'Empereur!

— Qui donc es-tu, brave jeune homme?

Me vient-il dire avec bonté.

— Sire, c'est Geoffroy qu'on me nomme Je suis un Breton entêté.

Faut-il porter quelque parole A vos amis? J'y vais courir.

Même à la mort s'il faut qu'on vole.

Sire, pour vous je veux mourir.

— Français, merci. Que fait ton père?

— Sire, il dort aux neiges d'Eylau.

DE nfRANr.F.H. M

Aii|)r(*s i\r vous inoii j)liis ^laiid iiciv Mourut roulcnl à W alciloo.

Ma nu'Ti', liounrlc ('aiiliiiiric, UevinI, m plcuranl sou rpoux, Au pays on, dans sa chamiiirrc, (liu(| oulaiils [)iiai('nl Dieu pour vous.

— IVut-etre est-ollo sans ressource, Dit-il ému; tiens, prends ceci; I^our ta mère prends cette bourse :

C'est peu; mais je suis pauvre aussi.

Je baise la main qu'il me livre :

— Non, sire, gardez ce trésor.

Nous, toujours nos bras nous font vivre; Pour vos besoins gardez cet or.

Il sourit , me force à le prendre ; Puis du doigt m'indique avec soin Comment au port il faut descendre, Et des gardes me tenir loin.

— Ah! sire, que n'ai-je des armes!

Mais il s'éloigne soucieux;

Et longtemps, à travers mes larmes, Je reste à le suivre des yeux .

Je rejoins sans mésaventure

Le vaisseau, qui déjà partait.

Le capitaine, à ma figure.

Devina ce qui m'agitait.

Tu l'as vu, se prend-il à dire.

C'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui,

Plus que les grands de son empire.

Le peuple a souvenir de lui.

M'enviant un bonheur semblable, " Tout l'équipage m'admirait; Et le capitaine à sa table M'admit le quinze août, moi pauvret.

Combien je pris terre avec joie!

Sûr de dire en rentrant chez nous :

Mère, de l'or qu'il vous envoie L'Empereur s'est privé pour vous.

Avec plus de ferveur encore Elle va prier Dieu pour lui,

I)i: 111:11 A M. Kll. 1)-

Sacliaiil (|ii('l (limai le di'vnrc, Sachant ses inaii\ cl son ciirmi.

Six mois (le plus trim Ici martyre, Kt |)ciit-clrc sui* co c(>lcaii Bientôt rcviontli'ai-jc vous tlii'c :

Il n'est plus: j'ai vu son tomlieaii.

Geoffroy se lait ; cl dn villa'^'-e Femmes et filles tout d'abord, L'œil en pleurs, vantent son courage, Et du captif plaignent le sort.

Les hommes sont émus comme elles :

Honneur, répètent-ils entre eux, A qui nous donne des nouvelles Du grand Empereur malheureux!

DAME MÉTAPHYSIQUE

Air

Un jour dame Métaphysique Me dit : Petit rimeur, allons î Prends un vol plus philosophique ; Monte dans un de mes ballons.

Je suis la grande aéronaule, Faisant paître au ciel mon troupeau, Nous y tenons place si haute, Que Dieu nous ôte son chapeau.

Jadis j'ai ravi bien des sages.

De Platon le ballon puissant A transporté dans les nuages Le christianisme naissant.

hi: ni-:i;\M;i:i;. n

Kl ('(niihicn (le doclcurs iiiodrrin's, Mil h.illoii d'uii \i\s\c Mp-paF'cil, Vont sans ccsso, armc's «Ir lanternes, A la n'clierchc du soleil !

Vois-les tous battre la canipa<»ne, \ l'ouest, au nord, au sud, à l'est; Vois-les inonder rAlleinagne l)(^ fout le sable de leur lest. En France, où pour ma gloire il règne Des mansardes jusqu'aux salons, L'éclectisme à prix d'or enseigne L'art de diriger mes ballons.

La dame si])ien m'ensorcelle, Qu'en ballon je monte et je pai^.

Un docteur conduit la nacelle.

Dieu! nous voilà dans les brouillards.

L'obscurité plaît à mon guide; Mais moi, contre lui maugréant, Je me vois, dans l'ombre et le vide Face à face avec le néant.

Bien plus : dans une nuit complète, Mille ballons vont se heurtant.

Quels mots à la tête on se jette!

Que d'énigmes à bout portant!

Notre esquif se brise à la lutte, Nous tombons de tout notre poids.

Bonsoir! Mon docteur, dans sa chute, Fait de peur un signe de croix.

Je croyais, je ne puis le taire, Jusqu'à Saturne avoir volé.

Je n'étais qu'à dix pieds de terre; Dans un bal je tombe essoufflé.

De fleurs, de femmes, de musique, Enivré, je soupe en ce lieu Chez un philosophe pratique, Qui, le verre en main, bénit Dieu.

Sage, tirez-moi de l'impasse Des modernes et des anciens.

Chante, dit-il, et dans la nasse Laisse nos métaphysiciens.

i)K ïn':ii.\NT.r:n. in

Toiil ruinas (le leurs (uiivrcs vaiiirs Doiil (|ii('l(jU('s Ions vaillent l'atliait (lalnuM'a loiijoiirs moins de peines (Jn'uno clian-son dtî cabaret.

A MON VIEIL AMI LAISNEY

QUI M'ÉCRIVAIT : PETIT BOMIOMME VIT EyCORE

Air

Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas, Quand maint sot, quand mainte pécore, Échappent cent ans au trépas?

Envie et haine, il vous ignore; Fortune, il rit de tes appas.

Petit bonhomme vit encore.

Eh ! pourquoi ne vivrait-ii pas?

* Cette chanson n'est pas digne de l'impression ; mais je la garde comme le dernier souvenir d'une vieille amitié.

Il M(ciicui', [M'iil hoiilioiniiir.

Eli ! |)(uii([n()i ne vivrnil-il jnis?

S'il \w |)tMi(plus iiiordic à l.i [)niiiiii('

Qu'Adam a ^rclfrc ici-has,

il n'en durl pas moins d'un bun summc,

N'(Mi fail pas m(»lii^ (piafro ropas.

Il vit oncnr, jx'lil Uouliommo.

Kli ! pourquoi ne vivrait-il pas?

Polit bonhomme vit encore.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

Au Parnasse, dès notre aurore, C'est lui qui m'a marqué le pas.

Ou' un siècle et plus sa voix sonore Chante aux enfants leurs grands- papas Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Il vit encor, petit bonhomme.

Eh! pourquoi ne vivrail-il pas?

Quand des hivers s'accroît la somme.

On rêve à ses jeunes ébats.

Plus d'un rayon réchauffe et dore Le vieux pin chargé de frimas.

Petit bonhomme vit encore.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

i)i: iiKiiANCKh. iji

LE TAMnOUR-MAJOU

A UN JEUNE CRITIQUE

Ain :

Eh quoi! jeune et docte critique,

Vous recourez à mes avis !

Soit! je prends le ton dogmatique,

Contre le faux goût je sévis.

Il se peut qu'au but je ramène

Quelque esprit las de ses écarts.

Maint aveugle a tiré de peine

Des gens perdus dans les brouillards

* Ce sont des aveugles qui souvent servent de guides aux étrangers pendant les jours de brouillards, si sombres et si fré-

quents en Hollande.

joo CHANSONS

Combien je hais la vainc pompe De tous nos vers retentissants !

Faut-il qu'ainsi Ton te corrompe, o langue si chère au bon sens !

Si tu subis la loi hautaine De tous nos bruyants novateurs, Bientôt Racine et la Fontaine Auront besoin de traducteurs.

Notre muse dévergondée, Refaisant le monde à l'envers, Sous sa forme écrase l'idée, De pluriels boursoufle ses vers.

Admirez ses monstres féroces, Ses vésuves, ses océans; Ses héros, qui sont des colosses; Ses gloires, qui sont des' néants.

L'art meurt où le goût dégénère.

Qu'un peuple ait reconquis ses droits.

Il étend son dictionnaire Pour suffire à de libres voix.

Co tivsor ccmiinmi nous drlVair, Mais n'y puisons (|u'.i\r(' iiiand soin; N'alh'i'ons pas une nioniiaic Ouc le j»(Mi|»l(' inanjnc à son coin.

Noliv Ian'i:ii(» aime l(^ mélan«j^o, Dn snl)lini(» cl du fainilior, Et, rebelle à lonl ln\e éli'au'^e, Craint le pédani e(l'écolier.

Ponr rélo([uence elle a des armes, Pour l'amour de tendres échos; Mais à qui veut tirer des larmes Défend de torturer les mots.

Elle exige que la pensée Règne partout sans faux atours.

Voyez cette foule pressée D'enfants qu'attirent les tambours.

Là se carre un géant vulgaire, Empanaché, tout cousu d'or.

Pour eux c'est le Dieu de la guerre : Vive le beau tambour-major!

Mais observez ce petit homme,

Si simplement vêtu là-bas.

Sur la neige il faisait un somme

Quand marchaient ses nombreux soldats.

Il prend sa lunette, il regarde :

— C'est bien; mes ordres sont remplis,

Dit-il. Faites donner ma garde.

Quel est ce lieu? — Sire, Austerlitz !

Cet homme-là, c'est la pensée.

Sans vains ornements, sans grands mots,

Par la gloire récompensée

Chez l'auteur ou chez le héros.

Qu'au bon sens la critique unie,

Des écrivains réglant l'essor.

Ne souffre plus que le génie

Se déguise en tambour-major.

i)i; r.i;i;\.N(;i.ii

I/OI I ICIKU

Air

Voilà los hussards; viens, Rosette:

Devant la porte ils vont passer.

Ma sœur, viens; j'entends la trompette; Tiens! tiens! les vois-tu s'avancer?

Combien de brillants jeunes hommes!

Qu'ils laissent d'amours à Paris!

Nous, paysannes que nous sommes, N'aurons point de si beaux maris!

Devant Rose, brune élancée, Un jeune officier passe alors :

— Amis, voilà ma fiancée ; Comptez, dit-il, tous ses trésors : OEil vif, teint rosé, fine taille.

Oui, dans un an, à pareil jour,

Je l'épouse, si la mitraille Permet de vivre à mon amour.

Ces mots d'un fou, dits au passage, Tu les entends, car tu rougis.

Rose; et, sans rien voir davantage, Tu rentres rêveuse au logis.

Depuis, Rose à part soi répète Ces mots qui lui semblent si doux ; Et, chaque soir, sur sa couchette, Pour l'officier prie à

genoux.

Un an de rêves ainsi passe.

Le jour qu'il fixa brille enfin.

L'aube entrevoit Rose qui lace Pour lui son corset le plus fin.

N'entend-on pas quelque bruit d'armes?

Elle écoute, sort, rentre, sort; Attend, attend, et, toute en larmes, A minuit s'écrie : Il est mort !

m; iii;it\Ni;i i; 12"

UNE II)I':K

Ain :

Dos maux pivsonls l'àmc obsédée, Je rêvais en viai songe creux, Quand devant moi passe une idée.

Une idée? Oui, bourgeois peureux.

Celle-ci, messieurs, jeune et belle.

Est faible encor; mais je prétends, Si le bon Dieu prend pitié d'elle, La voir grandir en peu de temps.

Je lui crie: Où vas-tu, pauvrette?

Maint gendarme t'altend là-bas;

Des muucliards la foule te guette ;

Le commissaire suit tes pas.

— Tant de peine qu'on leur voit prendre,

Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :

Du peuple ils me font mieux comprendre ; C'est un commentaire obligé.

Moi qui suis vieux, pour toi je tremble; On va te barrer le chemin.

Vois ces bataillons qu'on rassemble, Ces escadrons le sabre en main.

— Bien mieux que tambours et trompettes, Réveillant un cœur endormi.

Je passe entre les baïonnettes Pour recruter chez l'ennemi.

Fuis, mon enfant; fuis, je t'en prie; On détruira jusqu'à ton nom.

Vois-tu venir l'artillerie?

La mèche approche du canon.

— Peut-être aussi sera-t-il nôtre, Ce canon qui fait ton effroi.

C'est un avocat comme un autre :

Il peut demain plaider pour moi.

Les députés t'ont prise en haine :

— Au plus fort ils donnent raison »

1)1-: RfiUANCl'U. «29

L^'^ ininislics foi'^ciil l.i clinific

— Mes ailes |)()iiss('iil m prisim, (Iduh't* l(»i rKj^lisc aussi «ironde.

— A buii l'iici'iis j'aunii mon loin'.

Les rois t(» bannisscill du iiioiule.

— .le me cacherai <la?is leni" cour.

Mais soudain quel affreux carna|^e!

Partout du sang! partout la mort!

La discipline ote au courage Le prix d'un héroïque effort.

C'est en vain. Dus forte et plus calme, L'Idée, embrassant un tombeau.

Aux vaincus décerne une palme, Et s'envole avec leur drapeau.

LA COURONNE RETROUVÉE

Am

Bon Dieu! que vois-je? une couronne Dont chaque rose a plus de trente hivers ;

Où, malgré l'orgueil qu'il nous donne, Sèche un laurier peu respecté des vers. C'est un débris du temps où ma naissance Etait fêtée, hélas! comme un beau jour.

Ce laurier parlait d'espérance ; Ces fleurs parlaient d'amour.

Quel souvenir de ma jeunesse Le sort moqueur me fait là retrouver !

o jours de joie et de tendresse!

Nous n'étions rien; nous pouvions tout rêver. Amis si gais, maîtresse folle et bonne. Nul astre encore à mon œil n'avait lui

(Juaiid NOS mains ticssaiciil la cniii-oiiiic ()u\ in'alliisic arijonid'lnii.

Oui, ers llcui.s (Hil jiai«' ma h^lc Dans lin l)aiM|U('((l'(Mii\iaiilo ^aielo.

Un seul de nous donnait la {\Hv ; Ami (liscri'l, doux à ma panvrclé.

Las! il n'ost plus; mais j'onlends sa parole: Clianlo, dit-il, landiscjuo nous passons.

Et sa bcdlo Ame un jour s'envole Au bruit de nos chansons.

Et ces convives si fidèles, Au joyeux chant qui rend l'aï plus doux;

Que plus tard j'ai pris sous mes ailes, Pensent-ils même à moi, qui pense à tous? Oiseaux charmants, au souvenir volage, Tous sont épars, chacun dans son enclos.

Nous n'avons plus le même ombrage ; Plus les mêmes échos.

Et la beauté tendre et rieuse (Jui de ces fleurs me couronna jadis?

Yieille, dit-on, clic est pieuse; Tous nos baisers les a-t-elle maudits?

J'ai cru que Dieu pour moi l'avait fait naître; Mais l'âge accourt, qui vient tout effacer.

o honte! et sans la reconnaître.

Je la verrais passer!

Cette couronne si flétrie Fut belle aussi le jour où je l'obtins.

Quelle âme est à ce point tarie.

D'être sans pleurs pour ses amours éteints? Aux longs regrets la mienne s'abandonne. De mon bonheur unique et vain lambeau,

Ah! que n'as-tu, pâle couronne.

Séché sur mon tombeau !

m: iiKiiwc.Kit. 135

JE SUS MÉNÉTUiKU

Air : Kh! ma mère, est-c' que f sais ça?

Pour adoucir de la vie L'hiver sombre et rigoureux, Au ménétrier j'envie Son art qui fait tant d'heureux.

Je voudrais même aux guinguettes Dire en faveur des amants :

Allons, gai! dansez, fillettes!)

Laissez causer vos mamans, ^

Quand je vois de pauvres belles Tout un soir lire ou bailler, Pour leurs cousins et pour elles Mon talent saurait briller.

Bis,

i:,i CHANSONS

Plus que valses et fleurettes Leur nuisent vers et romans. , Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

Miracle ! ma vieille lyre Se transforme en violon.

Aux champs on vient me sourire ; On me cajole au salon.

Combien j'ai d'anciennes dettes A payer aux cœurs aimants !

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

La gloire, mère égoïste De fous à grand bruit vantés, Tient compagnie assez triste A ces vieux enfants gâtés.

Je préfère à ses trompettes Le plus faux des instruments.

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

hi: iiKKANCKii. ir.r,

Plaisir craiilriii nie caivsse;

Un aicluM \nv sert au iiiicîux.

|)('jà la lollc jeunesse

Me |)ar«l(unie drlic vieux.

DiMnoist'Iles e(grisoltes,

\ vous mes dcruiors nionients.

Vllons, liai! dansez, lilleltes! \

Laissez causer vos manians.

LE VIEILLARD

Mon enfant, ces ailes dorées, C'est au destin que je les dois.

1)1-: i;i:iiAN(ii:ii. ir.7

l.r. JKl'M- IIOMMi;.

Chacun, aux voTUcs (HIu'ii'm's, Vont l'avoir vn planci* vrni lois.

Oni, lu sais |)lus (juc nos vieux sagos. Sur Ion passt' l'onvrtî les yeux.

Raconic-inoi Ions les voyaî^^^s; Aj)|)ren(ls-nioi le secret des cieux.

LF. VII.IIJ.Alil).

L'homme qui s'adapte ces ailes Jamais ne se reposera. Il lassera les hirondelles ; Plus haut que l'aigle il plongera.

Tenter leur élan solitaire Fut un projet qu'en vain je fis.

Ma mère avait besoin sur terre, Pauvre aveugle, du bras d'un fils.

Elle mourut; mais mon Isaure, Qui charma ses derniers moments.

M'apprit qu'un chaume qu'on ignore Vaut un monde pour deux amants.

Dans nos jeux je demandais grâce, Lorsque Isaiire, au souris vermeil, A ces ailes faisait menace De m'attacher dans mon sommeil.

Notre bonh-eur s'accrut dans l'ombre; Car, sous ces bosquets de jasmin, De vrais amis, en petit nombre.

Accouraient nous presser la main.

Plaisirs partagés sont fidèles.

Aimer, aimer, fut notre loi; Et j'ai laissé dormir les ailes Qui ne pouvaient ravir que moi.

Enfin, né voisin d'une classe Où pullulent les malheureux.

J'aidais à remplir leur besace; J'allais jusqu'à glaner pour eux.

Perdus dans vingt sentiers contraires, Ds se guidaient à mon flambeau.

Ces infortunés sont mes frères :

Je dois partager leur tombeau.

hi-: ni;i;\.\(;i:n. ino

<jii(»i ! |)(Mii' liiir lu', ^iohc de laii^c, Tes ailes ne foiil point servi!

Va conlrc loi, vicillaiNl élian'^^o, li'ii't' ilii t'ii'l lia pas sévi!

Lèfî:n(Miioi res aihs sublimos, Et jus(pi'à Dieu mon vol atteini ;])iiss(»-j{', anx colestos abîmes, Mourir sur un soleil éteint.

LE CHASSEUR

Air

Petits oiseaux, que j'aime entendre Vos concerts dans ces houx épais!

Yotre chanson, joyeuse ou tendre, Est pour mon cœur l'hymne de paix.

Mais craignez les lacs qu'on peut tendre Le bonheur fait tant de jaloux!

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Yient un chasseur; son pas redouble.

Malgré ses chiens, point de gibier.

S'il allait de son fusil double, Faute de mieux, vous foudroyer.

Ah ! maudit soit l'homme qui trouble L'écho que vous rendez si doux. Taisez-vous, oiseaux, laisez-vous.

\)K lU'.UANCrU. lil

Uicii ii'anvli' ili's inaiiib ciucIIcn.

i.as! .r.ii vn des clinsspnrs, un jour, Al>a(li'(' au vol (l('ii\ liiroiidcllcs Doiil jp saluais le iiMoiir.

Vos chansons allcndrironl-cllcs L'enlanl (jui s'arme de cailloux?

Taisez-vous, oiseaux, (aisez-vous.

Charmants oiseaux, connaissez l'Iiomme.

Ou'il soit houclier, sohlal, chasseur, II fusille, il sabre, il assomme, Et trouve au sang de la douceur.

Les moins cruels sont ceux qu'on nomme Bourreaux; soit dit bien entre nous.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Bon Dieu! c'est le cbasseur qui tire!

Il blesse à l'aile une perdrix.

Son chien la prend; pauvre martyre!

Le cbasseur, que gênent ses cris, Lui brise la tête; elle expire.

Ce soir il médira des loups.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

H s'éloigne. Son œil avide

Voit un chevreuil au bord du bois.

A l'abri de l'arme perfide,

Laissez éclater votre voix.

Mais si demain, le carnier vide,

Il passe encor près de ces houx.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

nr; nKiivNr.Kii. un

LA lUVIKIll':

Aiu

OÙ cours-tu, rivière amoureuse?

— Je cours au pied des rocs penchants Fournir une herbe vigoureuse

Aux troupeaux, nourriciers des champs,

Puis, oii va ton onde limpide?

— Sur un sol qu'épuise l'été, Au gré du travail qui me guide, J'épanche la fécondité.

Puis, avant d'être navigable, Sur les grains et sur les métaux, Je fais, d'un bras infatigable, Mouvoir la meule et les marteaux.

\H CHANSONS DE BÉRANGEP,.

— Parle donc, naïade charmanlc, Des soirs où, dans tes flots chéris, Vient se jouer ma noble amante.

Nymphe aux champs, déesse à Paris.

Qu'importe et moulins et culture.

Et troupeaux, quand, sous ces lilas.

De la céleste créature Les flots caressent les appas !

La voici. Que mon luth fidèle La chante au doux bruit de tes flots.

Ne les épanche que pour elle ; Prête à ma voix tous tes échos.

Aux vils travaux de notre terre Cesse enfin de livrer ton cours ; Plus pure, enivre et désaltère La poésie et les amours.

Qui parle ainsi? C'est l'âme folle D'un poëte qui, dans ce lieu.

Oublie aux pieds de son idole Ceux qui travaillent devant Dieu.

AIR

Los flots sommeilioiU au rivage ; Au ciel brille un beau soir d'été.

Plus de bruit, tout dort sur la plage. Le vent, le travail, la gaieté.

Du sein de l'onde un mot surnage.

Mot que la nuit fera redire au jour : Amour! amour! Bis.

Qui dit ce mot? C'est la Sirène Guettant sa proie au bord des eaux.

Malheur à celui qu'elle entraîne Jusqu'à sa couche de roseaux!

Déjà, pas à pas, sur l'arène, D'elle s'approche un bel adolescenl, En rougissant.

Accours, dil-ellc, amour me presse ; Pour tous les cœurs j'ai des échos.

A moi d'enhardir la jeunesse; Je te soutiendrai sur les flots.

Echappe au mors de la sagesse, Qui ceint le front de ses enfants blafards De nénufars.

L'Amour fait scintiller les ondes Où nous folâtrons sans souci.

Combien, dans nos grottes profondes ^ Tombent, qui nous disent : Merci!

C'est dans le plus joyeux des mondes Que va te luire un éternel été De volupté.

Goûte aux plaisirs qu'on nous envie; Caresse mon sein palpitant ; Chez vous quelle âme est assouvie?

Vos feux n'échauffent qu'un instant.

La vie, enfant, la douce vie N'est parmi nous, qui savons l'attiser^ Qu'un long baiser.

ni: i;i:KAN(ii:n. i4'j

l/;nl()l('sct'ii(plonge «l.iiis ronde.

Oui l'a rcNU? .Nul (l('[)ui.s lois.

Mais ([u'au soir la Siiviic iiimiondo Chante encor rainoiir sur nos ijords, Une voix, (jui n'csl pins du monde, Crii' an\ passanis, saisis, li'einblanLs d'effroi : Priez pour moi. Bis,

LES BOIS

Je crains la foule qui se presse ; Je tremble à ses milliers de voix .

Une fée a, dès ma jeunesse, Conduit mes rêves dans les bois.

Là mon cœur, pris de peine amère, A l'espérance était rendu.

Comme un oiselet que sa mère Reporte au nid qu'il a perdu.

Sous nos toits mon âme étouffée.

Hors de Paris cherchant de l'air, A Meudon reçut d'une fée, Moi jeune encore, un don bien cher.

m: i;i;ii\N(;i:n i5t

l'auvrc cl lu'ùlt' de I()Ii;^mh's Jinvrcîs, A roiiilnc) \ ivvais un ji'iir, Oiiaiid la liv liiiinccla mes livres De cliaiHs (le plai.Mi* cl d'aniour.

Foiitaiiu^hlcaii, foret splcndide, Que je fus riche en parcoii-ranl Avec ma fée au vol i'aj)ide De tes rois l'ombrage odoranl !

Aux princes la cour et ses pompes ; Mais ces bois, à qui donc? — Au roi.

— Au roi ! Non, garde, tu te trompes : Tous ces beaux arbres sont à moi.

Boulogne, au déclin de mon âge, Je viens revoir tes verts abris.

Victime de plus d'un orage, De vains regrets je m'y nourris.

Vers moi la fée accourt encore ; A mes maux elle ôte leur fiel.

Et fait briller comme l'aurore Dans mes pleurs un rayon du ciel.

Je viens te consoler, dit-elle; Forme un souhait, fût-il d'amour.

— C'est le sommeil, chère immortelle, Qu'on demande au soir d'un long jour.

— Voudrais-tu que je t'enrichisse?

— Non; l'ennui pourrait m'assaillir.

— Yeux-tu que je te rajeunisse?

— Non; je craindrais trop de vieillir.

Je veux un tout petit domaine Pour y planter de beaux couverts ; Pour qu'un vieil ami s'y promène A l'ombre, en me lisant ses vers.

Jusqu'au ciel mes arbres atteignent Bien vite; et, dans leurs gais penchants, Mille oiseaux, chaque jour, m'enseignent Comment meurt le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre ; Je l'arrête. o rêve insensé!

Sais-je si j'ai le temps d'attendre Qu'un rosier même soit poussé !

in: i{i:u\N(;i:i\.

\uz

(iOS bois nroflYciil un dmiicr gîlc.

An \i('illaril, las de sdn laidcau, Sous vv ticnihlc ([u'uii soulllcî a;^it(', lloiuie l'tr, t'iùve un loiubcau.

LE MERLE

Am

Au printemps, sous un vaste ombrage Où murmuraient de frais ruisseaux, Je pris ma flûte de roseaux, Présent magique d'un vieux sage.

A sa voix, un peuple d'oiseaux Vint m'entourer de son ramage.

Ils sautaient.

S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

\)\: in;i;\N(.i;i; inr,

Kossifiiiols, loriots, raiivj'ltes, Merles, l»(ni\ icnils, liriols, pinsons, ('édaiil an poiivniidc mes sons, Tons, jns(|n'an\ folles alouettes, Venaient, pour prix «le leurs eliausuns. De mon paifi luMMjuefer I(n miettes.

lis sautaient, S'ébattaient, enquêtaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

J'avise un merle qui babille :

Merle, pourquoi fuyiez-vous tous, Quand moi, bonhomme, auprès de vous Je me glissais dans la charmille ; Moi, qui trouve vos chants si doux, Qui suis presque de la famille?

Ils sautaient, S'ébattaient,

Coquelaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

Dieu donna l'air, la terre et l'onde.

Dit le merle, aux seuls animaux.

Nous y vivions exempts de maux , Mais chaque race trop féconde Poussa tant et tant de rameaux.

Qu'on étouffa dans ce bas monde.

Ils sautaient.

S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

Dieu s'y prit en père économe :

C'est trop de bêtes à la fois.

A (|U('I(|u'uii traiisini'tluii.s mes droits; Q\u\ saiitriMiinin^ (*t fT^<^tn)noIn^, H (Ml hic ail moins deux sur lr(Ms.

rarlaiU ainsi. Dieu créa l'iioninio.

Ils saulaionl, S'oballaionl, Coquolaient Et chantaienl, Chantaient, Chantaient.

Depuis lors, rois de la nature, Nous vous fuyons épouvantés Pour nos jours et nos libertés.

De tout grain vous faites mouture; Souvent même à vos majestés Le rossignol sert de pâture.

Ils sautaient, S'ébattaient,

Coquelaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

Merle, oublions nos droits contraires, Dis-je, et, grâce à mon talisman.

Aimez-moi, je suis bon tyran.

Sans souci de vos lois agraires.

Ne me fuyez plus , croyez-m'en :

Oiseaux et poètes sont frères.

Ils sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

A ces mots, mâles et femelles Me viennent baiser à qui mieux;

DM Hi;h\N(;i:ir im)

Lr mcrio criaiil : i.r Ikhi vioiix Nous l'cia (les < Ii.iiisoiis ihmivcIIcîs. Pour (ju'il s'("lcvàl jus(ju'au\ cicMix, Du'U lui (Icvrail douiuT des ailes.

Ils saulaicnl, S'('l)nllaii'nl, Co(juelaicnl El cliaulaienl, Chantaient, Chantaient.

CHANSON IDYLLE

D'où naissent mes tourments? Dieu veut-il que je meure, A quinze ans, grande et beHe, en de vagues ennuis? Je dors sans reposer; je m'éveille et je pleure; Mon front révèle au jour le trouble de mes nuits.

Au lieu du long sommeil si paisible à mon âge, J'ai des songes confus où je me sens brûler. Ils sont en vain pour moi d'un funeste présage : Je n'y puis rien comprendre et je n'ose en parler.

J'ai perdu cet éclat dont s'enivrait ma mère. Qui n'a que ses baisers pour calmer ma douleur.

PK ni'illANOKlL lOi

Mais |)()n!'(|n(ii les vieillards me |)laiiHli'e avec inyslèrf»? ISmrqiioi les jeunes «^^ons riic de ma paleiii'?

Jo rêve, «'1 nul ohjcl n'ociMipc ma ponsée; Tonjcuirs (pi('l(|ii(' iVaycui' sur mes sens vient ai^^ir. Le coupable .i-l-il donc ÏCn\u\ plus oppressée? Un coupd'œil m'embarrasse, un mot me fait rougir.

A l'église où je cours, ma main souvent oublie L'eau qui peut de l'enfer conjurer les desseins; Mêlée aux voix du chœur, ma voix meurt affaiblie, Et j'écoute en pleurant chanter les hymnes saints.

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse, Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux; Et je sens que mon cœur a besoin que je plaise. Sans trouver doux pourtant de plaire à tous les yeux,

Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses;

Je néglige mes fleurs, je repousse mon chien.

Verrai-je ainsi finir mes premières tendresses?

Dieu m'a-t-il condamnée à ne plus aimer rien?

Mais voici l'étranger dont la voix est si tendre. Hier, sous la feuillée, il a suivi mes pas. Seul, il chante et soupire. Approchons pour entendre Si du mal que j'éprouve il ne se plaindrait pas.

DF. HKIIANCKII. 10^

LES GAGES

CONTE AHABK

Au

Dans Bassora, séjour pcrfido, De trop d'amis environné, Ben-Issa, cœur bon et candide, Un jour s'éveilla ruiné.

Le peu qui lui reste, il le donne.

Un vieil aveugle en son chemin L'implore; Issa lui fait l'aumône, Qu'il ira demander demain.

C'était dans le temps des génies; Voilà bien trois cents ans de ça.

L'un d'eux, connu par ses manies, Moch, aux yeux verts, aimait Issa.

Pourtant, soit caprice ou système, Issa n'en peut obtenir rien Que pour obliger ceux qu'il aime; Même il y doit mettre du sien.

Qu'importe Moch et ses richesses !

Son seul espoir, Issa l'a mis Dans ceux qu'il combla de largesses; Mais le temps passe, et plus d'amis.

Seul accouru, Maleck demande Qu'à son aide Issa vienne encor :

Par le cadi mis à l'amende.

Il lui faudrait huit bourses d'or.

a Issa, dit-il, crains l'indigence; c(Recours à Moch dans nos revers. »

Et Ben, toujours pris d'obligeance, Crie : A moi, génie aux yeux verts !

Moch apparaît, prend le langage D'un juif et dit : « Ben, tu sauras c(Que je prête à qui m'offre en gage c(OEil ou dent, jambe, oreille ou bras.

<(San^ (Itiiilciii-, sans lirvn' m plaii', u D'im mol |'('\liais mes n''j)()ii(laiils. «Ton ((tiiiiiltM'si l'iil d'avance»; [)ay('. (dliiil hoursos d'oi' valciil Imil dcnls. « — Il II il (Iciils! c'est loiil ('('(jn'il m'en rcsic. ((— Ou'cii jxMil Talic lin garron ranj^(*? «Ton nioiiii devient Tort modeste; «D'ailleurs, lu n'as que trop niang»'.

« Allons! viens, que je les arrache.

«C'est fait! » Et le brave édenté Donne à Maleck l'or, et lui cache Les besoins de sa pauvreté.

De ce marche le bruit opère :

Près d'Issa les ingrats qu'il fit Reviennent tous. Chacun espère Le mettre en gage à son profit.

Moussa, qui trafiquait en Perse, Perd son vaisseau sur un ëcueil.

Pour remettre à flot son commerce, A Moch Ben-Issa livre un œil.

Hassan va marier sa fille :

Sans dot comment la présenter?

On flatte Issa dans la famille; Il donne un bras pour la doter.

PourHusseim, qui veut d'esclavage Racheter deux fils qu'il pleura, Issa met une jambe en gage :

Sur ses amis il s'appuiera. Mais laissera-t-on à cet homme Rien de son corps ayant valeur?

Sauvez de leurs mains quelque somme, Les ingrats crieront au voleur.

Tous quatre on les entend se dire :

Que faire d'un borgne impotent?

Yoyez le dégoût qu'il inspire.

Il faut le saluer pourtant.

— Ah! dit Maleck, j'ai l'espérance Que, grâce à moi, dès aujourd'hui, Sans lui faire la révérence.

Nous pourrons passer devant lui.

\)\: IIKIIANCKH. 107

[1 coiiil, il crio : « Issa, mon pAn^!

((^fil rciiiiiic a (1 liorrihlrs doiih'Ui's.

((rric'ics ni soins, licn n'oiHmr,

« Mes \('n\ s'('*t(M^niont dans i(»s |»I<mii*s.

(i .le sais un icinrdc cl la doso

(; (jiii sauva la vie an sullan;

<i Mais d'oi" [)(»lal)l(' il so compose

« Et {]c perles plein mon Inrhan. »

Hen-ïssa promet ses oreilles.

Moch anx yeux verts vient et prétend

Qu'un prêt de richesses pareilles

Veut un gage plus important.

((S'il vous donnait cet œil qui brille, »

Dit Maleck. Mais l'estropié

Refusa net : « Par ma béquille!

((Est-ce trop d'un œil pour un pied?

(c — Ah î pour cet œil sauve ma femme ! a Près de toi ne m'auras-tu pas?

c(Jusqu'à la Mecque, oui, sur mon âme, ((Je jure de guider tes pas. »

i68 CHANSONS

L'œil est donne. Prenant la somme, Tout chargé d'or Maleck s'enfuit; S'enfuit, et laisse le pauvre homme A tâtons errer dans sa nuit.

« Tu vas tomber dans la rivière ! »

Crie un passant; «j'en ai pâli.

c(Issa privé de la lumière !

ce Je te tiens! Viens, je suis Ali.

c(Ali, ton compagnon de classe; a Des jongleurs le plus gai, dit-on.

«Il t'offre part à sa besace; «Il te servira de bâton. »

Contre son cœur Issa le presse.

Dieu! voilà son bras rétabli!

Sa jambe et ses dents! quelle ivresse!

De ses deux yeux il voit Ali.

Même il voit les pâles visages Des quatre amis au cœur affreux»

Privés chacun de l'un des gages Que naguère il donnait pour eux.

ni; iii.ii\N(ii:i;. loj

Dans l'ail' appaïaîl le (n'iiic :

u Mon lils, joiicl (le CCS iriiirals, «Vois leur lutîclianccti' punie; <(A loi Toi- (juc lu leur livras, a (Ju'au bon Ali ccL or []i'olil('; <(Vous viiMllin^z onscnildc. Adieu!

f< Faire le bien à (|ui nicrite, c(C'est mériter deux fois de Dieu. »

Le couple heureux, l'àmc attendrie, Des quatre infirmes deminus S'éloigne, et Ben-Issa s'écrie:

c(Ah! que de pleurs j'ai retenus!

«Ali, porte-leur en cachette «Du riz, du miel et des habits.

« Qu'ils s'amendent! Par le Prophète « Caillou touché devient rubis. »

LA

LA TOURTERELLE

Vous gémir, papillon charmant!

D'où vous peut venir la tristesse?

Nature avec délicatesse Vous brode un si beau vêtement !

Des plaisirs vous êtes l'emblème.

Près de la rose qui vous aime, Vous gémir, papillon charmant!

LE PAPILLON

Tourterelle, chère aux amours.

Hélas! j'ai perdu mon amie : Un enfant l'a prise endormie

Sni" un li^, cl voilà li-ois jours.

Tout iiTcsl (l(Miil, (iciiil sans os|K'rancc. Oui sent niicMix (jU(^ vous ma souiïrancc, 'ronrd'ii'llf, clwrc aiiv amours?

t. V TOURTERELLE.

Hcan papilliHi, (•ons()l(v.-vous :

Vous plaiivz à d'autres amantes.

Les tourterelles sont aimantes, Mais sans excès pour leurs époux.

Si l'un []art, d'un autre on s'affole.

Meurt-il, on pleure et l'on convole.

Beau papillon, consolez-vous.

LE PAPILLON

Tous deux ensemble étions éclos; Ensemble avions pris la volée.

Tous deux allant par la vallée.

Par les cbamps, les prés, les enclos.

Dans l'air nous nous touchions de l'aile. Je ne sais pas vivre sans elle.

Tous deux ensemble étions éclos.

LA TOURTERELLE

Quoi! les papillons sont constants!

Et c'est nous qu'on prend pour modèles! Même, il se peut qu'ils soient fidèles: Le papillon vit peu d'instants.

Fiez-vous donc aux vieux adages !

Les tourterelles sont volages, Et les papillons sont constants * 1

* Pigeons, colombes, tourterelles, après un mùr examen, ne répondent nullement à Tidée qu'on s'est faite de leur constance en amour, m'ont assuré des observateurs scrupuleux, entre autres plusieurs dames. La poésie seule, toujours disposée 'a entretenir les vieilles erreurs, fait encore de ces oiseaux des symboles de fidélité matrimoniale.

Quant au papillon, sans doute parce que les anciens en ont fait la représentation de Tàme humaine, la poésie Ta accusé et l'accuse encore d'inconstance : c'est une calomnie. Ces jolis insectes vivent, sans promiscuité, dans une union conjugale dont les hommes donnent trop peu d'exemples. Au milieu d'un essaim de leurs pareils, le mâle cherche toujours l'objet de son unique et premier choix. Un petit papillon blanc est surtout remarquable par l'intimité de chaque couple. Voyez-vous l'un des deux; l'autre est tout près, soyez en sûr. Dans leur vol, ils ne s'écartent que pour se rapprocher. C'est en les observant que j"ai conçu ridée de

rétablir leur réputation, au risque de contraindre l'Ecole de Fourier de donner un autre nom à la passion que le maître a appelée la papillonne.

DK RKHANr.Kn. 17"

LA r.UERRK

A UN AMI

Air

Mon vieil ami, dans ma rolrailo, Près (les bois, demain, je t'attends.

Viens faire un dîner de cliambrette.

Comme aux jours de notre printemps.

Nous jaserons de mainte chose :

Des gens de cour, de l'émeutier; Des vers et surtout de la prose, Reine aujourd'hui du monde entier.

Puis nous parlerons de la guerre :

L'aurons-nous, ne l'aurons-nous point?

Sur le journal, je ne vois guère Que des rois nous montrant le poing.

Tout en prévoyant des batailles.

De pitié pourtant je souris,

Quand je pense aux tristes murailles Qui vont eniprisonner Paris.

Ah! pour sauver la ville sainte, Fiez-vous au peuple d'en bas; Que, bien armé, dans son enceinte, Il veille et reste l'arme au bras.

Quel traître devant ses cohortes, Paris bien ou mal retranché, Oserait en livrer les portes, Fût-il T ouF....é?

Guerroyer fut notre manie ; Mais aujourd'hui je reconnais Qu'on doit mater la félonie De l'oppresseur des Polonais.

Non moins félon, l'Anglais si rogue Voudrait bien, encor cette fois.

Nous endormir avec la drogue Qu'il ne peut plus vendre aux Chinois,

Anglais, bien que nous tromper serve A désennuyer ton orgueil,

Mioux v.iiidrail voguer du cuiiscrvo :

Tii (lois craindre plus d'iin ('«ucil.

Tes possessions, quo sonl-cllcs?

Des C(M'fs-v()lanls (juc liciil la main. Ii'a(|iiili»n i()in()ia Iciiis licclles.

Prends {^arde : il peut sonflliM* demairi.

Qu'avec honneur nous berce encor

I.a Paix, mère de tous les l)iens

Dans les camps pourraient nous éclore

De trop redoutables soutiens.

La gloire est là si despotique !

Nul éclat au sien n'est pareil.

o liberté ! ton arbre antique

Croît mieux à l'ombre qu'au soleil.

Ami, qu'en dit-on à la ville?

Réponds, écho digne de foi.

Dans les bois que l'automne épile, Viens-en deviser avec moi.

Viens, tandis qu'un peu de feuillage Du froid cache encor le retour.

Ah! qu'il est loin, cet heureux àgc Où nous ne parlions que d'amour!

A MM. LES STRASBOURGEOIS

QUI, EN 1840, jfoNT INVITÉ A LA SOLENNITÉ DE l'iNAUGL-RATION DE LA STATUE EXECUTEE PAR DAVID.

Air:

Messieurs, pitié pour ma vieillesse!

C'est en vain que votre cité, Glorieux berceau de la presse, M'appelle à sa solennité.

Garder mon coin vaut mieux, me semble.

Que, vieux et pauvre pèlerin, M'en aller d'une voix qui tremble Attrister les échos du Rhin.

Eh! n'aurez-vous pas Lamartine, Le poëte qui nous ravit !

ï.cs iioMos vers (jii'il vous ilrstiiio ' De ses travaux paieront David *'.

Gutteinberij:, s'il voit sa statue, S'il ciiteiitl l'Iiyiiiiic liariiuuii-cux, A sa gloire tant débattue"** Pourra croire tMiliii dans les cieux.

Un enHint joue avec deux verres****, Et le télescope est trouvé.

Strasbourg, l'iiomme que tu révères, Qu'a-l-il voulu? qu'n-l-il rêvé?

Dieu lui cria-t-il aux oreilles Qu'il lui donnait plus qu'un métier.

* M. de Lamartine devait assister à cette fête, et Ton annonçait des vers de lui à cette occasion.

" David, toujours désintéressé, n'a pas voulu faire payer le travail de cette admirable statue.

"* Outre que plusieurs villes ont disputé k Strasbourg et Mayence d'avoir été les berceaux de l'imprimerie, l'honneur de l'invention a été disputé k Guttembcrg, en faveur d'honunes plus ou moins connus avant lui et de son temps. C'est un procès que

l'opinion publique a décidé, sans trop pouvoir l'approfondir. On ne peut nier que Gutteniberg présente les meilleurs titres à l'honneur de l'application complète du nouveau procédé.

**" On prétend que l'enfant d'un lunettier de Hollande, ayant réuni deux verres de force différente, donna lieu k l'invention du télescope, dont Galilée tira dès lors un si grand parti.

Et que la lampe de ses veilles Éclairerait le monde entier?

Qu'espcrait-il, profit ou gloire, Quand devant l'âlre il se courbait, Coulant le plomb d'une écritoire Dans les moules d'un alphabet?

Dès qu'une ligne enfin s'agence, Il dit, ravi de l'épeler *- Victoire! Humaine intelligence, Va ! tu ne peux plus reculer.

Quoique souvent pris de débauche, Le monde pèse l'œuf au nid.

Ce qu'au hasard chacun ébauche.

Il le rejette ou le finit.

Lui seul parfait une pensée.

Trouve- t-elle un trône en chemin.

Dans un temple est-elle encensée :

C'est l'ouvrage du genre humain.

Quoi! vais-je éteindre une auréole?

Strasbourg s'est-il donc abusé?

1)K IIKUANCKR.

Non, CinlIcinbcr^M'sl un syinholo :

C'osl le pro^nrs ('Iciriisë.

De n'allci' |>as lui iciidrc lioinmago, N()l)lc cih', j'ai dos n^^Tcts.

Mais (It'jà (l'un |)Ius lonii; voyage L(î Temps me dit : Fais les apprôts.

A LAURE

Accourez, aimable Laure, Nos vendangeurs vont aux champs.

En sursaut déjà l'aurore S'éveille à leurs joyeux chants.

Tout vigneron à l'ouvrage Mène enfants, amis, voisins; Tant ses tonnes en veuvage Ont soif du jus des raisins.

Les ceps de rosée humides, Gomme un cerf, dans ses douleurs.

Dr: BfinANr.FH. i8i

Devant ces meules avides Senil)lenl répandre des phnu'S.

Sons les paniers qn'on n^ivoio L'àne pliera jnscju'an soir.

Venez voir richesse et joie Jaillir à llols du pressoir.

Mais rcmcutc est au village.

Mille oiseaux, dans ces tilleuls, Disent : a L'on met au pillage «Ce que Dieu fit pour nous seuls.

c< Voyageurs privés d'étapes,

« Nous allons de mal en pis :

« Aujourd'hui l'on prend les grappes ;

«Hier c'était les épis.

c(Des hommes, troupe assouvie, a Ont terres et revenus; c(Les autres glanent leur vie c(Le dos courbé, les pieds nus.

«Pauvres gens, vous qu'on dédaigne, « Vite, aux armes! vengez-vous.

« Nous chanterons votre règne :

« Les raisins seront pour nous.))

Mais vient réponse à leur plainte.

Un chasseur! Oiseaux, tremblez!

On peut vendanger sans crainte :

Nos tribuns sont envolés.

Laure, on dépouille la plaine; Quittez le doux oreiller.

Demain les pauvres à peine Trouveront à grapiller.

in-: ni; Il A N(; nu i>i?i

L'ARGENT

A UN AMI

Am :

Ami, viens à mon aide; Prete-moi cinq cents francs.

L'argent, quel sur remède Aux maux petits et grands!

En ville et sous le chaume Trois fois heureux celui Qui prodigue ce baume Aux souffrances d' autrui !

L'argent ferait ma joie; On ne le croirait pas; Car l'honneur dans sa voie M'a guidé pas à pas.

Souvent, près d'un tel maître, J'ai cru voir en chemin Le bonheur m'apparaître.

Une bourse à la main.

Qui n'est pas égoïste De l'argent sent le prix.

Dans son orgueil si triste Jean-Jacque en fait mépris.

Moi, je bénis la source Qui, traversant mon sol, Désaltère en sa course Colombe et rossignol.

Que coûtent ces richesses?

On me répond tout bas :

Un crime ou des bassesses.

Prince, je n'en veux pas.

Non; l'argent, quoi qu'on dise, N'est point lave d'enfer :

C'est bonne marchandise; Mais on le vend trop cher.

\)v |Mi\, Mil jour, s'il haisso, A Dieu jthiisc ordonner Qirentin j(^ me rcjKiissc Do millions à duinuM".

Les sots, dont j'aimn à rirn, Verront si je m'entends A faire la satire Des riches de mon temps.

Dieu n'en voulant rien faire, Ami, sois mon banquier.

Aux écus je préfère Le commode papier; Ce doux papier de soie Qu'hélas! trop peu souvent La fortune m'envoie, Et qu'emporte le vent.

A UN ANCIEN PROPHÈTE SAINT-SIMONIEN

Air

Salut et gloire, ô mon prophète!

Ton front rayonne et devant toi

Tombe le Christ, dont la défaite

Ya nous valoir une autre loi.

Toi qui sais Dieu, l'homme et notre âme,

Prends ma table pour Sinaï ;

Parle, et ta loi, je la proclame

Au bruit de vingt bouchons d'aï.

Chantons un hymne à la matière.

Que tu rétablis dans ses droits.

Ta loi l'institue héritière De tous les cultes à la fois.

nr. nr.RANGKU. \>ii

Ïa' |>;i|h' en dir liirc sa robo; Malioinel n'a plus fcn ni lien.

Vivat! nous vcirons sur le ^Inbj^ Ton ilieu ivgncr, s'il plaîl à Dieu

Tu divinises la nature; Épicurc autrefois l'osa.

Lucrèce a tenté l'aventure Dont l'honneur reste à Spinosa.

Finis la statue ébauchée; Rends-la plus belle, orne-la mieux.

C'est la matière endimanchée Qu'un panthéisme ingénieux.

Mais, vient dire un vieux moraliste, La matière a vaincu sans vous.

Reine de notre âge égoïste.

Nous lui devons mœurs, lois et goûts.

Pour faire action méritoire, Mieux vaudrait, apôtres nouveaux, Enrayer son char de victoire Que d'aiguillonner ses chevaux.

Voire Dieu, disent les sceptiques, S'il vit en nous, à l'être humain Dut montrer, dès les temps antiques, Le but, la borne et le chemin.

En vain donc la raison s' éveille; Au progrès l'homme aspire à tort :

Il essaime comme l'abeille; Il bâtit comme le castor.

Le poëte qu'un souffle agite

Crie: Eh quoi! l'âme, à notre mort.

Sans mémoire, de gîte en gîte,

Entre au hasard, pleure et puis sort !

Prostituée et vagabonde.

Quoi! cette âme, esclave ici-bas,

N'a point de ciel où fuir un monde

Qu'elle sent crouler sous ses pas !

Le Très-Haut, t'écrit un saint prêtre, Roi des cieux, est notre soutien.

Ce Dieu seul à tout donna l'être; Tous les germes sont dans le tien.

A l'im on v.i j).!!' 1.1 pciisi'c;

Vivaiil^ (Hi uiorls, l'aulrc es! m ii»ms.

De i'uii l'àino est la lianc(r;

De tous les corps l'aulre est l'époux.

Prophète, ces g:ens (léraisoniienl.

Ils prédiront, dans leurs re'-rels, Qu'au sol où les tyrans moissonnent Ton culte fournira l'engrais.

Plus d'un républicain le pense, Aveugle qui préfère encor Au panthéisme à large panse Le mysticisme aux ailes d'or.

Ne connais-tu pas Don Quichotte?

Yoilà l'esprit pur, lance au poing.

Son écuyer boit, mange et rote; C'est la chair en grossier pourpoint.

Pour que Sancho nous moralise, Entre la broche et le cellier, Sous les dalles de notre église Enterrons le preux chevalier.

Gloire au grand Pan ! qu'il soit fétiche, Loup, bœuf, ibis, singe, éléphant; Qu'il soit cet Olympe si riche En symboles d'un monde enfant.

Qu'il soit ! Vois, ô mon maître!

Les fêtes qui vont avoir lieu.

De ton Dieu que de dieux vont naître !

Puisqu'il est tout, tout sera Dieu.

nu ItfillANCKIt 19

AVIS

Am;

Bonlieur, faut-ii que je finisse Sans t'avoir jamais rencontré?

Disait, mourant dans un hospice, Un pauvre obscur, quoique lettré.

Un doux fantôme a lui se montre :

Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.

Sans s'en douter, tel me rencontre Qui me suppose en train de roi.

Tu m'as vu jadis au village.

Ta Suzette, qui t'aimait tant, C'était moi; mais le mariage Effraya ton cœur inconstant.

Favori d'une châtelaine, Tu délaisses, fier de ses lacs, Le bonheur en jupe de laine Pour les plaisirs en falbalas.

C'était moi, la tante si sage Qui t'eût légué, comme à son fils, Au prix d'un court apprentissage, Négoce, labeurs et profits.

Le travail n'a pas qu'un mobile :

Un noble but peut l'animer.

Sois, dis-je, un citoyen utile.

Tu me réponds : Je veux rimer.

C'était moi, lorsque l'indigence Déjà fustigeait ton penchant.

Ce vieillard rempli d'indulgence Qui t'offrit sa fille et son champ.

Des cités l'ombre est délétère; D'air pur, ici, viens t' enivrer, T'ai-je dit; cultive la terre.

Tu réponds : Je veux l'éclairer.

m: nr.nwcKii. 193

Dt'N.iiil tes p;is l'iivail In irloiic.

Moi, sans hiuil, l:i|)i <l.iiis iiii (oiii, SoiiNciil ciicitr, lu |n'ii\ iiM'ii cinirc, .\c l'ai lail des si^iu's dr loin.

Mais à les crrcnis plii^ de livvc; Kl, sans m'accordcr un conj) d'œil, Pn cours an j>al(»p de (on rèvo, (Jni le jellc an l)ord dn ('(M'cikmI.

[/honinio s'ccrie : Ah! plus de doute!

Oui, Bonliour, mon orgueil à jeun T'a traité parfois, sur sa route.

Comme un mendiant importun.

Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure, Puisque enfin je te trouve ici.

Notre dernière heure est ton heure.

Viens me fermer les veux. Merci!

LA PLUIE

A UN AMI

Ara:

Ami, plus de promenade.

La pluie à flots tombe ici, Tombe à me rendre malade ; Et le ciel n'en a souci.

Comme au roc se cloue une huître Que la mer lave en courant, Je reste auprès de la vitre, A voir passer le torrent.

Sous nos humides murailles Que transperce un air malsain,

{)[•: iu:ii.\.N(;i:u. 4115

Je crois sciilir les Icn.ùlh's D'un riiumaliMiic assassin

A (»' |M)iiil rciiimi ini' ^a|4iR', (jircii it'Nc, dans mon somnitMl, Je vole au lond de l'Kspa^iio \\){ii me sécher au soleil.

Au pied (ranli(|ues arcades, J'ai, sur C(*s bords étrangers, Des tentures de i^renades Sous des voûtes d'orangers.

J'y vois fuir l'année entière, Loin des brouillards importuns, L'œil enivré de lumière Et le cerveau de parfums.

Mais, las de pêche et de chasse, L'Esquimau revient joyeux Subir, sous son toit de glace, La plus longue nuit des cieux.

on CHANSONS

De mon rêve je m'ennuie :

Adieu, ciel pur; adieu, fleurs.

Retournons, malgré la pluie, Aux bords oii j'ai tous mes pleurs.

Je reviens oià, tendre et folle, Ma jeunesse a tant chanté; Où le génie est l'idole Qu'encense TÉgalité.

Dieu! notre ciel se dégage.

Ami, viens, puisqu'il sourit.

Viens ; nous irons au village Voir si l'amandier fleurit.

DE in-UANCKK. 1'J7

RKTOIK A PARIS

A MFS VIEIX AMIS

A m (te la République.

Vive Paris, le roi du monde!

Je le revois avec amour.

Fier géant, armé de sa fronde, II marche, il grandit chaque jour.

Sur cette rive enchanteresse, Grain tombé de l'humain semis.

Je viens retrouver ma jeunesse.

Retrouver tous mes vieux amis.

Que de palais! que de portiques, D'églises, de quais, de bazars, De théâtres, d'arcs héroïques.

De colonnes, tributs des arts!

Des arts qui pour leur capitale Partout à l'œuvre se sont mis !

Comment, dans ce pompeux dédale, Retrouver tous ses vieux amis?

Ces monuments sont notre histoire.

Grâce à chaque fait retracé, A de nouveaux rêves de gloire Sourit la gloire du passé.

Dois-je ici féconder mes veilles?

J'en doute, mais point n'en gémis, Puisque au sein de tant de merveilles On retrouve ses vieux amis.

Ce grand Paris, plus d'un l'accuse

De rire même de ses maux.

Il rompt plus de jougs qu'il n'en use.

Tient moins au bon sens qu'aux bons mots,

L'en reprendre est à faire au sage.

Bénissons Dieu d'avoir permis

Qu'au milieu d'un peuple volage

On retrouvât ses vieux amis.

Mes vieux aims, nm, jr les Iroiive Ilt'iiiMs Ions poni" iiM' Irlcr. C'est le boiilieur «|ne j'en ("|M(Mive, Paris, qui me f'ail le eli.inler.

Dans l'absence le cœur soinmt^illo; Les souvenirs sont endormis.

Ce joui* à jamais les réveille :

J'ai retrouvé mes vieux amis.

LES GRANDS PROJETS

Am

J'ai le sujet d'un poëme héroïque; Qu'avant dix ans le monde en soit doté. Oui, le front ceint de la couronne épique, Dans l'avenir fondons ma royauté.

Mais mon sujet prête à la tragédie; J'y pourrais prendre un plus rapide essor. Dialoguons, et ma pièce applaudie M'enivrera d'honneurs, de gloire et d'or.

La tragédie est un bien long ouvrage; L'ode au sujet comme à moi convient mieux. Riche d'encens, elle en fait le partage Aux rois d'abord, et, s'il en Teste, aux dieux.

m: iu:nAN(;i:u. tioi

Mais lOdo exige iiii linj» ;^i;iii(l llii\ de sisle ; Mi(Mi\ \aiil liallcr iiioii ^ii|<'l en cliaiisoii. Donne/ (Ml paix, Piiidaïc, Ilomèic, Ksc,li\le; J'ai ivv(' d'aigle et m'éveille pinson.

Sanss'anioindi'ir (|nel «rrand [jrojef s'achève? Plus d'un ^énie a du nian([uer d'enliain. Ainsi de tout. Tel (jui restreint son revo A des eliausons, laisse à peini; un quatrain.

CHANSONS m; iiKiiwcri;. *jn:.

LA IILLK 1)1 \)\\\)U:

Ain :

Dans nu caslcl aux bords de i'Aisne, Un soir, voilà cent ans et plus, Devant la belle eliâlelainc.

Un moine disait V Angélus.

Il tombe en extase. o merveille!

L'esprit tient son corps entravé.

Puis le saint bomme se réveille En s'écrianl : Il est sauvé!

Qui donc? dit la dame au bon Père.

— Salan, ma liUe; il renlre au ciel.

Le Christ a su de la vipère Changer tous les poisons en miel.

Pour le voir, j'ai du grand prophète Pris le char au brûlant essieu.

La loi d'amour est satisfaite; Le ciel s'agrandit : Gloire à Dieu !

Satan, sous les traits d'un jeune homme,

L'an où la comète apparut,

Surprit une vierge de Rome

Qui le rendit père et mourut.

Lui père, et père d'une fille!

Il la prend, et d'un ton amer

Lui dit : Pour tout bien de famille

N'attends qu'une part de l'Enfer.

Mais l'enfant semble lui sourire.

Il s'en émeut : « Se pourrait-il ((Que mon tyran, calmant son ire, (c Voulût adoucir mon exil?

«A sa haine Dieu faisant trêve, c(Quelque espoir me fût-il rendu, « Comment sauver la fille d'Eve « De ce monde que j'ai perdu?

m llKUANr.KM 207

« (hioi ! (1rs plcnrs iiniiiillrnl in.i [).'ni|U('M'(' î K Ph'iircr, ii-Mii ' Dicii iiic Irclrlriid. «Si jf >.i\.mn iiiir juiri'c, (t Je hi (liiai> jxiiir ('elle cnlMiil. «TnVllanl, (jii'a luavc' inmi iuidacc, «Si nios maux \\v le salislonl, «Qu'an ciel im joui" ma lillc ail place, «El lais-iiKÙ rKiifcr |»lus inoloiid. »

Est-ce lo roseau que Dieu brise?

Maudirait-il la lillc?Oh! non.

Cette enfant qu'on porte à l'église

De Marie a reçu le nom.

Elle est remise en des mains pures.

Il s'y connaît, le tentateur

Qui couvrit de tant de souillures

Le chef-d'œuvre du Créateur.

A l'Enfer Satan infidèle Veut voir Marie, et, chaque jour, Se déguisant mieux, sent près d'elle Son cœur renaître au pur amour.

La caresser, il l'ose à peine.

Craignons, dit-il, de la flélrir.

Éden a vu, sous mon haleine, En un jour ses roses mourir.

Sur lui bientôt règne Marie, Colombe dont il suit l'essor.

Tout haut pour son père elle prie, Et fait aumône de son or.

Même il lui révèle des charmes Contre les maux qu'on peut guérir Tant le triste auteur de nos larmes Se plaît à les lui voir tarir.

Marie, à quinze ans, sainte et belle, Est admise à communier.

Il tremble. Fille du rebelle, Si Dieu Fallait répudier!

Mais de l'église elle est la joie.

Pour la voir, il court se tapir Dans l'orgue, qui soudain envoie Jusqu'au ciel un profond soupir.

Silùl (ju'à i;<'iniii\ cl ln'iiic Klh* a pris le pain n'dcmpliiii', Salaii inrlc à tlols riiarinniiii; Aii\ cliaiils (in (('m[il(' iiisj)ii;il('iii'. Sous sa iiiaiii l'ori'uc aii>lùrti ri tendre N'a |)lns rien (riin in()n(l<' niorlcl ; Kl los anj^i's, pour mieux l'culeudri', Dcscendenl jus(|uo sur r;iul«'l.

Mais, dans ces pompes de l'Eglise,

Marie et clianeelle et palil.

Son cœur, trop plein de Dieu, se brise;

Sa foi la lue et l'embellil.

Elle tombe aux bras de son père.

Fait homme, il se trouble d'abord,

Comme un de nous, se désespère

Et sent tout le mal de la mort.

Elle n'est plus. Amour, science, Rien n'y peut : Dieu le voulait donc.

Satan n'eut jamais de soulïrance Qui comptât plus pour son pardon.

Va-t-il sur la foule altendrie Renverser les murs du saint lieu?

Non : il voit l'âme de Marie Remonter brillante à son Dieu.

S'il lui cache quel est son père, Ah! dit-il, que Dieu soit béni.

Dans mon royaume, affreux repaire, Retombons seul, pauvre banni.

Là, s' accusant à ses complices De sa révolte et de leurs torts.

Il souffre de tous les supplices, Il saigne de tous les remords.

Pour moi, seule étoile qui brille, Dans ce ciel que Dieu m'a fermé; Pour moi, dit-il, prie, ô ma fille!

Prie, ô toi qui m'as seule aimé!

Mais au ciel le Christ, qui l'écoute, Yoit aux éternelles douleurs Quel poids le repentir ajoute ; Et ses yeux en versent des pleurs.

m: i{i':iiAN(;i-:ii. 211

l II (II' CCS pleurs, sources f(*con(los, A li;i\ers l'amas des soleils; A liavers la Iniilc des niundes \ii\ .sombres miils, aux jours

\eiiiieils; A Iraveis loiil l'espace immense Une Dieu peupla (laii> mi inslaul; Ce pleur de céleste ciémeuce Tombe sur le cœur de Salan.

El soudain l'archange rebelle Ueprend sa gloire et sa beauté; Et, d'un seul élan de son aile, Près du Christ il est remonté.

Marie est là pour lui sourire ; D'amour pur il est abreuvé.

Le mal enfin perd son empire :

La fille d'Eve a tout sauvé.

Le bon moine, après cette histoire, Poursuit : Les temps sont révolus.

L'Enfer n'est plus qu'un Purgatoire D'où l'on entrevoit les élus.

J'ai dianlc sur le char d'Elic,

Avec les séraphins joyeux,

La Vierge qui reconcilie

Saints et pécheurs, enfers et cieux.

Madame, à pied je pars pour Rome, Comme a fait saint Paul autrefois.

Pour prêcher sur le sort de l'homme, Le pape déliera ma voix.

Le Christ veut qu'en ces murs célèbres J'aille annoncer aux cœurs aimants, Qu'il n'est plus d'anges des ténèbres.

Qu'il n'est plus d'éternels tourments.

LES V0YAG1::S

Ain

Yions, ni'oiU dit vingt chars rapides; Le feu nous pousse à travers Bois épais, cités splendides, Monts et prés, champs et déserts.

Faisant honte aux hirondelles, ïu croiras, sur nos essieux.

Que la terre a pris des ailes Pour passer devant les yeux.

Viens, me crie un beau navire.

Voir l'homme en tous les climats; Voir en germe quelque empire, Des ruines voir Tamas.

Par un caprice de Tonde, Tu peux, voguant avec moi.

2i4 CHANSONS

Ajouter un nouveau monde A ceux dont le nôtre est roi.

Des astres je sais la route; Yiens, dit un aérostat, Monte à la céleste voûte Pour en juger mieux l'éclat.

Sur maint problème à résoudre, Dans mon vol audacieux, Yiens, au-dessus de la foudre.

Sonder l'abîme des cieux.

Partez tous. Ici je reste.

Heureux d'un monde borné; D'oiseaux, de fleurs, monde agreste.

D'ombrages environné.

Quand la nuit étend son voile.

Et qu'au ruisseau transparent Yient se mirer une étoile.

Oh ! que l'univers est grand !

])K m !i\\(ii-:u. 'ji.*)

LE SAliNT

ClIA.NSdN A MMIAMK...

Am : Un pftit capucin.

Chez un saiiil qu'épouvante Le mot d'amour, Le diable, un jour.

Vient en jeune servante.

Le saint lui dit: Satan, Va-t'en!

Va- ('en, Salan, va- l'en!

Il revient en g risette

Au ton aisé,

Au teint rosé, Au menton à fossette.

Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en!

Ya-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en danseuse Au sein fripon, Au court jupon,

A la jambe amoureuse.

Le saint lui dit: Satan, Ya-t'en!

Ya-t'en, Satan, va -t'en!

En muse jeune et belle Il vient encor; Sa lyre d'or

Chante l'amour fidèle.

Le saint lui dit : Satan, Va-t'en!

Ya-t'en, Satan, va-t'en!

Puis il vient en comtesse Aux blanches dents.

Aux yeux ardents.

\ll rd'lir l|niil»l(' (I IN ics^c.

Le >.-uiil lui (lil : Saïaii,

Va-I'cii!

\ a-l'cu, Salaii, xa-rcii!

Sa(an j)i't'iul ilaulivs ailliez :

.Madame, un soir,

Le sailli croit voii- .\p{)aiai(rc vos cliarnies.

il ne (lit plus : Salan,

Va-t'en!

\a-t'oii, Satan, va-l'en!

(irace, esprit, tout le brûle,

Tout renhardit;

Même il vous dit :

Au fond de ma cellule.

Viens me damner, Satan ;

Viens-t'en !

Viens-l'en, Satan, viens-t'en!

LES VIOLETTES

Ain

Hélas! yiolettes charmantes,

Vous vous hâtez trop de fleurir.

Au soleil ces neiges fumantes,

Le verglas peut les recouvrir.

Mars nous garde encor des tourmentes.

Naissez-vous aussi pour souffrir?

— Bénis le ciel qui nous ordonne D'éclore en dépit des glaçons. La pauvre Laure, enfant si bonne, Ya nous chercher dans ces buissons.

A souhait pour qu'elle y moissonne, En grelottant nous fleurissons.

hi; 111:11 ANC i:ii. 219

— DoiKM'^ lliMli^, (|ii('lli' csl celle lillc?

— l lie (Mplicliiic <|iii iKtiiiiil C(Mi\ (|iii s(^ soni l'ails sa fainiilc, \('il(l (les llciir.s (|ii;ui(l le ciel soiiril, Lusse la (|ii(Mi()iiill(' et r.nLîiiillf,

Ou nlancaiix cliaiiip^ (juc DicMi iiirii'il.

C(' malin, dos la paie auroiv,

Un ange a passé par ici.

Il a (lit : Enrichissez Laure;

Le pain manque, et Laure en souci

Va venir; hàtez-vous d'cclore.

L'ange a dit vrai; car la voici.

'W[i CHANSONS

LA PAQUERETTE

Quoi! vous, belle étoile attachée Au marchepied du roi des cieux, Sur la fleur dans l'herbe cachée

Vous daignez abaisser les yeux !

l'étoile.

Chaque étoile, dans son orbite.

Loin d'être un vain luxe des nuits,

in: nKUAN(;Kii. 22

\il\ j^laiirlrs i|ii(> i'iioiiiiiK' li.ilulc f>is|)(Mis(' arbres, llcurs, praiiiscl liuils.

Des Icu.vlIu .suli'il, dans rcspacc, ^fni (|iii ('oni|)lrl(' les ronl-ciii-s, Sur l(\s corps qiu^ sa force enlace Je jiii'side aux deslins des fleurs.

Tu lie m'es donc pas élranj^èrc, Fleurelle éelose en si bas lieu.

Astre éclatant, fleur passagère, Se tiennent dans la main de Dieu.

Ainsi que la terre où nous sommes, Se peut-il qu'aux cieux étoiles, De fleurs, de papillons et d'hommes D'autres globes roulent peuplés?

l'étoiie.

Certes, ma tille : aux mêmes causes Le même effet ne peut faillir.

Dans ces mondes naissent des roses, Et des vierges pour les cueillir.

A M. DE LAMENNAIS

Aiii

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde. Dieu nous donne une loi d'amour.

— Apôtre, la sueur t'inonde; En festins ici passe un jour.

— Non, non; je vais sauver le monde.

Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes Paix, justice et fraternité.

— Pour en jouir, reste où nous sommes, Entre l'étude et la beauté.

— Non, non; je vais prêcher aux hommes Paix, justice et fraternité.

hi: lU'IlANdKIl. 2!2r>

r;ml, où N.'iv-ln? .le v;iis à rrimc Iiiiiikiiiic hii ciel cnsiMglli'i-le cliciiiiii.

— Aux ciciix? Lîi j^Moiro seule y uiùnc.

Cliaiili', l'Ilf II' Iiiii!i;i Li main.

— Non, ii(tii; je \ai à ràiiic liiiiniuiic hii (ii'l ensei^nci' le clKMiiiii.

Taul, où v.is-in? — Je vais rendre aux campagnes lie Dieu (jui bénit les guérels.

— Crains le brii^and dans les nionlagnes; Crains le tigre dans les forets.

— Non, non; je vais rendre aux campagnes \jO Dieu (]ui bénit les guérels.

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes De tout vice purger les cœurs.

— Crains l'orgueil des passions viles; Crains le rire aux éclats moqueurs.

— Non, non; je vais au sein des villes De tout vice purger les cœurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes, Dire au pauvre : Dieu seul est grand î

— Crains le riche si tu l'alarmés; Crains le pauvre s'il te comprend.

— Non, non; je vais, séchant des larmes. Dire au pauvre : Dieu seul est grand!

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage Raffermir mes amis tremblants.

— Quoi! les maux, la fatigue et l'âge. N'ont point dompté tes cheveux blancs?

— Non, non; je vais de plage en plage Raffermir mes amis tremblants.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres, Fardeau des peuples gémissants.

— Tremble ! ils te livreront aux prêtres En échange d'un peu d'encens.

— Non, non; je vais braver nos maîtres, Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte Devant le juge et ses licteurs.

— A nos lois déguise l'insulte; Recours à l'art des orateurs.

lu: iii:kan(;ku. 225

— N(»ii, iHiii; j(* vais lurclici' mon culle DevanI Ir jiii^r »! ses licteurs.

Taiil, dû \a^-lii? — .Ir \ais jinilci' ma Ic^'lo Sur rc'cliarand où llicu m'allcnd.

— Dis iiii mol, ri la f^ràcc esl pièto; D'honnmirs on Ir coml)!!' à riiislaiil.

— Nom, \\ou\ jr vais porter ma tôtcî Sur r('rliaf'au(l où])'icu urallrnd.

Paul, où vas-lu? — Je vais avec les anges lleposeï' au sein de mon Dieu.

— Par Ion exemple tu nous changes.

.Nous prierons sur la tombe. Adieu!

— Oui, oui ; je vais avec les anges lleposer au sein de mon Dieu.

LETTRE A MON AMI M. LEBRUN

DE l'académie française.

Cher Lebrun, ta muse héroïque, A la chanson tendant la main, M'écrit : Au trône académique Veux-tu monter? Parle, et demain...

Muse, arrêtez. Par lassitude D'un monde où j'ai fait long séjour, J'ai pris goût à la solitude.

J'y tiens ; c'est mon dernier amour.

Oui, j'adore, ami, la retraite.

Et du bruit mon âge a l'effroi.

Le monde, dis-tu, me regrette.

Le monde? 11 pense bien à moi 1

hi: iii:iL\M;i:i{. ^l'i:

|}(Mir^'t'()is v;mil('ii\, il s'arraiif^c De [HMi (le tiloirc ri de <^m*()s fonds; Kl, (MHii* s'("l);m(lii' (l.iiis la faille, A loiijoms assez do bouHons.

Rofais-toi liihiin politijjiui!

M'a-t-on crié. Mais quoi! Jadis N'ai-je pas, sur celte musique, Fait assez de vers applaudis?

D'autres m'ont dit : Fais-toi messie Ou prophète, et viens, dès ce soir, D'un parfum de théocratie T'enivrer à notre encensoir.

De me laisser faire grand homme.

Non, je n'eus jamais le désir.

L'époque n'est pas économe De piédestaux; on peut choisir Toute secte a sa créature ; Tout club aussi : c'est tel ou tel.

On donne ici la dictature; Là-bas on élève un autel.

L'idole est partout promenée; Mais bientôt les porteurs sont las.

Nous voyons, en moins d'une année, Messie et dictateur à bas.

On crie à l'un : Tu n'es qu'un homme; A l'autre, si c'est un vieillard :

Sur cette borne fais un somme.

En attendant le corbillard.

Las ! Toute gloire est mensongère

Dans ce temps d'esprits fourvoyés.

Tel s'en fait une viagère,

Qui, lui-même, la foule aux pieds.

Combien j'ai vu de nos idoles

Subir de contraires destins!

Je riais de leurs auréoles ;

J'ai pleuré sur leurs fronts éteints.

Ami, ne laissons pas le monde Nous emporter à tous ses vents.

Plus qu'une misère profonde J'ai craint des honneurs décevants.

DM nKUANCÏ'lK. t>2V

lliiiKMii', j'.ti (-|-.-iinl (le Ciiii'c oiiihrugr \n\ (alciits (l'uii (ti-dif ('Icvr; y Al craiiil jiis(|u'an l'ciiom de su'^^c Dont Ijscllc m'a |)rrs('rvt'.

Moi, .sage! oh! non; c'csl la paiosso Oui nTa fa il des [(oùts si bornés.

Non, j'aurais crainl que ma sagesse iN'eflVayat de pauvres damnés.

Ouand souffrent au cercle où nous sommes Peuple et roi, riche et travailleur, Crois-moi, le plus sage des hommes N'en saurait être le meilleur.

Lebrun, mon exemple t'enseigne A faire au monde juste part.

A rinstitut quun autre règne :

J'ai bâti ma ruche à l'écart.

Là, si peu que le miel abonde, Je puis craindre encor les fourmis ; Mais là, moins je me donne au monde, Plus j'appartiens à mes amis.

AUX OUVRIERS POËTES

Ain :

Yoici la fée; oui, c'est la fce aux rimes, Fille du ciel qui vient nous consoler.

Sa voix ajoute aux chants les plus sublimes ; Mais prenons garde; elle peut s'envoler : Voyez, amis, ses deux ailes si grandes.

Je n'ai pu indiquer tous les métiers qui comptent des poètes et des ve. sificateurs plus ou moins connus, plus ou moins liabiies; mais j'ai omis avec intention les typographes, parce que la plupart ont reçu de riiistruction, et que d'ailleurs leur profession leur rend les études littéraires faciles : les livres les viennent trouver; ii faut que les autres ouvriers les cherchent, et c'est déjà un mérite dont on doit lour ieiir compte.

ni: ijr.iuNcr.ii. 23!

Dans SCS (l«Mi\ mains, où piiiscnl ses amaiils, ni'illi'iil i'iiIh^, |hmI('s cl (liam.iiils

INmi' fiiirc aii\ nuises des ;^iiirlaii(los. (loinhicii (le inaii\ la voix ciianiK^ ici-!)as! |

Ainiahlc fir, ah! ne fuis j»as. \ lits,

Ali î iK^ fuis pas.)

Le sago en vain cric: ArrcHo, àmc folle!

Un pauvre enfant, donx, au front nuageux,

Qu'elle a séduit au suilir de l'école,

Contre son joug court échanger ses jeux.

Dès lors, aux champs, dans les bois, sur les grèves,

Cihercheur d'c'chos, par elle il va penser.

Menrl-il obscur, elle vient le bercer

De bruits de gloire et de longs rêves. Combien de maux ta voix charme ici-bas!

Aimable fée, ah! ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

Si les cités consacrent sa puissance,

Elle est de fête au foyer des hameaux.

Mais d'ouvriers une foule l'encense:

A ses faveurs quels droits ont-ils? Leurs maux.

Il faut si peu pour rendre le courage A tous ces cœurs par la fièvre agiles! La bonne fée en leur disant : Chantez !

Donne à leur soif l'eau d'un mirage.

Combien de maux ta voix charme ici-bas !

Aimable fée, ah ! ne fuis pas.

Ah! ne fuis pas.

Nous verrons, grâce aux fleurs que l'immortelle. Mêle aux tranchets, aux limes, aux rabots, A la navette, au pic, à la truelle, L'art sans étude et la gloire en sabots. Ces artisans chantent, frondent, racontent; Le peuple parle ; hier il bégayait.

Du haut du trône on s'écrie, inquiet :

Voici les voix d'en bas qui montent.

Combien de maux ta voix charme ici-bas !

Aimable fée, ah! ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

Étendsj ma fée, étends sur eux tes ailes; Parfume l'air de leurs obscurs abris.

Qu'un peu de vin, non le vin des querelles,

Di: ni;ii\N(.i;i;

Le MM (le joie, rNcilIc leurs rspi'il.s. A leur li({(i(>iii- iiirl.inl Ion .iiiiliroisic, Fais ([u'à iikui nom, un jour ils discMil (nus: (lloire à SCS clianis! (l'rsl lui (jni jus(|u'à non

Fil (It'stTiiilre lapocsir.

CoiiihiiMi (1(^ mnn\ ta voix cliniino ici-li:is!

Ainiahlo A'r, ah! ne fuis pas.) liis.

Ali ! ne fuis pas.

LE POSTILLON

MON ANNIVERSAIRE DE i8i2 Air (les Amazones.

Sur ce globe, la course humaine Ne dure, hélas! que peu d'instants.

Le postillon qui tous nous mène, Je le connais trop, c'est le Temps. Bh, En char pompeux aussi bien qu'en charrette, Il nous emporte, à nous faire crier :

Vieux postillon, arrête, arrête, arrête ! ^ Buvons ici le vin de l'étrier.

Il est sourd, ne fait nulle pause; Sangle tout de son fouet puissant ; Se rit des effrois qu'il nous cause, Et n'y met lin qu'en nous versant.

Bk,

.le crains par lui <|iriiii ,|<>iii' noire jilatirlr .N'aille en éclats cr(Hij)ii' dans nn Ixmrliier. Vieux postillon, anèle, aiièle, arrête!

Buvons ici le \ in de Tt'li ier.

Les sols et les fous en f^raïul nombre

^'ons jellenl la pierr»» en chemin.

Fuyons-les donc; mais cjucl eiicombn;!

Ils seront plus nombreux demain.

Sais-je (railleurs ce que demain m'ap|)rele? Podagre ou pair si j'allais m'é veiller! Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le vin de l'êtrier.

En des jours de mélancolie

On semble au but vouloir courir;

Mais un rien nous réconcilie

Avec la fraveur de mourir.

C'est une fleur, c'est une cbansonnette, C'est un souris (jui vient nous égayer. Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le vin de l'êtrier.

25() CHANSONS DE BÉRANGEU.

La poste soixante et troisième

Me fournit des relais nouveaux.

Le postillon, toujours le même,

Ménagera-l-il les chevaux?

Amis, d'un mont moi qui descends la crête, Pour vous attendre, ah! je veux enrayer. Vieux postillon, arrête, arrête, arrête ! Buvons ici le vin de l'étrier.

Oui, fêtons mon anniversaire,

Réveil de souvenirs constants.

Puisse une amitié si sincère

Briser les éperons du Temps. Bis,

Pour ramener la joie en ma retraite.

Vingt fois encor venez vous écrier :

Vieux postillon, arrête, arrête, arrête !)

Buvons ici le vin de l'étrier. '

LI-:S DKI'AITS

Air

L'Iionunc, à soixan(o ans, calme et liravo,

Au coin de son feu devient roi.

Mais, jeune, il vaut mieux, selon moi,

Sous le plaisir vivre en esclave.

Vous qui sur nous veillez d'en haut,)

Rendez-moi quelque l)on défaut.)

Oui, si j'ai subi Texigence De mes défauts, tyrans nombreux, Je leur dus bien des jours heureux, Doux larcins faits à l'indigence.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

ojo CHANSONS

Dans les jours d'aimables iëeries On monte au ciel des deux côtés.

Nous poussons à bout nos gaietés, A bout nos tendres rêveries.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelfjue bon défaut.

Aujourd'hui ma santé me touche.

A table veut-on me fêter,

L'aï ne me fait plus chanter,

Et je lui fais petite bouche.

Vous qui sur nous veillez d'en haut,

Rendez-moi quelque bon défaut.

Je verrais danser vingt grisettes Sans penser à rien tout un soir; Sans même essuyer, pour mieux voir, Les vieux verres de mes lunettes.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Donnez-moi quelque bon défaut.

J'ai trop égayé la satire; Ce tort, je dois le réparer.

ni: iu':n\Nr.Ku. i»4i

Mais sur ce iikukIc il faiil jjlciirer Sitôt ([u'oii ir(»s(' plus en lii»».

Vous (jui sur nous veillez d Vu haut, Ueiuloz-inoi (juelque bon défaut.

IVrlide ernMir de ma j<'uuess(\

Oiic, bras ouverts, couronne en main,

La Gloire nraccosto en chemin,

Je lui dirai : I^assez, drôlosse!

Vous qui sur nous veilh^z d'en haut,

Rendez-moi quelque bon défaut.

Hélas! mes vertus me désolent;

Mais l'âge, qui les fait fleurir,

M'ôte la force de courir

Après mes défauts qui s'envolent.

Vous qui sur nous veillez d'en haut,)

i Bis, Rendez-moi quelque bon défaut.

LE ROSIER

Are

Toi dans ce lieu, toi dans la porcelaine! Que je te plains, joli rosier!

Cette salle pompeuse est pleine D'un monde envieux et grossier Qui te souille de son haleine :

C'est le palais d'un financier.

Que je te plains, joli rosier!

Ici naguère apporté du village, De l'or tu subis le pouvoir.

Ce banquier veut qu'à son passage Pour lui tu fleurisses ce soir.

De ton parfum fais-lui l'hommage, Comme au Très-Haut fait l'encensoir.

De l'or tu subis le pouvoir.

IM<: in:ii\N(:i:n. ^ir»

S(ms ('(» «rraiid liishc -i l.i flainiiic irisj'r, Aihuslc aiiin', lu \as mourir.

Plaiiil-il, Cl' jiiir, àiiir hiasm», Ceux (|M(' son fa^lc fail soiilïrii?

Prive' dair piii* cl de rci^j'c, Ah! n'cspèro pas l'allfiidrii".

Arbuste aiiiir, lu vas mourir.

Mais près de loi pass(î un jeune poêle, Dans ce palais resplendissanl ; Il courbe aussi sa noble tète Devant le riche tout-puissant.

Des fièvres d'or de cette fête Il est saisi rien qu'en passant, Dans ce palais resplendissant.

Ainsi que toi ce séjour l'empoisonne.

Dieu vous rende à son beau soleil !

Le luxe qui vous environne Va flétrir, en un temps pareil, Et sa poétique couronne Et ton diadème vermeil.

Dieu vous rende à son beau soleil î

L'OISEAU FANTOME

Aie :

La cantatrice jeune et belle S'éveilie au milieu de la nuit.

Qu'a-t-elle entendu? Ce doux bruit, Est-ce un chant d'amour qui l'appelle?

Non, c'est un fantôme léger, L'ombre d'un oiseau qui l'éveille; Qui sur son lit vient voltiger, En lui murmurant à l'oreille :

Pour votre voix docile à mes leçons, j Du Paradis j'apporte des chansons..)

Je suis l'âme toujours aimante Du rossignol apprivoisé

\)K n fin ANC EU. ^245

Pai- vous, cl |)ai' vous (.iiil haisi'*, Ou'il ciiil vnii- CM NOUS uiic am.'inlr. Que j'avais (raideur à clianti!!*, Lors(|u't'ii iiHc ou dans riiisoninic;, Aux loni^s ('(Torts jinui- m'iiuitcr Vous nuMicz les pleurs du g('*uie!

l\)ur votre voix docile à mes le(;ons,

Du Paradis j'a|)[]orle des chansons.

Un soir où la foule chann(3e Semait des fleurs autour de vous, Votre singe, d(3mon jaloux, Ouvrit ma cage bien-aimée.

Dans ses ongles me voilà pris; En ricanant il me d(3cliire.

Votre gloire est sourde à mes cris; On vous couronne, et moi j'expire.

Pour votre voix docile à mes leçons.

Du Paradis j'apporte des chansons.

Mais d'ailes mon âme est pourvue.

Invisible à des veux humains,

Du ciel je franchis les chemins, Pourtant sans vous perdre de vue.

Oh! que de globes je parcours, Nefs qui de l'air fendent les ondes!

Que d'hommes, d'oiseaux et d'amours J'entends chanter dans tous ces mondes ! Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

Aux plus éclatantes planètes L'homme retrouve ses aïeux, Sages, héros, saints, demi-dieux.

Affranchis de l'ombre où vous êtes.

Plus ils en sont loin, plus s'accroît L'intérêt qu'à leur âme inspire Le destin de ce globe étroit.

Humble hameau d'un vaste empire.

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

L'homme, peuplant l'infini même, De l'amour doit former les nœuds

DE I{ÉU\M;Kn. 247

Kiilro CCS allies lu milieux

Kniaiics (lu soleil siij>rèine.

\'.\\ (les lcmj)s (|iii iimis soiil cachés,

Dieu i-esserraiil son auréole,

Les mondes, enlin lappi'oeliés,

S'éclaireronI pai* la jku'oIc.

Poui' votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

Moi, faihle oiseau, je vole encore;

Des miens plus haut j'entends la voix.

Un autre ciel s'ouvre, où je vois

Du jour sans fin poindre l'aurore.

Chantres des bois, des champs, des eaux,

Forment là des chœurs de louanges.

Dieu permet aux petits oiseaux

De le chanter avec les anges.

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

Mais l'amour me fait redescendre Vers vous qui m'avez tant pleuré;

Et, chaque nuit, je reviendrai Avec des chants à vous apprendre.

Puissent vos accords enivrants, Qu'à la terre le ciel envie, Initier les cœurs souffrants Aux merveilles d'une autre vie!

Pour votre voix docile à mes leçons,) Du Paradis j'apporte des chansons. '

Bis,

MON CARNAVAL

A ANTIKIl Am:

Tandis qu'aimable et gai convive, Tu règnes dans plus d'un repas, Antier, il faut que je t'écrive Comment je fête les jours gras.

Seul, entre ma lampe et ma chatte, Vieux rêveur, je vois sous mes yeux Des temps d'où notre amitié date Passer le fantôme joyeux.

A jours pareils, notre jeunesse, S'affublant d'habits les plus fous.

S'écriait: Joie, amour, ivresse, Nous ont faits dieux; imitez-nous.

Mais pourquoi d'un carton fantasque Prenions-nous le voile innportun?

A des fronts si gais point de masque : C'est au vieillard qu'il en faut un.

Te rappelles-tu nos soirées?

Le Champagne à crédit moussant?

Les belles robes déchirées?

Le rire au loin retentissant?

Quels chants ! quels cris ! C'était merveilles

De nous voir traiter, chaque nuit,

Les plaisirs comme des abeilles

Qu'on arrête à force de bruit.

Souvenir cher à mes pensées!

Grâce à la fraîcheur qu'il leur rend, Je souris aux heures passées, Je m'arrange du jour mourant.

Pur de haine et d'hypocrisie, Rêvant le bien, cherchant le beau, Je sème un peu de poésie Sur les marches de mon tombeau.

I)K Ill'UANCKn.

(ilicr .uni, loin <jin' j<' me j^n'ondr ITavoii' huit c.lianlt' le plaisir, Ouand \r liiiiirai poiii* w monde, Je li) laisserai (ju un désir:

C'est qu'à la saison printanière, D'Iienrenx enl'anls, au leinl vernicii, Viennent, où dormira ma bièi'c, Sur les Heurs danser au soKùi.

LEÇON DE LECTURE

Am :

Au printemps, sous le feuillage, Le maître d'école assis Fait aux enfants du village Courtes leçons et longs récits.

Vieux balafré de l'Empire, De la voix les corrigeant, Il dit : M'eût-on fait sergent Si je n'avais pas su bien lire?

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;

Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Oui, ces fleurs que je cultive Sont les prix qu'on obtiendra.

Pour les savants je m'en prive.

En avant ! A qui mieux lira I

Bis.

Hori voiildii' lie jH'iil siiflir»».

Sachez (JIh- riionimc de hieii. Seul, en Naiit deux s'il lit hien; Km vaiil (rois s'il sait bien cciire.

A, B, C, I), |)()iri((]o rrjs, jMnnl de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez dos Heurs.

Moutard, n'as-lu pas de hon((»

De prendre un n pour un ii?

A propos, ({ue je vous conte Un fait chez nous trop peu comui.

Après nos jours de détresse,

Voulant, le sabre au côté,

Rapprendre la liberté, J'ai combattu cinq ans en Grèce.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Près de quitter les Hellènes, De toute part triomphants.

Un jour, sur le port d'Athènes, J'entre à l'école des enfants.

Le maître alors faisait lire

Un marin d'âge avancé.

Le voyant à l'A B C, Comme un Français, moi, j'allais rire.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Venant à moi, le vieux maître

Me dit : a Voici le héros

c< Qu'ici chacun veut connaître, c(Le capitaine des brûlots.

« Il a vengé sa patrie,

c(Brisé l'orgueil du sultan,

(C Brûlé vif un capitan ((Et fait trembler Alexandrie. »

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Oui, c'est Canaris lui-même, « Canaris, notre fierté.

((Il n'eut avec le baptême « Qu'ignorance et que pauvreté.

u S'il s'as.sird, j)l(iii (le sa^'csse, <(An \):\nc drs pcliN ^^•l^^(^ns; « S'il c^t liimihic à mes Icrons, « r/ost encor pour scivir la (inV.e*. »

A, îî, C, I),])oiiil décria, |)()iMl de jdciii-s;

Fnfaiils, lise/, (M vous aurez des lleurs.

De r écolier (]iio j'admire

Alors j(» presse la main.

Canaris, jusqu'au navire, Me conduisit le lendemain,

Et me dit sur le rivage

Ce beau mot que j'ai noté :

Le savoir, c'est liberté; L'ignorance, c'est esclavage.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;) Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

• J'ai lu, je ne sais plus où, qu'un voyageur vit soiiir Canaris d'une école, avec les petits Grecs qui la fréquentaient. Comme eux il portait ses livres sous son bras. Ce héros apprenait à lire et n'en avait pas honte. Heureux les pays où on ne rougit pas de bien faire! L'intrépide marin, parti de si bas, est devenu ministre depuis. Que Dieu veille sur le caractère loyal et modeste de ce grand citoyen !

NOTRE GLOBE

Air :

Mais qu'est-ce enfin que la sphère où nous sommes? Un vieux \Naggon qui peut, en fendant fair, Sortir du rail, au nez des astronomes, Et nous verser sur son chemin de fer.

Que de convois à puissance attractive Semblent là-haut comme nous se mouvoir!

De ces waggons ce que je voudrais voir, C'est la locomotive.

Notre planète eut une enfance étrange : Buffon l'a dit; Cuvier Ta constaté.

Un peu de feu, qu'enserre un peu de fange, Donna naissance à ce monde encroûté.

i)K nf: Il ANC Kir tin?

Sur rcMiihrynn la fncf jot.'inf sn rohc, De sa vciniiiic assez mal le |)Iii7((ni. L'Iionimc viiil lai'd; cl moi, j»- crains iU\jii De voir |) (Mir ce •^l()l)(^

Passt', (lis-moi, cnai-jc au bord duii ^H)u(Tre, Combien de (omps a roulé suspendu Ce point où l'homme en passant pleure et souffre? Et des anciens l'histoire a répondu. Mais qnelle foi peut retrouver sa route Sous les débris de leurs dogmes nombreux? Perses, Hindous, Grecs, Égyptiens, Hébreux, Nous ont légué le doute.

Le doute est froid, quelque part qu'on s'y loge.

Pour m'en tirer invoquons l'avenir.

Un nouveau Christ passe, et je l'interroge:

((Maître, ce monde un jour doit-il finir?

c(— Jamais, dit-il. Vive notre planète,

a Dont ma Triade éternise le cours ! »

A ses croyants ainsi répond toujours

Ce Messie en goguette.

Si le passé n'a point d'écho fidèle; Si l'avenir est muet et voilé, Présent, dis-moi, notre terre doit-elle Faire faux bond à l'empire étoile?

Mais du passé près de franchir la porte, Ce nain chétif, que l'avenir poursuit, N'a pas le temps de me répondre, et fuit En disant: Que m'importe!

Dieu voit la fin de tout ce qu'il fait naître. Le monde est né, le monde doit mourir. Quand? Ah! dit l'un, avant demain peut-être. L'autre lui donne un long temps à courir. Tandis qu'ainsi sur l'époque assignée Nous discutons, plus ou moins nous trompant, Au bout d'un fil le monde est là qui pend Comme un nid d'araignée.

mi: IIKIIANCKII. '-':.9

l.K DlEl JEAiN

Ain : Tolo Carabo.

roui lioiiinio. à caractère Est dieu, (le loin en loin,

Dans son coin.

Jean, qui croit à Voltaii-e, Fut dieu pendant six mois, Le grivois !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ouel pauvre dieu, bon Dieu!

Ouel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Chez de joyeuses filles, Jean, qui loge à l'étroit.

Sous le toit, Pèlerin sans coquille, Se fiiit dieu pour payer

Son loyer.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

Jean, quelque temps prophète,. Dit : Le traiteur en moi

N'a plus foi.

Gratis pour qu'on me fête.

Je sors de mon cerveau Dieu nouveau.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieul Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu I

ni: iu:iian(;ki;. tioi

Los (lieux plus (Ml moins nés,

Mes aîni's.

Tril)iils, autel cl f('inj)lo, Sont un assez \un\ lot De eulol.

Ail ! l)on Dieu ! (|uel dieu!

Vil ! I)()n Dieu! (juel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Di(^u!

Ouol pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

Pour le salut de l'âme»

<]omme on n'a que trop fait

Sans effet, Des corps je me proclame Par goût et par ferveur Le sauveur.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

"Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu,

oC'i CHANSONS

Quel pauvre diou, Né dans un mauvais lieu !

Le Paradis, vieux conte, Je le mets sous ta main.

Genre humain.

De la terre, à mon compte, Je referai soudain Un Éden.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu î

Femmes, trêve au martyre!

Supprimons à tout prix

Les maris.

Au sort je veux qu on tire, Pour vos poupons en tas,

Des papas.

Ail I \hm\ f)i(Mi ! (|ii('l (li(Mi!

Ali ! Immi Ilicii ! <|ii('i (lieu !

Uiicl |»auvi(' ilicii, Ixin Dieu' (jucl [)auvn* dieu, OucI pauvir diciii, Nr dans un mauvais Ikmi!

Saint Iji^nacc en prières Vend ses brides à veaux

Aux dévots.

Ce siècle de lumières Est pour les charlatans

Un bon temps. Ah ! bon Dieu ! (]uel dieu î Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Jean se fait des oracles.

Bientôt dans plus d'un rang

Le dieu prend; S'il cache ses miracles, C'est qu'il doit des égards

Aux mouchards.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

La foule accourt : Victoire!

Que d'or les sots mettront

Dans son tronc!

Mais quoi ! tout l'auditoire Trouve ce dieu de chair

Un peu cher.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

m; iir.KANGKH. 205

Il parcourt i.i proNiiicc, Toujours dôinciia^M'anl ,

Sans arniMil.

A la foire, en l)on piince, L(* (li(Mi, (lit-oii, 1111 soir S'est l'ait voir.

Ali! bon l)i(Mi! (jiiol dieu!

Ah! bon Dieu! (juel dieu!

()uel pauvre dieu, bon Dieu!

Ouel pauvre dieu, (juel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Il dit, presque en syncope :

Pour un dieu (juelle fin

Que la faim !

Dieu, fais-toi philanthrope, Avocat, perruquier Ou banquier.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah ! bon Dieu î quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu,

Quel pauvre dieu, Ne dans un mauvais lieu !

Enfin, à bout d'angoisse, Jean, qui rêvait d'autel,

S'est fait tel.

Qu'hier notre paroisse L'a pris, sur son Credo ^ Pour bedeau.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu î Ah 1 bon Dieu ! quel dieu l Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

DK BKKAN(;i;i; 267

SAINT NAIMILKON

A UN HMWIN I)K I/KMPli;i

Air

Vous, fier baron, qui rampiez dans un temps Fécond en lois, en (ravaux, en batailles, Combien d'honneurs vous devez aux trente an> Qui de l'Empire ont vu les funérailles! I/aigle a légué la France aux étourneaux : Pour un Gérard que de ** !

* Pendant tout le règne de Napoléon, son patron fut substitué, sur le calendrier, à saint Uoch, qui, depuis la Restaunition, a repris sa place au 16 août.

Les prêtres composèrent îi grand'peine une courte légende au saint impérial, dont le nom même n'avait, jusque-là. paru que dans les vieilles chroniques italiennes.

** Plusieurs de nos généraux ont illustré le nom de Gérard, mais au-

Un homme ne pour s'élever aux cieux Se montre-t-il, tous les nains qui l'approchent Sur ce géant se guindent de leur mieux; A ses habits, à ses bottes s'accrochent. A peine il voit ces avortons, qu'il rend Fiers de sa taille, et qu'il porte en courant.

Heureux baron, un jour il vous parla. Sers-moi, dit-il. Et d'un signe il ajoute : Yiens; vous venez. Ya là; vous allez là. Mais il perdit sceptre et valets en route. Tout, depuis lors, vous fut prospère au point, Qu'un roi, sans vous, régnerait mal ou point.

De vos débuts ne rougissez pas trop ; Chacun en cour passe à cette filière.

Notre empereur, créateur au galop.

Quand son crachat fécondait la poussière, Fit pour un saint, dans le ciel pris d'assaut. Ce qu'ici-bas il fit pour plus d'un sot.

cun autant que le maréchal, dont les vertus, le patriotisme et les talents peuvent se passer d'éloges, tant son nom éveille d'honorables sympathies.

m. m.KANr.nu. 2fio

Oui, son |»alr()ii, NÏriix dcl'uiil ptîu loiuiii, Au Pai.'idis vt'uf'-tail sans prr'lM'ndo.

Do lout rayou lui Novaiil le froul uu, Los saillis ciiaiciil au saiiil de ('(Uili'chaude: D'où uous vii'ul-il? (Jui la cauouisi'?

Nous parierions (|u'il u'csl pas haptisi^

Un pape intrus, disaient de bons voisins, L'aura tiré des carrières de Rome, De faux martyrs éternels magasins.

Chassons ce gueux! Et contre le pauvre homme Monsieur saint Roch court exciter son chien. Tant les heureux ont le cœur peu chrétien.

Mais jusqu'au ciel, d'Austerlitz, d'Iéna, Montent les bruits et les ordres du pape. Yite on accorde au saint que l'on berna Fleurs, auréole et triple part d'agape.

Tout lui sourit; par une bulle ad Iwc^ De Talmanach son nom bannit saint Roch.

Plus que Louis il a des airs de roi,

Dit le public, public de saints et d'anges

Qui tient de nous : la fortune v fait loi. Et le bon saint, qui se gonile aux louanges, Perdant bientôt le peu qu'il a de sens, Voudrait à Dieu voler sa part d'encens.

Barons ou ducs, c'est votre histoire à tous.

Napoléon d'un saint de pacotille

Fait un grand saint; fait des rois, fait des fous,

Gave des sots qu'il prend à la coquille,

Et tombe enlîn. Messieurs, sur son rocher.

C'est vous d'abord qu'il dut se reprocher.

iiK iti:nAN(;Kii. jti

LE JONGLKl II

Arn

Los démons sont fous do niusiqno.

Un obscur jongleur fut doté

Par eux, jadis, d'un lutli magique

Qui rendait et joie et santé.

Grâce à de folles mélodies,

Notre homme alors vit ses refrains

Chasser ennuis et maladies,

Peines du pauvre et noirs chagrins.

Avant ce don, bien peu d'oreilles S'éprenaient à l'ouïr chanter; Mais, le luth ayant fait merveilles, Chacun chez soi veut le fêter.

— L'ami, quoique vilain de race, Viens avec nous. — Non : viens chez m

A mon foyer le pauvre a place; Viens chanter un festin de roi.

Notre jongleur a l'âme bonne.

Visitant châteaux et palais, A plus d'un prince il fait l'aumône De joyeux airs, de gais couplets.

Aux gens qu'épuise le servage 11 court rendre aussi la gaieté.

La gaieté leur rend le courage Qui fait rêver de liberté.

Martyr d'une goutte obstinée, A lui qu'un prélat ait recours ; Qu'une fillette abandonnée Pleure sur d'inconstants amours ; Armé du luth, près d'eux il vole, Heureux de voir, en peu d'instants, Malade et vierge qu'il console Sourire au retour du printemps.

Aussi, qu'il passe, on se le montre.

Partout, vieillards, filles, garçons.

Di^rril : Ofi Iti-fiil sa iciicoiilic

Oiiaiicl son hilli «'('laïc m cliaiisniis.

Oiic (Ir lionlu'iir il cii irlirc,

^i laiil (I ('clios, émus ct'uL luis,

Vont à rorcillc iiii r'cdiic

(iOs chanls (jiic leur souille sa Noix!

Mais, sur son f^nah.il, (jucis Fanlnincs CIku[uo jour troublent ses esprits!

Il ressent là tous les symptômes Des maux que son ludi a gut'ris.

Ennuis, chagrins, fièvres, misère, Se vengent du roi des jongleurs.

L'amour s'y joint, amour sincère Qui ne l'a nourri que de pleurs.

Il recourt à son luth sonore.

Sous SCS doigts il se brise, hélas!

Une des cordes vibre encore :

De ma mort, dit-il, c'est le glas.

Avant l'âge enfin il succombe,

De son art môme fatigué ;

Et l'on grave en or sur sa tombe:

Des mortels ci-gît le plus gai.

iS

A DEUX JOLIES FEMMES DE FINA.NCIERS

Aux bords infects du Pactole des fables, Mouraient les fleurs ; le vautour seul buvait.

Aucun doux oiseau ne bravait

La lourde vapeur de ses sables.

Loin de ce fleuve Amour fuyait alors.

Chez nous autrement vont les choses.

Bien qu'il attire et vautours et butors,

Notre Pactole a sur ses bords

Et des colombes et des roses.

hK HKHANCKH. 275

CHACUN SON cour

COUPLKT

.le (lonnorais, pour revivre à vingt ans, J/or (le Rolliscliild, la gloire de Yohaire. Mais (faulre sorte on calcule en ce temps, (]bez l'auteur même, et nul n'en fait mystère. On veut gagner, gagner, gagner encor.

.l'en sais plusieurs, le pourra-l-on bien croire, Qui donneraient, pour leur plein gousset d'or, Et leurs vingt ans et Voltaire et sa gloire.

ciianmins iii; iir.iivNCF.n 'i7!t

i;(»LVMI'i: UKSSISCITK

Am : Ccntille Madelinettc, on : le Violon brm'.

\\\c\\ ne s\mi va (jni \w rcvicnm', Sinon lonjours, au moins trois fois.

Des Jésuites qu'il vous souvienne; Qu'il vous souvienne aussi des rois.

Les dieux s'en vont, mais en province.

Là que de dieux j'ai découverts!

De ceux que le bon sens évince De notre ciel et de nos vers.

J'entre dans une académie, Où le beau parleur du canton Prédit qu'une école ennemie Â.ura le sort de Pbaélon.

Puis un prêtre, en citant Horace, Me dit : J'ai du vin renomme; Venez dîner sur mon Parnasse, Coteau que Flore a parfumé.

Chez ce curé, rimeur classique, A table je me vois assis Entre Momus, fils de l'Attique, Et Jupiter aux noirs sourcils.

Tout rOlympe dîne à la cure :

Phœbus mange en auteur glouton ; Neptune trinque avec Mercure ; Bacchus rit au nez de Pluton.

Si Minerve est toujours bégueule, Vénus, qui tient Mars aux arrêts.

De Champagne arrose la meule Où l'Amour dérouille ses traits.

Dieux puissants, leur dis-je après boire, A vos atours secs et mesquins.

m: HKKANCKIl. 981

l'iii vous, (les \i(Mi\ jMMiiÎFV^ (l'Iiisloiro le (lois voir tous 1rs inaiiiKMjiiiiis.

Las! Nos vaiiKjiit^urs faisant ripaille, Ht'poii(l(Mil-ils, (k'j)uis viii^l ans, Ont mis l'OIyinpo sur la paille.

Eiicor si c'était des Titans!

Mais silence! Apollon s'enllainnie, Le (.lieu (lit: Monsieur le curi3, Pour rOlynipe, dont je suis l'âme, Ne chantez plus Miserere.

Les doigts de rose de l'Aurore Vont enfin nous rouvrir les cieux.

Ce qui fut doit renaître encore :

Les morts ne sont jamais trop vieux.

Curé, par un retour de mode.

Troquant l'excès contre l'abus, Vous remonterez, d'ode en ode, J)u galimatias au phœbus.

C'est nous que la sculpture invoque; La peinture nous reviendra.

Rentrons, pour illustrer l'époque, Dans les gloires de l'Opéra.

La harpe et la mythologie Vont saper un Pinde ostrogoth ; Pour nous ont combattu : l'orgie, Le laid, le trafic et l'argot.

Déjà meurt l'école nouvelle; Déjà Satan bâille et s'en va.

Viens, Jupin, du haut de l'échelle Voir démns^oler Jéhovah.

A nous si l'ennemi s'oppose, Passons, sans crainte de revers, Entre les vides de la prose Et le vide plus grand des vers.

Que de bourreaux en prose, en rimes?

Que de meurtres qui font pitié !

ni- iifiUANr.r-n. 283

Muses, vile, à Ir.ivrrs vos ri'iiin's Passiez >in' l.i jMi'mlr du [licd.

(irace aii\ «loclriiics rH'l(»cli(|ii('s, En France on (l<»il s'ciiI-cikIic au mieux A iV(l()i'(M* les ItasilifjiKS, A rehadiiiconiK'r les dieux.

Las de noire lon*^ ostracisme, Paris va nous tendre les bras; Il prouve assez son alticisme Par le cortège du bœuf gras.

Le Bon Sens, à notre passage, Dira: Puisque je n'y peux rien, Vivent les dieux! Ou'importc au sage D'être à la fois juif et païen !

En avant l'Olympe bomérique !

Vieux Pégase, accours, et je pars. Mais respect à la politique !

Ici laissons Neptune et Mars.

28i CHANSONS

Ah ! dit le curé, sur tes traces, Pliœbus, nous touchons à nos fins.

Chantez, Amours, Muses et Grâces Faites la barbe aux Séraphins.

Rien ne s'en va qui ne revienne, Sinon toujours, au moins trois fois.

Des Jésuites qu'il vous souvienne; Qu'il vous souvienne aussi des rois.

i»i: iiKiiANC.Kii 'ix:.

LES l'AIMLLOiNS

AlB

La grand' ni ère, au l{'in[)s jadis, Répétait à la fillette:

Prie, enfiint, car tu grandis; Le diable est là qui te guette.

Point de jeux trop séduisants.

Je suis vieille, on doit me croire.

Viens d'une âme de douze ans, Ma fille, écouter l'histoire.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux (jue rien.

D'un village mis à sac

Le diable emportait le^ âmes.

Il en avait un plein sac, Qu'il allait jeter aux flammes.

Las du fardeau, lui, si fort, S'est assis sous une treille.

La main au sac, il s'endort; Car Dieu permet qu'il sommeille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Des oiseaux l'ont reconnu :

Frères, disent-ils, courage!

Sans bruit, de l'ange cornu Courons entr'ouvrir la cage.

Yite, vite, au sac de cuir Leur bec fait un trou d'aiguille, Par où, seule, a peine à fuir L'âme d'une jeune fille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Il s'éveille ! Où se cacher?

L'âme avec les oiseaux vole

in; i;i:n\N(;i:i;. t>«7

S(Mis le loil «riiii sailli clocInT.

Le malin ne s'en (li'^olc.

Dieu iin' (^'liMul d'allrr là ; Mais, saciMV.-lc, ma colomhc, Oui lie mes iiHs s'envola Sous ma griffe un joui- relonihe.

Crains le diable; mais crois bien Que rEnf(^r vaul mieux que rien.

Satan part; et les oiseaux De dire à Fiime sauvée : Auriez-vous fait des réseaux Ou détruit quelque couvée?

— Non, messieurs les oisillons :

Plus coupable péclieresse, Pour chasser aux papillons, J'ai vingt fois manqué la messe.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'Enfer van! mieux que rien,

— Dieu sourit au repentir; Suppliez-le bien, pauvrette.

Pour vous nous allons bâtir Un nid dans noire retraite.

Ce toit, qui l'éveille aux champSj Yous rend la prière aisée.

Nous vous nourrirons de chants, De fleurs, de miel, de rosée.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

N'osant quitter ce séjour, Sous la croix l'âme abritée D'abord soigne avec amour Les petits de la nitée.

Puis ce beau zèle s'éteint; Même elle néglige encore, Chez des chantres du matin.

Comme eux de bénir l'aurore.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Certain jour qu'ils vont au loin :

Quel ennuyeux tas de pierres!

Dil-ollo; et ijirost-il hesoiii D'y soniirr huit de juirrcs?

Cit'I! ;iii\ cliamps, «l.ins un sill(»ii, OiK» vois-jc? l II j);i|iill(»M lirillr! Cerlo, un >i Imniii |);i|)illnn .\ est pas lu' (ruiic. ijioiiillc.

Crains le iliahlc; mais crois h'\on Que rKnfor vaut mieux que rien.

Elle vole, cl, d'un élan, Jusqu'à rinseetc elle arrive.

Sainte Yierge! c'est Salan Qui lui crie: Ah! fugitive, Je vous tiens. Ne priez pas; C'est trop tard. Vite à mon bouge!

Vous attraperez là-bas Des papillons de fer rouge.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Nos oiseaux au toit qui pend Rentrent : 0 linforlunée.^

Le diable à l'œil de serpcnl D'en bas l'aura fascinée, Disenl-ils. Où la chercher?

Dans les flammes éternelles.

Sans pouvoir l'en arracher Nous y brûlerions nos ailes.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Bis,

DE BKliA.NCKR. 291

LA DEUiMÈRE FÉE

A m d Agéline.

Près du rivage où le druide austère, Chez les Bretons, ensevelit ses dieux, Au vieux curé, qui bêche son parterre, Vient d'apparaître un messager des cieux. C'est un ange. Oui : l'auréole, les ailes. Tout le lui prouve. II se signe, et soudain, Malgré la brume,

il voit dans son jardin Oiseaux s'ébattre et fleurs briller plus belles > Sous un ciel sombre et les vents et les flots j Poussent au loin de funèbres sanglots.)

Parmi ses fleurs l'ange aussitôt moissonne. Ah! dit le prêtre, il veut parer nos saints. L'ange sourit : Pour mettre une couronne Sur un tombeau, je te fais ces larcins,

Dit-il. Entends des plaintes étouffées Traverser l'air; vois ce ciel triste et noir. Dans l'anse oii croule un noble et vieux manoir, Vient de mourir la dernière des fées.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Comment! chez nous, encore un pareil être!

l'akge.

Certes ; bien loin des savants, des penseurs, Sous le dolmen qui jadis la vit naître, Dieu lui permit de survivre à ses sœurs. Croire à ses dons tenait lieu d'abondance; D'heureux efforts naissaient de vœux ardents; Même à sauver vos pécheurs imprudents La bonne fée aidait la Providence.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Ses dons jamais n'ont fécondé nos grèves.

l'ange.

Non ; mais sais -tu combien sur le malheur

i»i: iîr.(i\.\(;KH. 2ori

Klit' a vci'.sc irt'>pi'raiifr %'i de ivvcs; (lomhicn vcin»' «le h.-niiiK» à l.i (Iniilrm! I.c [)aiiM(', en Nniilic, allci^iiail aii\ d/'liccs Des j)liis «^n'aiids rois; Dieu |M»iii(ne le di'lcinl : Cl' Dieu (jiii sail ilc <jU(ii jjIciiic rciir.iiil, Et qui béiiil le doux cliaiil des iKHi-ri'iccs. Sous un ciel sonihrc cl los vonts cl les Ilots l^ousscnt au loin de funèbivs sanglots.

Vient un savant que la vapeur amène.

La fée en rose était changée alors.

II s'en saisit, l'efTeuille; o phénomène!

Son doigt la tue : à ses pieds roule un corps,

Un corps de vierge à la beauté divine.

La mer, dit-il, jusqu'ici l'a jeté.

Car la science, aveugle majesté,

Ne croit à rien qu'au peu qu'elle devine.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots

Poussent au loin de funèbres sanglots.

Le savant passe. Elle, aux concerts célestes, Monte en esprit, et d'énormes oiseaux Viennent creuser une fosse à ses restes. Va croître un if où dormiront ses os.

Sur les débris d'un antique trophée, Ombre immortelle, un barde en ce moment Apparaît là : Guerrier, poëte, amant, Pleu-

rez, dit-il : vous n'avez plus de fée. Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

Je vois dans l'air tous les dieux de l'Attique ; Tous ceux du Nord, du Nil et de l'Indus. Ces vieux parents de la vierge celtique Vont l'entourer d'honneurs qui lui sont dus. Prêtre, ainsi qu'eux du ciel favorisée, Elle eut pour sœur la vierge que tu sers. Dieu brille au fond de vos cultes divers. Comme l'aurore aux gouttes de rosée.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Mais de son culte à peine a-t-on mémoire : Contre l'oubli Dieu défend ses desseins.

l'ange.

D'un Empyrée elle eut sa part de gloire. Temples, autels, prêtres, martyrs et saints.

ni: iM'iiwr.Kii. 205

Lon;;l('iiii»s |»ar rllc a siirna^M'. la race

|)«^s nalioiN <jin' lui soiimil le s(irl.

iNé (l(* leur .san«i, vieux hrchui, plains sa nioii,

Dt*rui(M' s()U|)ir «l'un inoiidr <|ui In'passe.

»Sous un ciel sunibic cL les vcnls cL les flots

Poussonl au loin de funèbres sanglots.

Li: PnÊTRK.

Quoi! |)ur esprit, vous allez sur sa toniho

Vous joindre aux dicnix, mensonges du passé?

i/ange.

Hors le grand Dieu, tu le vois, tout succombe.

Crains pour le temple où la foi t'a berce.

A tes autels si déjà l'homme insulte,

Prêtre, à la fée accorde quelques pleurs.

Et viens m'aider à suspendre ces fleurs

Sur l'humble fosse oii descend tout un culte.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots \

' Bis.

Poussent au loin de funèbres sanglots.)

LE SAVANT

Air

Un bon vieillard consultait une sphère.

A rêver vingt fois il se prend.

Vient un savant qui le regarde faire,

Et dit tout haut : Pauvre ignorant!

Apprends de nous les secrets que tu sondes,

Si tu n'es le fou qui, dit-on, Traite de fous ceux qui pèsent les mondes

Dans la balance de Newton.

A ce propos le vieillard de sourire:

L'attraction m'a peu séduit; N'en parlons pas; mais vous, daignez me dire

Comment la chaleur se produit.

\)K P.l liWi.l.i;. ^207

l)aii> (nul .sj>lL'in(', un >vu[l;iil iju'uii i;^ii(»ic Doit h'ïlil' h' (lolllc en «'\ril.

Oi' il \(iiis icsic à il('\iii('r cniMHT La graiiilt' énigme du .soleil.

Vos devanciers vons onl dressé l'échelle :

Montez; ils vous lendeiil la main.

Faites (ju'à (ons voire savoir révèle

Un progrès de l'esprit liimiaiii.

Qui ne connaît jusipi'au moindre cialère

Ce monde orphelin de ses dieux?

Nous n'avons plus d'inconnu sur la terre,

Il nous faut l'inconnu des cieux.

Trop longtemps l'homme à la taille du globe

De ses dieux borna la hauteur.

Creusez le ciel; que rien ne nous dérobe

L'œuvre sans fin du Créateur.

Le mouvement part de sa main féconde :

Suivez-le, mais les yeux ouverts, Et révélez à notre petit monde

Le Dieu de l'immense univers.

Au sentiment accordez une place. . .

A ces mots le savant s'enfuit.

Ce fou, dit-il, aurait besoin de glace.

Le sentiment n'est qu'un produit.

Mais le vieillard lui crie : A tort, vous dis-je,

La mécanique est votre loi ; C'est Dieu lui seul, oui, c'est Dieu qui dirige

Tous ces globes où l'homme est roi.

DK HKllANllIOU. :io9

PLUS D'OISEAUX

POUn MON ANNIVKRSAIRI-:

AïK :

Je cultivais un coin de terre

Dont les ombrages m'enchantaient.

Là, quand je rimais solitaire,

Dans mes vers mille oiseaux chantaient.

Me voilà vieux ; plus rien n'éveille

Ces bosquets jadis si peuplés.

En vain l'écho prête l'oreille :

Tous les oiseaux sont envolés.

Quel est, dites-vous, ce domaine?

Eh! mes amis, c'est la chanson, Où mon vieil esprit, hors d'haleine, Court battre en vain chaque buisson.

De mes ans sur rcnclos modeste Les frimas sont accumulés; Pas un roitelet ne me reste.

Tous les oiseaux sont envolés.

Que le riche été se couronne Des épis que nous attendons; Qu'à nos yeux rougisse l'automne, Plus d'oiseaux pour chanter leurs dons En vain le printemps ressuscite Les fleurs sur nos hords consolés ; Lorsqu'à chanter l'amour invite, Tous les oiseaux sont envolés.

C'est mon hiver qui les effraye; Ils ne reviendront plus au nid.

J'en juge aux vers que je bégaye Quand l'amitié nous réunit.

Antier, toi que mieux elle inspire, Chante nos beaux jours écoulés; Trompe l'écho prêt à redire:

Tous les oiseaux sont envolés.

m: i!i':i;\\f.i:i\. noi

MOxN OMIiKI']

Ain

li'oiseau module un dcMMiior cliani; Moi, vieillard, j'écoute et je songe.

Mais, aux feux du soleil couchanl, Je vois mon ombre qui s'allonge, S'allonge et semble aller s'asseoir Au bord de la route poudreuse.

Elle aspire au repos du soir; Mon ombre devient paresseuse.

A quoi l'ai-je donc pu lasser?

Au temps froid comme au temps des roses,

Si je marchais seul pour penser,

Pour rêver j'ai fait bien des pauses.

Alors de trop graves sujets Forçaient-ils mon vol à s'étendre, Tandis qu'au ciel je voyageais, Mon ombre dormait à m'attendre.

Chantais-je à de joyeux banquets; Sitôt qu'elle y pouvait paraître, Derrière moi, comme un laquais, La moqueuse singeait

son maître.

Tard au logis rentrant parfois, Quand l'aï tournait au mirage, Au clair de lune, je le crois, Mon ombre eût fait rougir un sage.

Je ne veux non plus le cacher :

Jadis des ombres moins fidèles, A ses bras daignant s'attacher, La faisaient courir avec elles.

C'était le temps des jours d'espoir.

Des nuits d'amour toutes remplies.

Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir.

Mon ombre a fait peu de fohes.

Lo hcaiiv irv<»s m'ont \()\i< ([uilh'. Où son! les «niihrc.s des sNlj)!ii(los?

A |)(Mii(' iiii ia>nn (!«' f^aiclt* Glisse encurc à liavt'i.s mes rides.

Il est un fantôme divin (Jui rend le soir des ans moins sonibn- : C'est la nloire, ludas! mais en vain Mon omluc a j>oui'suivi cette ombre.

Une ombre de Dieu brille en nous; Je le sens, et pourtant j'ignore Ce qu'à ses yeux nous sommes tous, Sur ce vieux sol qui nous dévore.

Mais le soleil disparaissant Peut-être résout ce problème, Car il semble qu'en s'effaçant Mon ombre dise ; Ombre toi-même.

LA COLOMBE

l<T Li: COHDKAU DU DELUGE

Aib:

LK CORBEAU

Colombo, où clicrclics-tu refuge?

LA COI-OMBi:.

Je vole à Noé plein de foi, Annoncer la lin tlu déluge.

Corbeau, rentre au gîte avec moi.

LE CORBEAU

Non. De ces monts l'eau se retire; Tout promet fortune aux corbeaux.

D'un bomme ici vois les lambeaux.

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

Porte avec moi l'espoir dans l'arclie ; Montrons les flots moins soulevés

Et rendons grâce au patriarche.

Corbeau, l'homme nous a sauvés..

LE CORBEAU

Oui, pour repeupler son empire, Et nous croquer, gros ou petit.

Souhaite-lui bon appétit.

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

L'homme sur toute créature Règne, et du ciel vient cette loi.

LE CORDE AT

J'en doute fort; car la nature Partout pâlit devant son roi.

Mais, dans l'abîme qui l'attire Va s'engouffrer son lourd bateau :

Je le vois là-bas qui fait eau.

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

Non : Dieu réserve une famdle.

L'Océan reprend son niveau ;

ru: nîiiwNCKU. r,uo

l'a si^iic tic j>.ii\ Mil ci»'! hrillc: II \:[iiiiitrc lin iiioinic iioiivcMii.

I.K r.OlUlKAU

Des iii()n(l('> il s('r;i le \n\'v Si l'iiuimnc doit en iK'i'ilcr.

\)wn (Icvrail biiMi \\u\ coiisnll»'!'.

Et l'oiseau noir se \)vc\u\ h vive.

l\ COLOMDE.

Prophète de désespérance, Tu ris des maux que tu prévois.

Moi, pour calmer une souffrance, Je donnerais plumage et voix.

Adieu. Tu me ferais maudire ; Je ne veux vivre que d'amour.

LE CORBEAU

Tu veux donc vivre à peine un jour Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMDE.

Méchant! Qu'ici ton fiel s'épanche.

Je vais aux mortels malheureux

De l'olivier porter la branche Que Dieu m'a fait cueillir pour eux.

LE CORBEAD.

Ma colombe, ils te feront cuire Avec le bois de ce rameau. De Satan l'homme est le jumeau.

Et r oiseau noir se prend à rire.

i)i: iti-tiANGKii r.ii

MA CANNE

Air :

Le soleil aux champs d'aller nous fait si«^no;

Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.

Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,

Ami qu'en riant le sort m'a donné.

De quel cru fameux versas-tu l'ivresse?

L'ai-je célébré dans un gai repas?

Si jadis ta sève égara mes pas,

Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.

A travers bois, prés et moissons, \

^ Bis

Allons glaner fleurs et chansons. ;

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble; Je me fie à toi de tous mes secrets.

Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble De grands souvenirs, de tendres regrets. Au froid, à la neige, au flot des ondées, Au bruit du tonnerre, au fracas du vent. Combien, triste ou gai,

quand je vais rêvant, Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées! A travers bois, prés et moissons.

Allons glaner fleurs et chansons.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde. De trésors rêvés comblé mes amis.

En projets heureux mon esprit abonde; Que d'excellents vers je me suis promis! Enfant de Paris, perdu dans ses fanges, Je devais, sans nom, battre les pavés; Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés, La muse avait mis sa marque à mes langes. A travers bois, prés et moissons.

Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nourrice : Enfant, disait-elle, Vois, écoute, lis. Ou, prenant ma main :

1)1-: lU'UANCKn. 015

Suis-moi hors des iiiiiis ; la caiiipagih' osl Ix'llc, Viens cin'illir, panvicl, les llciiis du clicmin. l)(*j)iiis, loin (les biens don! la soif dévore, La musc à mon l'eu |)ri(^oùt à s'asseoii', Kt, ([unique afrail)li(\ a des eliauls du soii* IV)ui' le vieil enlaul (ju'ellc herce (encore.

A travers bois, pirs et moissons,

Allons glaner lltuiis et chansons.

Dirige le ehar de la Ré[)ublitiue,

M'ont crié des fous, sages d'à présent.

<Jui, moi! m'atteler au joug politique,

Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant!

Ai-je à tel labeur force qui réponde?

Ou'en dis-tu, bâton, las de me porter?

Tu gémirais trop de voir ajouter

Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.

A travers bois, prés et moissons,

Allons glaner fleurs et chansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle. Tout un passe meurt, mourons avec lui.

Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle ; Sois pour des vaincus un dernier appui. Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe, Combien de faux pas je ferais sans toi. Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi Je veux te laisser au bord de ma tombe. A travers bois, prés et moissons, Allons glaner fleurs et chansons.

Bis,

m: iir;nAN(;i;n

LES TAMBOURS

A m ; raitt d' la vertu, etc.

Tambours, cessez votre musique; Rendez la paix ji mon réduit.

J'aime peu votre politique, Et moins encor j'aime le bruit.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours. /

Grâce à vos roulements stupides,

Ma vieille muse, en désarroi,

Retrouve des ailes rapides ;

Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.

Terreur des nuits, trouble des jours,

Tambours, tambours, tambours, tambours,

> Bis,

M'étourdircz-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours.

Quand la nappe ici se déploie, Qu'on y fait trêve aux noirs frissons, Gronde un rappel; adieu la joie!

Il redouble ; adieu les chansons !

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours.

Je chantais un peuple de frères ;

Le tambour bat : j'avais rêvé.

Le sang de maints partis contraires

Fraternise sur le pavé.

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours,

M'étourdircz-vous donc toujours,

Tambours, tambours, maudits tambours.

Sous l'Empire, ils ont fait merveille.

J'ai vu ces racoleurs puissants

DE Bf:iiAN(;i:ii r.i:

J)u j^ciiic iissdiinhr rdicillf, Kloiiflcr la voix du Ikmi sens.

Tcircin- (les miil^, hoiihlc des jours, TMiiilmiiis, l;nnl)(Uiis, lamlxjiirs, (amhoiii >^. M'étoui'(lii(7.-voiis donc toujours, Tainbouis, lainl)ours, maudits lainhours.

Celui (|u'à iv^nior Dieu condamne, S'il veut faire en «^rand son métier.

Sait combien il faut de peaux d'àne Pour abrutir le monde entier.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tambours.

En France, où leur esprit domine, A l'église ils vont bourdonner.

Tout cbarlatan se tambourine; Tout marmot veut tambouriner.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tamboun

M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours.

Ils flattent jusque dans sa bière Le sot qui meurt chargé de croix ; Et font vœu, chez la cantinière. De battre aux champs pour tous les rois. Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours ^ tambours, tambours, M'ëtourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tambours.

Nous, peuple épris en politique Du tapage et des galons d'or.

Pour présider la République Faisons choix d'un tambour-major.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tambours.

Bis.

m: iiKUWCKit. r.ii»

IIISTOIUK D'UNE IDKK

\in lie la Rosière de Salency.

Idée, idée! ('veillcvloi.

Vite, éveillc-loi. Dieu t'aj)ppll(\

Sommeillai t-clle au front d'un roi?

Au front d'un pape dormait-elle?

CIIŒUn Di: BOURGEOIS.

Une idée a frappe chez nous.)

Fermons notre porte aux verrous.)

D'un tribun ou d'un courtisan Est-ce l'ouvrage ou la trouvaille?

Non. Fille d'un simple artisan, Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Formons notre porte aux verrous.

Bk.

Quoi! toujours, s'écrie un bourgeois, Des prétentions mal fondées!

Pour l'émeule encore une voix.

Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

De l'Institut les souverains Disent: Sachez, petite fille, Que nous ne servons de parrains Qu'aux enfants de notre famille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrou?

Un philosophe crie : Eh quoi!

Quelqu'un a cru, cervelle folle, D'une idée accoucher sans moi!

Il n'en sort que de mon école.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons noire porte aux verrous.

m: fiKiiANr.KiL :,i\

I 11 (ii'^tr»' (lil : >i«'Ml(' de Irr, (!(' <|iii ii.iit <!(' toi iii'('|MMiv;in(«'. Toiilc iiK'c ('>(lillr «Iciilrr :

Si DijMi cn'a, le dinMc ifiVjMilc.

ciiŒLMi m: nounr.EOis.

Une idre a finpjx' cIm'/. nous, l'ormuiis nuire jJorU; aii\ vi'i tous.

Vu rliaihilan, «|ui \\oi\\ la voir, L'escamote, fuit et répè((3 :

Sans tambour, que pont le savoir?

Que peut le savoir sans trompette?

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé cliez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Mais, malgré trompette et tambom-, Cette idée est sans doute ancienne.

Se dit chacun; et, tour à tour, Chacun lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURGEOI<.

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Pauvre idée! Enfin un Anglais L'achète ; et le sir Britannique A Londres lui donne un palais, En criant : C'est ma fille unique !

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

En France, avec ce père intrus, Elle accourt. Que d'or elle apporte!

Du fisc les valets malotrus Vite au nez lui ferment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Mais en fraude admise à la cour, Comme anglaise on lui rend justice.

Son vrai père, le même jour, Pauvre et fou, mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Bis.

hE iiKUANCKii r.'jr.

LES BÉNÉDICTIONS

An. : Ecfios des bois

Certains mortels ont le don de répandre

Bonheur et joie, où se portent leurs pas

Au temps passé Ton ne s'y trompait pas,

Témoin ces mots qu'enfant j'ai pu comprendre :

o bon vieillard, chez nous daignez venir;)

Béni de Dieu, venez tous nous bénir. '

Or ce vieillard sortait-il de son chaume, Le rencontrer était présage heureux.

Oui, répétaient les villageois entre eux, Il suffirait à bénir un royaume.

o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

:di CHANSONS

On l'invoquait à chaque catastrophe;

Aux cœurs en peine il semblait un sauveur.

Maint hobereau le traitait de rêveur

Et le curé l'appelait philosophe.

o bon vieillard, chez nous daignez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles, Disant : Il sait légendes et chansons.

Courez, enfants, à ses douces leçons, Comme à sa voix reviennent les abeilles. o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

11 a passé tout près de ces charmilles. Disait la mère; aussi, combien de fleurs! C'est grâce à lui que de riches couleurs Ya s'émailler le corset de nos filles.

o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage Court-il aider; glaneuse et moissonneur

1)1. iiKKANCKii :^i:,

[)(' dire alors : Il nous nIcmI du iMmliciir : Sur le soleil hiru dc'ploic un mi.i^c.

O I)on Nit'illard, ilii'/, ikjus dai^^iu-/ \ciiir; Héni (l(* l)i(^n, voue/ tous nous Ix'nir.

D'un si doux charme il igiKU'ail les causes. Sans croire en soi, riioniine (jue Dieu hi^nil Passe, et l'oiselle est tran(|uille en son nid; Passe, et vers lui nu)nte TcMicens des roses. o bon vieillard, eliez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie. Ou'importe, enfants. Survient-il un vieillard; S'il vous sourit, s'il vous suit du regard, Inclinez-vous : il bénit votre vie.

o bon vieillard, chez nous daii^^nez venir;) Réni de Dieu, venez tous nous bénir.)

ENFER ET DIABLE

Atu

Le Diable et l'Enfer, jeune Adèle, Font, dites-vous, peur aux Amours.

Jadis j'ai vu l'ange rebelle; Il m'a joué de malins tours.

Bien loin d'avoir mine effroyable, Les beaux yeux qu'avait Lucifer!

Plus alors je croyais au Diable, Moins je voulais croire à l'Enfer.

Mais les ans m'ont prêché de sorte, Que de mes doutes je rougis.

De l'Enfer j'ai trouvé la porte

Va vu If hi.ildf «'Il xm l<)<;is.

\i\oU\ c'est cliosc iiicroyahh' Pour qui u'a pas cncor souïifil :

Sachez (jue chacun est son Diable; (hie chacun se fait son Knfer.

RÊVE DE NOS JEUNES FILLES

Air. :

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant d'amour; Et midi voit le lis qui penche S'alanguir sous les feux du jour.

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille, ^iir les coussins de ce boudoir!

Elle a mis bas coiffe et mantille ; Près d'cilo en vain brille un miroir.

Comme ellj dort, la jeune fille.

Sur les coussin ; de ce boudoir î

Là, de sa dernière pen e

Sa bouche encor garde u : souris.

hi; nKiiAN(;i:i; r.-i'.)

I,r cirl IuùImiiI r.nii.t fnicrN'

Oc (juittci' srs jeux favoris.

[.à, (le sa (IciiiiiMc pcnscT

S.i hoiiclir ciicor ^ai'dc un soiiiis.

Ik' sa paujMric (Icini-closc S'ochappe iiii mv^uv cl doux ic^ard. Ouello élégance dans sa pose!

C'est un modèle oITcrt à Tari.

F)c sa []anpicrc dcini-closc S'échappe un vague et doux regard

Un songe vient du bout de l'aile Effleurer ce lac endormi.

Quel sentiment s'éveille en elle?

Son corps se soulève à demi.

Un songe vient du bout de l'aile Effleurer ce lac endormi.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc palefroi, Qui dit : Dame, je vous enlève:

Montez vite en croupe avec moi.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc palefroi.

Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétrarque a chanté.

Fière du chantre qui l'adore, Elle embellit sa pauvreté.

Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétrarque a chanté.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

Au toit natal c'est l'hirondelle Que le printemps voit revenir.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

Ma dormeuse enfin se réveille.

Son cœur bat à rompre un lacet.

— Que murmurait à ton oreille Le bon ange qui te berçait?

Ma dormeuse enfin se réveille.

Son cœur bat à rompre un lacet.

hi l'.i 11 wciK r.:,i

— \.c soil iii<> I Misa il SCS lai'^'ossfis. I)(» IjoiiIumii* jr |K»nssais un «ri haiis rciiivivmcnl des riclicsscs <Jii(' nrapporlail un \ iciix mari.

liO sort me l'aisail ses larj^osses.

\U' hoiihciii" je j)uiibsais un cii.

— (Jiioi! (les trésors sont ta roséi*, V\cu\' hrillaîilc an parfiini si doux?

— Oui, de la foulo jalousée, J'avais de Tor jusqu'aux genoux.

— Quoi ! des trésors sont ta rosée, Fleur brillante au parfum si doux!

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos rêves d'avenir!

L'enfant en remontre au vieux sage; L'or aujourd'hui vient tout ternir.

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos rêves d'avenir!

LE CORPS ET L'AME

Air

Un vieillard mourait, et son âme Partait pour retourner aux cicux.

Le corps la retient et réclame Un instant de derniers adieux.

Sur sa paille, il s'écrie : Arrête!

Songe qu'à toi Dieu m'a donné.

Pourquoi fuir comme une lorette Fuit l'amant qu'elle a ruiné? Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Ya-t'en seul î

Quoi! dit l'ame, abjecte dépouille, Tu veux relarder mon départ !

Bis

in: m: Il AN ci; Il

lliihit (iolll le (-olH.'ict inr sniiilic, Vas .111 iKMiil i<'iuli(î sa pari.

lliiMi iiK^ ra|)|)i'll«' à sa liimiric : [l("jà s'ciidormciil les ({(Hih'iii's.

(Jii'iin[»(»rli* apiL's (jiic la poussière* rôcoiulc <*pis, aihrcs ou llcurs!

Morls (Mubauuh's dans voiro hiric, A vous cltM'gé, (Moix ri bannière.

l?auvre corps sans linceul, Ya-rcii seul î

— Ingrate! Je suis loin de croire Qu'à toi mes sens aient tout appris.

Mais de mes soins garde mémoire :

Ils datent de nos premiers cris.

Quand rien, regard, geste, parole, Au berceau, ne te révélait, Qui se fit ton maître d'école?

Mon instinct, ton frère de lait.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul!

554 CIIxVNSONS

Vint notre jeunesse fleurie.

Tu te mirais dans ma beauté, Et prodiguais, par braverie, Ma force et mon agilité.

Qu'alors je soufiris de sévices!

Car tes folles émotions De mes besoins faisaient des vices; De mes penchants des passions.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Ya-t'en seul !

Du jeu voulant solder les dettes.

Et du ciel niant la bonté, Dans la Seine, un soir, tu me jettes Lâche abus de l'autorité.

Mais de raison le flot te prive ; Nature me rend tout pouvoir.

Je nage, aborde, et sur la rive Je change en pleurs ton désespoir.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

DK Bi':i\AN(;i:ii 33:»

\(iivro corps sans liFicnil, Va-t'cii stuil !

Plus laid, misère cl sciai i<jih' Kuivnl mes moindres maux, liélas!

Professeur de mélaphysique.

Dans ce greniei" lu iniuslalias.

Au sommel des lois éternelles A jeun, élions-nous parvenus, Tu te vantais d'avoir des ailes, Quand souvent je marchais pieds nus Morts embaumes dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul!

Enfin nous surprend la vieillesse, Tous deux las, tous deux abattus.

De mon déclin naît la sagesse ; L'impuissance abonde en vertus.

Là-haut ne t'en fais pas un titre; Cette sagesse a ressemblé

.Mi; CHANSONS

Aux fleurs d' hiver que sur la vitre Fait éclore un soleil gelé.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Ya-t'en seul !

Donc, enfant, qui sors de les langes, Bénis ton premier vêtement.

Va de Dieu chanter les louanges ; Oui, pars, et qu'il te soit clément.

Je sens s'anéantir mon être.

o regrets de l'antique foi!

J'ai peur, et voudrais bien qu'un prêtre Par charité priât sur moi.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Va- t'en seul !

Bu

i)K iii,itANr.i:i!

LA NOURRICE

Air : Daiis lex prisons de Santés.

Dors, Flora, ma chérie, Tra, la, tralala, la, la, la.

Siizoïi, qui t'a nourrie, Te berce et bercera Toujours, et chantera.

Jusqu'au matin sois sage, Tra, la, tralala, la, la, la.

De ta fauvette en cage, Dès que le jour poindra, La voix t'éveillera.

Demain vient ton grand-père, Tra, la, tralala, la, la, la.

Que de joujoux, ma chère!

Plus il t'en donnera, Plus ma fille en aura.

Hier, il m'a dit: Nourrice, Tra, la, tralala, la, la, la, L'amour nous est propice.

Jamais Ileur n'éclôra Plus belle que Flora.

Oui, quand tu seras grande, Tra, la, tralala, la^ la, la, D'amoureux une bande A tes pieds s'abattra, Et ton cœur choisira.

Le mieux fait te demande, ïra, la, tralala, la, la, la.

Sous ta fraîche guirlande, Un soir, à l'Opéra, Ta beauté l'enivra.

Ton père dit : Pour gendre, Tra, la, tralala, la, la, la,

IM-: UKUANCKi; ::>«)

Flora, faut-il Ir prciKirr?

- Oui, tout bas iv|u)ii(lia Ma timide Flnni.

Ce jeune lioninie est un prince, Tra, la, (rahla, la, la, la.

Toul \\)v (le la |)rovince En rohes passera.

Quelle noce on verra î

Te voilà donc princesse, Tra, la, tralala, la, la, la.

Pour plaire à ton Altesse, Chacun me saluera.

En rira qui voudra.

Tu doteras ma fille, Tra, la, tralala, la, la, la.

Dieu bénit ta famille :

Ma fille allaitera Le fils qu'il t'enverra.

Un jour, au cimetière, Tra, la, tralala, la, la, la,

Ci-gît, dira ma pierre, Suzon, qui tant pleura La princesse Flora.

Bots, Flora, ma chérie, Tra, la, tralala, la, la, la.

Suzon, qui t'a nourrie,, Te berce et bercera Toujours, et chantera.

DE BKKAM.KU 541

LE s^:lM(JA(.^:^ \ii\K

ANNIVKRSMlîK Ain ; Lison donnait dans un bocage.

Me voilà sepluagonaire.

Beau titre, mais lourd à porter, Amis, ce titre qu'on vénère, Nul (le vous n'ose le chanter.

Tout en respectant la vieillesse.

J'ai bien étudié les vieux.

Ah! que les vieux

Sont ennuyeux!

Malgré moi, j'en grossis l'espèce.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux

Ce mot n'est pas pour vous, Mesdames.

A vos traits seuls l'âge fait tort.

L'amour persiste au cœur des femmes, Il y sommeille ou fait le mort.

Connaisseuses comme vous l'êtes, Tout bas vous dites : Fi des vieux !

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ils s'en vont sans payer leurs dettes.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Que de plaisirs un vieux condamne !

Au progrès il met son veto.

Ne renversez pas ma tisane ;

Ne dérangez pas mon loto.

Tous ils ont peur qu'un nouveau monde

N'enterre leur monde trop vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Le ciel sourit; le vieillard gronde.

Ah ! que les vieux

ni: nftiwNr.RR. r.4"

Sont (Munivciix î Ne l'itMi fain^ est ce qu'ils fout mieux.

Arraclieurs de deuls polilijpies,

Nos liouiiuios (l'Klal, vi(Mix liàhleurs,

Préleiideut guérir les coIi(jues

Qu'ils provoquent eliez les trembicurs!

Ils nous trait(Mit à leur idée;

Régime et drogues, tout est vieux.

Ali ! que les vieux

Sont ennuyeux!

France, ils te font vieille et ridée.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'Empereur, s'il régnait encore, Canon par le temps encloué.

Faible et démentant son aurore, Aujourd'hui serait bafoué.

Mieux vaut mourir gloire proscrite; Dieu reprend le génie aux vieux.

Ah! que les vieux

Sont ennuyeux!

Voyez Corneille et Pertharile.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux,

Du siècle entier Dieu nous préserve!

Que de sottises en cent ans!

Amis, moi, j'ai perdu ma verve:

Plus de couplets gais et chantants.

Pour compléter cette satire Le souffle manque au pauvre vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ici du moins on peut en rire.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

DK lIKIt.SNriKU ÔV,

MES FLEUUS

Ain ; Charmant ruisseau.

Modestes fleurs, empressez-vous (réclore : Déjà bien vieux, j'ai liàtc de vous voir. De votre éclat, vite, égayez l'aurore;)

De vos parfums, vite, embaumez le soir. '

Fleurir demain serait troj) tard peut-être: Pour les vieillards tout flot cache un écueil. Ce beau soleil, qui vous invite à naître, j

Peut, dès demain, briller sur mon cercueil.)

Le choléra revu^nt, affreux vampire, Typhus vengeur de l'Indien opprimé.

Eclosez donc, fleurs; que du moins j'aspire Son noir venin dans un air parfumé.

Bis,

Bis.

Bis,

Grondent encor les canons dans la ville; D'horribles cris nos échos sont tremblants ! Si jusqu'ici vient la guerre civile,)

Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants.)

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances. Le ver est là ; le vent peut accourir. Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances,) Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir!

Ne craignez pas que ma main vous moissonne. Yieux, je n'ai plus de bouquets à donner. De vous mon front n'attend plus de couronne; j Je pars en roi qu'on vient de détrôner.

Las du combat, des folles théories.

Las de nombrer les taches du soleil.

Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries. Un lit creusé pour mon dernier sommeil !

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage, Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,

Bis.

Bis.

Bis.

Bis»

l'iiisst* lin iiarfmn, sniiNcnir ilii jj'iinc ûjço,) (le jour nwov uw ujKnh r <1 amour! '

M(k1('sI('s llcnrs, ciiipiM^sscz-vons «l'('(lni*j' :

Di^jà hion vieux, j';ii liàlc de vous voir.

De votre ('clat, vite, égayez l'aurore;

Bis.

De vos paiiuius, nIU', t-uihauniez le soir.)

L'AVENIR DES BEAUX ESPRITS

Beaux esprits, adieu voire gloire, Quand, unis par un droit commun, De leur passé perdant mémoire.

Tous les peuples n'en feront qu'un.

Poëmes, chants, drames, harangues, Sermons de sages et de fous, Dans la confusion des langues, Verront leurs échos mourir tous.

Chaque langue, obscure en sa source, Messieurs, est le fleuve natal Dont votre barque, dans sa course, Doit subir le courant fatal.

HK Ri:ii\N(;i:n. .'io

Ilrs (jin' l;mi*i«'r<, p.'mipfc^ cl l'osos Vicmu'iil |i;iV(Mst;r vn-li'c hoid, V(»us i^'N»'/ ;iii\ .ipollhiosos <Jui vous alli'iiili'iil dans le poil.

Mais (jiriiii jniir ce llcuvo so ïiii^le Aux c:\u\ (lu conlliicnl lii-miain; OiK^l (»s<juif ne sera Irop lVèI<^ Pour s'y frayor un lon«^ clicniin?

J.à, sous des ctoilos nouvelles, Aux afflux (le cent régions, On verra sombrer vos nacelles Dans l'océan des nations.

Si quelque clianl, si quelque page Échappe à tant de Ilots vivants, Pour en déchiffrer le langage, Entretiendra-t-on des savants?

Majestés des Académies, Vous serez, pour les curieux, Muettes comme les momies Oue le Louvre étale à nos yeux

Beaux esprits, ce grand monde à naître, Monde par nous prophétisé, Que gagnerait-il à connaître Les vieux titres d'un monde usé?

Rien ne lui peut être un modèle.

D'où je conclus dès aujourd'hui Que, sur la cime où Dieu l'appelle, Nos voix n'iront pas jusqu'à lui.

m: ItKUA.NiiKIl. 351

LA PU i: DICTION

Am

Raison, sibylle du sap^c, Qu'on inleiTOge trop tard, Mo vient dire : A ton voyage Dieu va mettre fin, vieillard.

Prends ton bâton, ta nnusette; Fais les adieux, et, bon pas, Va revoir chaque Lisette Qui t'a devancé là-bas.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Raison, la grondeuse, ajoute :

C'est trop, passer soixante ans.

Bn

Fais ion dernier bout de roule; Romps enfin avec le Temps.

Pour loi tout se décolore ; Yois le soleil qui pâlit.

Quelques pas à faire encore Vont te conduire à ton lit.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Prédiction qui m'enchante!

Ce monde est cher de loyer.

Quittons le coin où je chante Pour chaque terme à payer.

Bois, cités, champs et prairies, Si j'ai récolté chez vous, Des fleurs de mes rêveries J'ai fait des bouquets pour tous.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Je ii\'iii|)(Ui(' cil iii.i iiK'iiioirc (Jiic riiii.iiic (les l)r;mlrs (jiii, iiiKMix «jn'iiiic Ndllc gloire, M'ont lail dos jours oiicliaiiUis.

Passe le lemps des aiiianles, Dans mes soirs, j'ai liien i\vs fois Cru voir leurs ombres charmantes Rire et danser à ma voix.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh! vite en chemin!

Un seul héritier me presse :

C'est un chantre adolescent.

La lampe de ma vieillesse Offusque son jour naissant.

Des chansons il veut l'empire; D'Yvetot faisons-le roi.

En passant allons lui dire :

Je pars; le trône est à toi.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

ô04 CHANSONS

Lise, emplis mon verre; Eh ! vite en chemin !

Que m'importe votre monde, Ses aquilons, ses autans ; Ses vieux rocs, sa mer qui gronde, La fleur qui manque au printemps !

De tout jeunesse s'arrange ; Mais, las des ans, je m'en vais. Pétri de sang et de fange, Ce globe sent trop mauvais.

Gaieté, persévère;

Amis, voire mam.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Adieu ! J'achève ma course.

Le ciel s'accourcit d'autant Qu'il voit au fond de ma bourse Combien peu j'ai de comptant !

Amis, quittez cet air morne.

Je pars; mais avec l'espoir,

i)L niiiANCKir

Oiiaiitl j'aurai pass»' la horiio, De vous crier : Au revoir 1

Caied', persévère;

Auiis, votre main.

Lise, emplis mon vorre;

Eli ! vile eu eliemin!

nh.

A PROPOS DE LA DÉPRÉCIATION DE CE MÉTAL

Am : Do, do, l'enfant do, etc.

Siècle, qui cours sur des débris, Toi, qui des rois creuses l'abîme; Siècle, qui prends tout à mépris, Quoi! l'or tombe aussi ta victime!

Chaque heure en abaisse le taux :

C'en est fait du roi des métaux.

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Bis,

Du désert, aux Russes fatal*.

Surtout de la Californie,

* La Sibérie, où sont les monts Ourals, riches en or, et où le czar on voie ses sujets en exil.

Il n'est pas nécessaire de parler des merveilles de la Californie.

mi: iiKirwc.ri; 357

I)rl>onl(» h «^n'aiuls llols ce iih'lal Sui' le NÏtiiv iiinmlc i\ l'agonir.

Fil (cl (It-hiirr mot, lii'las!

A l'aiiinniic tous nos Midas.

L'or, l'or osl jxmi- licn ; Nous on aurez, lionmics lir hien

Ouc d'avares se sont pendus! Que d'orfèvres niouront dr crainleî Vite, aux lingots qu'elle a fondus La Monnaie en vain met l'empreinte.

On verra, si nous en créons, A deux sous les napoléons.

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

Philosophe, à tort lu prétends Qu'il a mérité sa débâcle.

Si son culte a, de temps en temps, Mis sots et fripons au pinacle.

L'or nous a fait plus d'un baron; Même on lui doit M. V

L'oFj For est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Mais, sous le règne des gros sous, Croit-on qu'un romancier travaille?

Chastes beautés, souffrirez-vous Que l'amour s'escompte en mitraille?

Quels avocats *, sans voir de l'or, Pourront calomnier encor?

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

En attendant les assignats.

Chiffonniers, que d'or dans vos hottes!

Tous nos ministres auvergnats De clous d'or vont garnir leurs bottes. Des veaux d'or du culte détruit Forgeons-nous des vases de nuit.

L'or, Tor est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

* L'auteur ne parle ici que de certains avocats qui font habituellement conunerce de calomnies.

m: in;iiAN(ii:ii. 350

Malliouronx oi", <li<Mi (jiii, |Miiir inni,

As toujours fail la sourde oreille,

Je t'aiiuais sans suhii* la loi,

El pour loi ma j)i(i(' s'éveille.

Dans mou laudis, dieu reluité,

Je t'olTre l'hospilalilé.

L'or, l'or est pour rien ; \

lifs.

Vous en aurez, lionimes de bien. /

I. A III i.i

Mt'M'c, vois hiillci' Mir sa Icte L'or, les porlcs, les diaiiianls.

A-t-ollo donc, aux jours tir fôlo, hr |)h<s s|)l('n<li(l('s vcleincnts?

r, A V î; Il F. .

Malgré deiilcllos et panaches, Ses traits chez nous sont bien connus.

Elle a fui d'ici les pieds nus, Où, pauvre, elle gardait nos vaches.

Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

Qui survient? Dame belle et fière.

Son carrosse, au galop conduit, Jette à l'autre un flot de poussière, Et, l'accrochant, fait rire et fuit.

LA MÈRE

Rivale qu'un grand nom abrite, Celte dame, osant tout tenter,

Jusqu'au lit du roi veut monter Pour écraser la favorite.

Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

Le roi défend celle qu'il aime.

A cheval, un jeune seigneur Yeille sur elle, et, beau lui-même, D'un doux regard quête l'honneur.

LA JiLRE.

Fils d'une race renommée, ï\ sait complaire, et va, dans peu, Obtenir ou le cordon bleu.

Ou le plus haut rang dans l'armée.

Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

On arrête; elle veut descendre.

S'avance un prêtre au noble aspect.

m: m: Il AN ci: 11. r.on

La iiiaiii «iirclic (iaignc lui Iciidiv, Mère, il la haisc avec respect.

I.A HÈRE

Pour vive v\C'i\\u\ à celle ounillc Par lui (|iie d encens esl ofl'erl; Par lui (jni va pailer li'enfer Au pécheur mourant sur la pailh; !

Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

Voilà que passe devant elle Une noce de villageois.

L'épousée en paraît moins belle; L'époux va rougir de son choix.

LE CHAPELET DU BONHOMME

Air : On dit partout que je suis bête.

Sur le chapelet de tes peines, Bonhomme, point de larmes vaines.

— N'ai-je point sujet de pleurer?

Las! mon ami vient d'expirer.

— Tu vois là-bas une chaumine :

Cours vite en chasser la famine ;

Et perds en route, grain à grain,) Le noir chapelet du chagrin.

Bis,

Bientôt après, plainte nouvelle.

Bonhomme, où ta blessure est-elle?

— Las ! il me faut encor pleurer :

Mon vieux père vient d'expirer.

ni: nr.RANCKii. :,ori

— Cours! Il;m> ce l»ni^ on Icnlc un ciifnc : Arrailir aiix hii-gands Inir vichincî; Va jMM'ds en nuih', ^q-aiii à J3n*aifi, Le noir cliajM'Icl du clia^Min.

Bionlùt aprî's, poiiic plus grande.

Bonhomme, les maux vonl par bande.

— Las! j'ai bien sujet de pleurer :

Ma compagne vient d'expirer.

— Vois-tu le feu prendre au village !

Cours l'éteindre par ton courage;

Et perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.

Bonhomme, on rejoint ceux qu'on aime.

— Laissez-moi, laissez-moi pleurer:

Las ! ma fille vient d'expirer.

— Cours au fleuve : un enfant s'y noie. D'une mère sauve la joie;

Et perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.

Bonhomme, est-ce quelque autre perte?

— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer : Las ! je sens ma force expirer.

— Va réchauffer une mésange

Qui meurt de froid devant ta grange; Et perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire.

Et son oracle de lui dire :

Heureux qui m'a pour conducteur!

Je suis l'ange consolateur.

C'est la Charité qu'on me nomme.

Ya donc prêcher ma loi, Bonhomme, Pour qu'il ne reste plus un grain

Bis,

Au noir chapelet du chagrin.

DE ni:ii\N(ii;ii, se?

Ll'] rUKMlEK l'APILLOiN

Air

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles Nous apportes-tu sur tes ailes?

Aux affligés promets-tu le printemps, Cet ami que pour eux j'attends?

LE PArn. i.ON.

Aux leux du ciel tout se rallume.

Vieillard, regarde : il resplendit.

Déjà chaque bourgeon verdit Et partout Therbe se parfume.

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Combien tardent les hirondelles !

Leurs cris de joie, en revoyant leurs nids, Diraient : Espérance aux bannis !

LE PAPILLON

Ces messagères que l'on guette Vont arriver; et, ce matin.

J'écoutais un écho lointain Répéter un chant de fauvette.

Toi, le premier que je vois.

Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Les fleurs encore éclôront-elles?

Les verrons-nous émailler le gazon De la tombe et de la prison?

Di: bi:iiam;i:ii. ôoo

l'U'ILLON

\ii\ |»ji|»ill(>ns coininc .iiix lilIcKcs, Oui, (les lliMii> Ndiil >'(»Hrir d'-ihiHd. Vois-lii, sons, lo ItMiilia^^c iiiori, HrilliM" l'cril hicii îles violcllcs?

Toi, le pivniiiM" <jue jcî vois, Sailli, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Aurons-nous assez de javelles Pour tant de faims dont le cri vient d'en bas Troubler le ricbe à ses n^pas?

LE PAPII.LO.N.

A peine le réveil commence.

Ne sais, dans vos champs assoupis, Combien Dieu bénira d'épis; Mais j'entends germer la semence.

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

zi

Gai })apillon, quelles nouvelles?

Quanti de l'ange aurons-nous les ailes, Ou dans le sang, mer à flux et reflux, Quand ne se plongera-t-on plus?

LE I' A P 1 L L o M

Vieillard, qu'un homme te réponde.

Au soleil je voltige en paix; Du suc des fleurs je me repais.

Adieu! Je plains bien votre monde.

Toi, le premier que je vois, Adieu, papillon des bois!

1)1-: lli.liAMilll "71

ADIia

France, jo nioiirs, jo meurs; (oui nie Tannonce. Mère adorée, adieu. Que ton saint nom Soit le dernier que ma bouche prononce. Aucun Français t'aima-t-il plus? Oli! non. Je t'ai chantée avant de savoir lire; Et, quand la mort me tient sous son épieu, En te chantant mon dernier souflle e\])ire. A tant d'amour donne une larme. Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie, Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé, De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie Pour la blessure, où mon baume a coulé.

372 CHANSONS DE BÉBANCEP.,

Le ciel rendit ta ruine féconde; De te bénir les siècles auront lieu; Car ta pensée ensemence le monde.

I/Kgalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couclîé, je me vois dans la tombe. Ab ! viens en aide à tous ceux que j'aimais. Tu le dois, France, à la pauvre colombe Qui dans ton cbamp ne butina jamais.

Pour qu'à tes fils arrive ma prière, Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu, De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.

Mon bras se lasse; elle retombe. Adieu l

FIN DES DEI'.MÈRES CHANSONS

TMILK

ni:s i»i:i!Mi;i;i:s chv.nsons

Adieu 371

Ailieii, Paris 50

Aii;Ie{r^ et l'Étoile 7r>

Ailes (les) i~i]

Ange (un). 10

Apôlre (V) 222

Argent l'" 183

Ascension. 72

Au galop 05

Avenir (1) des beaux esprits. . 548

Avis 191

Baptême (le) 32

Bénôtliclions (les) 323

Rois (les) 150

Canne (ma) 311

Carnaval (mon) 2 i-.)

Chacun son goût. 275

Chansonnettes (les) 25

Chapelet (le) du Bonhomme.. 5G4

Chasseur (le) 140

Cheval (le) arabe 57

Colombe (la) 3U7

Corps (le) et l'Aine 332

Couronne (la) retrouvée 130

Craintes (mes) 220

Dame nj.'tipliysique . . lli

L).'lanl> les 230

De Trolundis ii

Dernière (la) Fée 201

Dieu (lo) Jean 2.')'.»

Dix-neuf Août 07

Égyptienne (1' 38

Enier et Diable 32('.

Fée (la) aux rimes 2"0

Fille ^la) du Diable 205

Fleurs (mes) 345

Fourmis (les) 20

Gages (les) 1 03

Globe (noire) 250

Grands (les) Projets 2^1

Guerre (la) 1 73

Gultembcrg 1 70

Histoire d'une Idée 310

Idée (une) , ... 127

11 n'est pas mort 80

Jardin (mon^ 54

Je suis ménétrier 133

Jeune (la) Fille UiO

Jongleur (le) 271

Leçon de lecture 252

l.cçon liNlhistoire 8-i

Lellie do l'auleur i

Madame Mitc

^liiîtrcssc (la) du roi

Matelot (le) breton

Merle (le)

Nourrice (la)

Olficier (1')

Oiseaux (les) de la Grenadière .

Oiseau (!') fantôme

Oiympe [Y] ressuscité

Ombre (mon)

Or ([')

Pactole (le)

Paniliéisme

Papillons (les)

Pâquerette (la) et l'Etoile. . . ,

Petit Bonbomme

Vhhi'ix (le)

Pluie (la)

Plus de vers

Plus d'oiseaux

Postillon (le)

TABLE

ÔGO

nô

Prédiction (la)

Préi'ace

Premier (le) Papillon

Prisonnière (la)

Retour à Paris

lîêvc de nos jeunes fdles, . .

Rivière (la)

Rose (la) et le Tonnerre ....

Rosier (le)

Saint (le)

Sainte-Hélène

Saint Napoléon

Savant (le)

Septuagénaire (le)

Sirène (la)

Tambour-major (le)

Tambours (les)

Tourterelle (la) el le Papillon,

Vendanges (les)

Violettes (les)

Voyages (les)

FIM DE LA TABLE DES DERNIERES CHANSONS

PI:RRoTI!M, IJI»rnlrr-tf:<ll(«*ur, -tl, ruf l'onlnlnr-.1loll«^r«

OlîlIYItl'lS COMNJ/ri'S

DE IM:i5AiN<ii:i{

Nouvi'llf t'ililittii. ft'vut'. piii' iault'ur. toiilciiiiiul U-s du (ju!«si)N4 jiol'vkllk!*. le KacsiMii.K il'uiic li'llii- lie Iti'i.iii^fi-; ilUislu'r île .Vi ^jraviirt's .« ♦ iir ;nicr, <r;i|)r«"H « H.\ni.t':T , i>.\lJiu<i.'\v. J«»ii ^Axt»! , j \< Qi'ic, <^ni':.Mi;i(i>i: i.iciii.'i», ■ •ai.'quict, ri.'vcitJii.i.v , R/lii-'i-'i^T, UK Kl ikui.H, sx.MM»/:, |i:ir les nrlistt-s les plus ili.<«tiii<;ui:j(, cl d'un l)«;:ili poitrail tl'aïuvs nature par Sa iuli»>;. '2 volumes, papier cavalier hroché. -Prit. "IH Ir.

h-mi-roliun'. IranrlH's (lor6«'s 38 fr. •

rulilliérs eu !><> livraisDiiN. ('.lia<|iiL' livraisuii • SO c.

L'ouvrage est complrt.

MUSiaUE DES CHANSONS DE BÉRANGER Cinquième éilition, revue et corri|;éc, contenanl les nirs anciens et modernes et ceux dos chansons nouvelles, l'air dp SotreCoq, dispo>é par M llALf;vY, pour piano, à 2 ou 4 voix, et les airs pour le Juif criant et \ci> Souvenirs du Peuple. |)ar inad une Mainviflle

FoDoii. I volume in-S cavalier de o(>0 pajrcs. (i Ir. u

l'ubliéc en I'2 livraisons de "2 i pa^es à » 5U c

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/dernireschansooobr. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.